



HAL
open science

La figure de l'orphelin dans la littérature de jeunesse

Hanna Wozny

► **To cite this version:**

Hanna Wozny. La figure de l'orphelin dans la littérature de jeunesse. Littératures. 2011. dumas-01136549

HAL Id: dumas-01136549

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01136549v1>

Submitted on 27 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

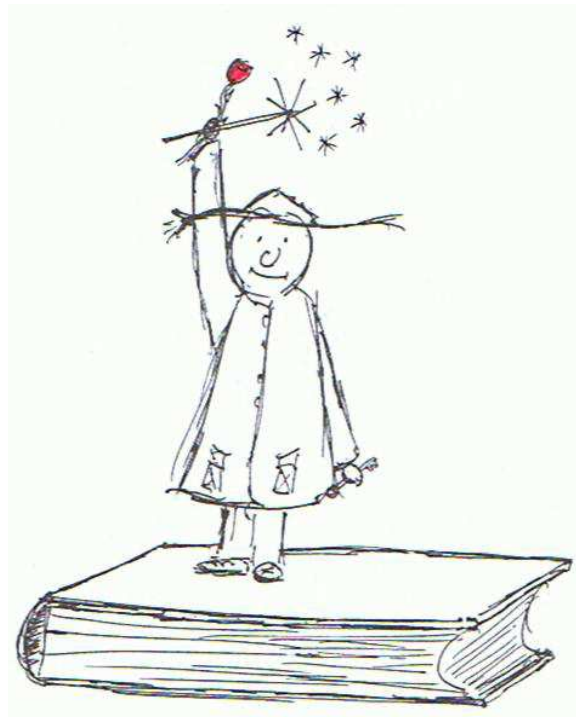
Copyright



Master Recherche, Poétiques et histoire littéraire

Master II

La Figure de l'Orphelin dans la Littérature de Jeunesse



Hanna Wozny

Sous la direction de Mme Fischer

2010/2011

Université de Pau et des Pays de l'Adour

Remerciements

Je tiens à remercier ma directrice de recherches, Madame Fischer, pour son soutien, ses encouragements et ses conseils tout au long de l'année. Grâce à elle, j'ai appris à couper, résumer et aller à l'essentiel.

Merci également à Monsieur Hartje, qui a suivi mon travail durant ma première année de Master, alors que j'étudiais à plus de 5 000 km de Pau, au Canada. Je garde un excellent souvenir des cours de celui qui m'a fait découvrir la spécialité « littérature de jeunesse ».

Ma reconnaissance va également à toutes les personnes de mon entourage qui, bien malgré elles, m'ont appris à argumenter sur la richesse et l'avenir de la littérature de jeunesse.

Sommaire

Sommaire	3
Introduction	4
I. Le portrait de l'orphelin type.....	18
A. La situation familiale.....	18
B. Une enfance difficile	24
C. Les héritages.....	29
D. L'orphelinisme selon les personnages adjuvants	35
II. L'épanouissement par l'école et l'amitié	40
A. Des types de scolarité très variés.....	40
B. Un cadre propice aux amitiés atypiques.....	43
C. Les points communs des orphelins.....	49
D. Les meilleurs amis des orphelins	54
III. Le livre comme objet de divertissement.....	60
A. La promotion	60
B. Les ambitions des auteurs	70
C. Une absence de valorisation de l'orphelin	75
IV. L'Identification du lecteur.....	78
A. Un canevas idéal.....	78
B. Un livre parfait pour s'évader	82
C. Quelques innovations qui ont fait recette.....	85
Conclusion.....	88
Annexes.....	92
Bibliographie.....	119
Table des matières	124

Introduction

« Tout le monde ne peut pas être orphelin ! » ironisait Jules Renard. Ce luxe est-il réservé aux héros de fiction ? Les personnages orphelins sont nombreux en tant que personnages littéraires, spécialement dans la littérature de jeunesse et dans la littérature fantastique. Les orphelins adolescents sont très nombreux à toutes les époques et pour tous les publics. Des contes pour enfants aux chefs d'œuvre littéraires pour adultes, en passant par les films d'animation de Disney, les bandes-dessinées, et les récits mythologiques et légendaires, les orphelins sont connus de tous (voir Annexe 1).

Pourtant dans la vie, l'orphelin ne joue pas un rôle de premier plan. La proportion des orphelins de fiction n'est pas représentative de la société. Une étude de 2007 établit à 800 000 le nombre d'orphelins en France. Est considéré comme orphelin, un enfant de moins de vingt-et-un ans qui a perdu l'un de ses parents (500 000 orphelins) ou un jeune de moins de vingt-cinq ans (800 000 au total) selon les critères sociodémographiques retenus. « En moyenne, il y a un orphelin par classe au collège, deux par classe au lycée » résume l'étude démographique¹. Nous trouvons également les chiffres suivants : 3% des moins de vingt-et-un ans sont orphelins de père et/ou de mère ; et 11% des enfants vivant en famille monoparentale sont orphelins².

¹ <http://www.fondation-ocirp.fr/quelques-chiffres.html>

² Etude « La situation et les besoins des orphelins ; quelles spécificités ? » par Esin Gezer, chargée de mission OCIRP en 2007. Mémoire de Master Recherche « Dynamiques de populations » IDUP (Institut de Démographie Université Paris I), sous la direction de Marlène Lamy.

D'autre part, dans la vraie vie, l'orphelinisme est considéré comme un handicap et non un atout. Le prouvent de nombreux travaux universitaires, journalistiques et démographiques qui analysent les probabilités des orphelins à réussir financièrement et scolairement³. Dans ce contexte, la valorisation des personnages orphelins de fiction soulève bien des questions. Les raisons de cet attrait font l'objet de notre étude.

Nous souhaitons poursuivre notre réflexion sur l'orphelinisme dans la littérature de jeunesse par l'étude de cinq œuvres de fiction destinées aux adolescents. Afin de cerner avec précision la figure de l'orphelin dans la littérature de jeunesse, nous allons considérer les romans suivants : *Heidi* de Johanna Spyri, *Anne... La Maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery, *Le Jardin secret* de Frances Hodgson Burnett, *L'Histoire sans fin* de Michael Ende et *Harry Potter à l'école des sorcières* de J. K. Rowling.

Voici les éditions que nous avons utilisées pour notre mémoire :

- Johanna Spyri, *Heidi*, Gallimard Jeunesse, coll. Chefs-d'œuvre universels, 1995 (1880).
- Lucy Maud Montgomery, *Anne... La Maison aux pignons verts*, France loisirs, coll. Jeunes, 1996 (1908).
- Frances H. Burnett, *Le Jardin secret*, Gallimard, coll. Folio junior, 1992 (1911).
- Michael Ende, *L'Histoire sans fin*, Stock, coll. Le Livre de poche, 1984 (1979).
- J. K. Rowling, *Harry Potter à l'école des sorcières*, Gallimard Jeunesse, coll. Folio junior, 1998 (1997).

Elles datent toutes des années 1990, c'est pourquoi, par la force des choses nous avons orienté nos analyses sur les lectures adolescentes dans les années 1990. Ce n'était pas une condition de départ à notre étude, cependant elle s'est imposée à nous au moment de comprendre et de conceptualiser le phénomène éditorial (cf. chapitre III). L'autre précision concernant les dates est celle-ci : nous avons utilisé uniquement les dates de parution des versions originales des livres, pas celles des traductions en français. Toutefois dans les années 1990, tous les livres ont déjà été traduits en français, donc la question ne se pose plus. De même, notre travail est basé sur les versions françaises des œuvres.

³ « Etude sur les bénéficiaires de l'allocation d'orphelin pour abandon manifeste », par E. Renaudat, 1985.
<http://odenore.msh-alpes.fr/etude-sur-beneficiaires-allocation-orphelin-abandon-manifeste>

Avant de nous plonger dans l'étude, précisons les termes que nous allons employer. Par orphelin nous entendons un personnage dont l'un des deux parents au moins est mort. Heidi, Harry Potter, Mary Lennox et Anne Shirley sont orphelins de père et de mère ; seul Bastien a encore un père. Nous focalisons notre étude sur des orphelins adolescents (voire préadolescents selon les classifications) ; au début des récits, ils ont tous entre huit et douze ans. Nous n'admettons dans notre corpus que les orphelins héros de l'histoire. Neville Londubat dans *Harry Potter* répond à nos critères⁴, mais il n'est pas le personnage principal du livre. De même, Colin Craven dans *Le Jardin secret*, et Klara Sesemann dans *Heidi* sont orphelins de mère, mais nous les écartons de notre étude pour la même raison.

Un autre critère guide notre sélection : l'orphelin doit être enfant unique. Tous nos personnages correspondent à ce profil. D'ailleurs, dans le prolongement de cette idée de famille peu nombreuse, il apparaît que bien souvent les personnages sont sans famille proche ou avec une famille lointaine peu nombreuse. La répartition de nos orphelins est relativement paritaire : trois filles pour deux garçons.

Leurs nationalités sont toutes différentes : un Anglais (Harry Potter), une Suisse (Heidi), une Canadienne (Anne Shirley), une autre Anglaise mais qui a vécu dix années aux Indes et dont l'auteur est Américaine (Mary Lennox) et un Allemand (Bastien). Nous étudions toutes ces œuvres en langue française car nos centres d'intérêt se rapportent davantage à la réception des œuvres par un public d'adolescents français qu'à l'étude de la langue.

Il s'est écoulé plus d'un siècle entre la date de parution du roman le plus ancien (*Heidi*, 1880) et du roman le plus récent (*Harry Potter*, 1997) ; notre travail abordera l'évolution de la figure de l'orphelin en un siècle. En somme, nous retenons pour définition de l'orphelin : un adolescent dont au moins un des deux parents est décédé, sans frères et sœurs, personnage principal du livre et vivant dans la culture occidentale entre la fin des XIX^e et XX^e siècles.

Les œuvres que nous avons choisi d'étudier appartiennent à la littérature de jeunesse. La définition de la littérature de jeunesse que nous adoptons est très large : tous les livres publiés dans des collections pour la jeunesse. Notre corpus ne fait pas polémique, aussi la

⁴ Ce n'est que dans le quatrième tome de *Harry Potter* que nous apprenons que ses parents sont en fait vivants, mais internés dans un asile psychiatrique depuis plus de dix ans.

classification est-elle facile. Certes, à leur parution, *Le Jardin secret*⁵ et *Anne... La Maison aux pignons verts* étaient destinés à un public d'adultes ; de même actuellement les stratégies marketing des maisons d'édition conduisent la réédition d'*Harry Potter* dans des grands formats pour atteindre un public d'adultes. Et enfin, *L'Histoire sans fin* plaît beaucoup aux jeunes adultes amateurs de *fantasy*. Néanmoins, toutes ces œuvres sont publiées chez Folio Junior Gallimard, Castor Poche Flammarion, l'Ecole des Loisirs, le Livre de Poche Hachette et Pocket. Il existe de nombreuses définitions scientifiques de la littérature de jeunesse (livres écrits volontairement pour les jeunes, livres qui abordent des thèmes typiquement adolescents, livres qui correspondent aux lectures scolaires, livres qui ont un style littéraire très simple, livres qui rentrent dans le cadre de la loi sur la censure de la presse pour les jeunes⁶, livres qui sont lus par deux ou trois générations de suite) que nous avons exclues progressivement car aucune ne fait l'unanimité chez les chercheurs en littérature de jeunesse ; et nous avons finalement retenu la plus vaste : livres publiés et réédités par l'éditeur à l'intention des adolescents.

Précisons également que le choix des œuvres a été motivé par un critère qui nous intéresse personnellement dans l'étude de la littérature de jeunesse, à savoir des livres qui donnent le goût de la lecture à des enfants qui jusqu'à cette lecture ne portaient guère attention au monde des livres⁷. C'est particulièrement le cas pour *Harry Potter*, *Anne*, et *Le Jardin secret*, qui se retrouvent souvent mentionnés comme des romans qui ont initié les jeunes adultes de notre connaissance à la lecture.

Les concepts que nous utilisons au cours de cette étude sont la quête / l'apprentissage / l'initiation, l'identité, le sentiment d'appartenance, l'adulte repère / le référent adulte, l'amitié, l'épanouissement, la valeur/les valeurs, la conscience de soi et des autres, et l'identification.

Nous les définirons au fur et à mesure des chapitres.

⁵ Alison Lurie, « Des histoires qui finissent bien : Frances Hodgson Burnett », *Ne le dites pas aux grands, Essai sur la littérature enfantine*, Paris, Rivages, 1991, p. 159-16

⁶ Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

⁷ HONORE Christophe, « Etes-vous pour une jeunesse sans littérature ? », « Le Monde », 07/04/10.

Il nous semble pertinent de consacrer une partie de l'introduction à résumer les livres afin de plonger dans l'analyse dès le premier chapitre. Aussi, voici les résumés de nos cinq histoires dans l'ordre chronologique de parution.

En 1880, l'écrivain suisse Johanna Spyri imagine le personnage de Heidi. Plus d'un siècle plus tard, cette petite orpheline incarne encore les alpages suisses dans nos imaginaires.

Heidi est un diminutif affectueux employé par l'auteur qui explique son étymologie par la contraction du prénom de sa mère : Adélaïde. Née à Dörfli en Suisse, Heidi perd ses parents très tôt : son père Tobias est charpentier⁸, il décède, écrasé par une poutre, sa mère meurt de chagrin quelques semaines plus tard. Odette, la tante de Heidi, s'occupe alors de sa nièce pendant les premières années de sa vie. Le livre s'ouvre par l'annonce du départ d'Odette pour son nouvel emploi à Francfort. Heidi est alors confiée à son grand-père, un ermite des Alpes suisses.

Le vieil homme est bourru, retranché dans son chalet avec pour seule compagnie son chien et ses deux chèvres. La seule personne qu'il voit régulièrement et avec qui il échange quelques mots de temps en temps est Peter, le chevrier. Le grand-père ne voit pas d'un bon œil l'arrivée de sa petite fille qui va briser sa tranquillité. Mais rapidement, par sa fraîcheur, sa simplicité et son bon cœur, Heidi transforme le vieil homme. Elle se lie d'amitié avec Peter, et la mère et la grand-mère aveugle de ce dernier à qui elle fait la conversation. Alors que la petite fille s'épanouit quotidiennement au grand air, sa tante Odette revient la reprendre sans prévenir. Du jour au lendemain, Heidi devient malgré elle « fille de compagnie » pour une jeune paralytique, Klara Sesemann. Heidi conquiert le cœur de sa nouvelle amie, orpheline de mère et dont le père ne cesse de voyager pour affaires. Pourtant elle n'est pas heureuse à Francfort ; ses relations avec la gouvernante, Mademoiselle Rottenmeier, sont tendues, la ville la rend claustrophobe, et son alpage lui manque. Gravement malade de tristesse, Heidi est finalement autorisée à rentrer auprès de son grand-père. Elle regagne son chalet, guérit et recommence une vie paisible, cette fois intégrée à la communauté. En effet, son grand-père est prêt à changer sa vie par amour pour sa petite fille. Ensemble, ils déménagent au cœur du village, où Heidi suivra sa scolarité durant l'hiver.

Heidi est un roman présent dans toutes les bibliothèques à la section « jeunes ». La suite des aventures de la fillette suisse a été écrite par la traductrice française de l'œuvre. Les

⁸ Comme Joseph, le père de Jésus. A chaque relecture de *Heidi*, nous découvrons des correspondances nouvelles avec la Bible, et en particulier la christologie.

adaptations (dessins animés, bandes-dessinées, cinéma, séries télévisées...) de l'œuvre sont nombreuses. Heidi reste l'un des personnages de fiction suisse les plus célèbres.

Anne... La Maison aux pignons verts est un roman de la Canadienne Lucy Maud Montgomery. Publié en 1908, il était initialement destiné à un public adulte ; son succès ne s'est pas tari en un siècle. Aujourd'hui, il est un classique de la littérature de jeunesse dans le monde anglophone, en Pologne et au Japon. Beaucoup moins connu en France, il n'en demeure pas moins présent dans les bibliothèques. L'histoire est celle Anne Shirley, une fillette adoptée par erreur par un couple de l'Ile-du-Prince-Edouard. Ce premier livre ouvre une saga de sept tomes qui racontent la vie de cette charmante orpheline.

Rousse, le teint pâle, les yeux verts, et couverte de taches de rousseur, Anne est une jeune fille de dix ans qui ne cesse de bavarder gaiement avec la nature. Suite à une erreur, elle arrive sur l'Ile-du-Prince-Édouard, à Avonlea, dans une ferme appelée les Pignons Verts et appartenant à un vieux couple. Marilla et Matthew Cuthert sont frère et sœur, ils souhaitent adopter un jeune garçon pour aider Matthew dans son travail. Anne Shirley est finalement adoptée par le couple « malgré le fait qu'[elle] ne soit pas un garçon », comme elle l'explique avec ses mots d'enfant. Son imagination débordante, sa joie de vivre et son entrain la rendent très attachante au sein de la communauté. Au fil des chapitres, nous la voyons grandir et s'épanouir jusqu'à devenir une belle jeune femme qui incarne parfaitement les valeurs traditionnelles de la société canadienne. Vive et intelligente, elle excelle à l'école et c'est par sa générosité et son travail qu'elle parvient à s'imposer. Nous la suivons dans ses ambitions littéraires, dans ses amitiés et dans ses rivalités. Son « amie de cœur » Diana Barry, ainsi que Jane Andrews et Ruby Gillis l'accompagnent dans ses aventures, les sœurs Pye (Gertie et Josie) lui font des misères. Quant à Gilbert Blythe qui a eu le malheur de se moquer de ses cheveux roux lors de leur première rencontre, ne cesse de lui courir après pour s'excuser ; puis repoussé, il entre en compétition scolaire avec elle. Cette relation de rivalité rythme l'œuvre. Après l'épisode des cheveux teints en vert par erreur, celui de la noyade dont Gilbert l'a sauvée, et leur année passée à la *Queen's Academy* pour devenir instituteurs à leur tour, Anne réalise qu'elle ne déteste plus son ennemi, bien au contraire... Pourtant son orgueil l'empêche encore de l'admettre. Gagnante de la bourse d'Avery, elle se prépare à commencer sa licence d'anglais au *Redmond College*, mais la mort prématurée de Matthew lors de l'annonce de la faillite de sa banque, et la cécité alarmante de Marilla la décident à retourner à Avonlea. Pour aider son père, Gilbert retourne également au village ; son amour silencieux pour Anne lui fait renoncer à un poste d'instituteur au profit de sa bien-aimée, Anne peut ainsi rester aux Pignons Verts.

Après cet acte généreux, Anne pardonne finalement à Gilbert sa moquerie d'antan, et ils deviennent amis. Le premier tome se termine ainsi, les suivants poursuivent avec leur histoire d'amour.

Le Jardin secret est l'une des œuvres les plus connues de l'auteur Frances Hodgson Burnett. Rédigée en 1911 pour un public adulte, elle appartient aujourd'hui à la littérature de jeunesse. L'écrivain est Anglaise d'origine, mais de nationalité américaine, *Le Jardin secret* fut très controversé lors de sa parution à cause de ses idées révolutionnaires sur la santé et l'éducation ; aujourd'hui il est considéré comme un classique de la littérature de jeunesse et surtout un livre inoffensif pour les plus jeunes.

Mary Lennox vit aux Indes avec ses riches parents aristocrates qui l'ignorent complètement. A la suite d'une épidémie de choléra, la petite Anglaise, laide, désagréable et colérique se retrouve orpheline. Elle est envoyée dans le manoir de son oncle, Mr. Craven, au fin fond des landes anglaises. La petite s'ennuie. Pour seule compagnie, elle a Martha, une des servantes du manoir, et Mrs Medlock, la gouvernante du manoir de Misselthwaite dont l'autorité rend tout échange impossible. Mary passe ses journées à se promener dans les jardins ; en explorant la propriété elle trouve par hasard (avec l'aide d'un rouge-gorge) la clé d'un jardin délaissé de tous. La fillette tombe amoureuse de cet endroit et commence à le remettre en état. Nous découvrons que ce jardin était le lieu secret de Mr. Craven et de sa défunte épouse ; il a été abandonné après la mort de celle-ci dix ans plus tôt. Guidée par une musique de pipeau, Mary rencontre Dickon. Une grande amitié naît entre ces deux enfants ; Dickon est le frère de Martha, il sait parler avec les animaux, et sa compagnie adoucit Mary. L'orpheline lui révèle son secret, et désormais les deux amis jardinent quotidiennement dans le clos secret. L'exécrable Mary se transforme progressivement en petite fille gentille et dévouée. Les jours de pluie, Mary ne peut courir la lande. En errant dans le manoir, elle entend souvent des cris. Après bien des recherches, elle découvre qu'elle a un cousin malade dans le manoir. Colin Craven est le fils de Mr. Craven. Orphelin de mère (morte à sa naissance), il garde le lit, persuadé d'être bossu et trop faible pour vivre. Son père le rejette par peur de l'aimer aussi fort que sa mère et de souffrir en le perdant ; aussi voyage-t-il continuellement pour fuir le manoir. Colin a un caractère aussi haïssable que Mary à son arrivée : gâté, colérique et capricieux. Les serviteurs, la gouvernante et le médecin le détestent ; paradoxalement Mary est la seule qui puisse le contrôler en hurlant plus fort que lui. Les deux cousins deviennent rapidement amis, Mary partage son secret avec Colin. Le duo devient trio avec Dickon. Le jardin secret est alors visité quotidiennement par les trois amis et les animaux de Dickon. À

mesure qu'il refléurit, Colin guérit. A la fin du livre, cet ancien alité quitte son fauteuil roulant et apprend à marcher. Tous ses exercices de santé sont gardés secrets par les enfants, ce n'est que la mère de Dickon qui avertit Mr. Craven de revenir au manoir pour voir son fils. Craignant sa mort, le père rentre en urgence et découvre un fils en pleine santé et une nièce rayonnante. Le livre se clôt par la promesse d'un père à son fils d'être plus présent. La magie du jardin secret a à nouveau opéré.

Publié en 1979, *L'Histoire sans fin* est un roman allemand de Michael Ende. Classé parmi les romans de *fantasy* pour la jeunesse, il est également très apprécié par les adultes. Il raconte les aventures de Bastien au Pays Fantastique.

Bastien Balthazar Bux est un jeune garçon de douze ans ; timide, gros, complexé, mais intelligent, il est souvent martyrisé par ses camarades de classe. Depuis la mort de sa mère, il est élevé par son père qui est très souvent absent. Il mène une vie morose dont le seul refuge est la lecture.

Un matin, poursuivi par une bande de garçons, il se réfugie dans une librairie. Le libraire, vieil homme bourru qui n'apprécie guère les enfants, le critique. A la faveur d'un moment d'inattention, Bastien vole le livre que le vieillard lisait, livre qui l'attire mystérieusement. De peur d'arriver en retard en cours, il se cache dans le grenier de l'école pour attendre l'heure suivante. Il commence alors la lecture du roman intitulé « L'Histoire sans fin ». C'est l'histoire d'un monde fantastique, immensément grand et peuplé de personnages plus merveilleux les uns que les autres, le tout dirigé par la Petite Impératrice. Cet enfant fragile, aussi vieille que son pays, est malade. Aucun médecin ne parvient à la guérir. Parallèlement, le Pays Fantastique est l'objet d'une grande menace : il est grignoté petit à petit par le Néant, des peuples entiers disparaissent jour après jour. La maladie de la « Souveraine des Désirs aux Yeux d'Or » est en fait liée à la propagation du Néant. Elle charge un guerrier-enfant du nom d'Atreju d'une mission vitale : trouver un remède pour elle et pour le pays. Après de nombreuses aventures, Atreju découvre que son monde est créé par les rêves et l'imagination des hommes ; le Néant est l'oubli des hommes qui ne rêvent plus. Pour guérir et sauver ainsi ce Pays Fantastique, l'Impératrice n'a besoin que d'une chose : un nouveau nom, qui doit lui être donné par un enfant de la Terre. Bastien comprend petit à petit que le livre qu'il lit est particulier ; d'abord effrayé, il poursuit pourtant la lecture et, ce faisant, s'implique personnellement dans l'histoire. Il réalise qu'il est cet enfant qui doit rebaptiser l'Impératrice ; après bien des hésitations et des péripéties, il s'exécute et sauve le Pays Fantastique de l'oubli. Mais l'histoire se poursuit encore. La décision de Bastien était si tardive que le Pays

Fantastique a entièrement disparu, il n'en reste qu'un grain de sable. L'Impératrice confie alors une mission d'importance à Bastien : reconstruire le monde Fantastique à l'aide d'un médaillon magique, appelé l'Auryn, qui exauce les vœux. Ainsi Bastien se voit transporté dans ce monde merveilleux qu'il recrée lui-même par ses rêves et par ses vœux. Il parcourt les contrées, se lie d'amitié avec Atreju... mais il finit par se griser de son pouvoir. Il ambitionne de détrôner l'Impératrice à l'aide de sa propre armée. Atreju s'oppose alors à Bastien, et les deux amis deviennent ennemis. Bastien erre très longtemps dans le Pays Fantastique. Au fil des chapitres, il rencontre le loup-garou Gmork, le lion de flammes Graograman, la forêt luxuriante Perelin, la tortue Morla, des lutins braillards, l'Oracle Sudérien, le poney Artax, l'araignée Ygramul, des marins, le mange-pierre déprimé, l'escargot de course, un troll, la chauve-souris paresseuse, le peuple d'insectes pleureurs, la dame aux fruits, le chercheurs de rêves, etc. Bastien ne s'est pas rendu compte des effets pervers du médaillon : à chaque vœu, il perd un souvenir de sa vie de petit garçon humain. Vidé, il n'a plus de personnalité, il est même vaincu par Atreju. Son errance prend fin avec l'aide de son ancien ami qui lui pardonne son attitude, et l'aide à retrouver des souvenirs pour rentrer dans son monde. Bastien réussit à retraverser la frontière (de la mémoire et des deux mondes), il rentre chez lui où son père se ronge les sangs d'inquiétude. La relation entre le père et le fils change à partir de ce jour.

Harry Potter à l'école des sorciers est le premier roman d'une saga de sept tomes qui retracent les aventures du héros éponyme. Écrit par l'auteur anglais J. K. Rowling (Joanne Kathleen Rowling), le premier livre paraît en 1997. *Harry Potter* est à la fois un roman d'apprentissage (une année scolaire dans un internat britannique) et un roman de *fantasy*. L'histoire est celle d'un apprenti sorcier nommé Harry Potter et de ses amis, Ron Weasley et Hermione Granger, à l'école de sorcellerie Poudlard.

Après l'assassinat de Lily et James Potter par le plus puissant des mages noirs, Lord Voldemort, Harry est confié à la famille de sa tante, les Dursley. Il a alors un an. Son oncle, sa tante et son cousin ne cessent de l'humilier. Harry ne découvre la vérité sur la mort de ses parents que dix années plus tard, lorsqu'il reçoit une lettre d'admission à l'école de sorcellerie Poudlard. Après bien des péripéties, il intègre l'internat et découvre le monde parallèle de la magie. Il apprend qu'il est très célèbre en raison de sa survie à « Celui-Dont-On-Ne-Doit-Pas-Prononcer-Le-Nom », c'est-à-dire Voldemort ; et que mystérieusement grâce à lui la paix est revenue dans le monde des sorciers. Harry rentre donc à Poudlard, où le professeur Dumbledore est le directeur, où Hagrid est le garde-chasse, et où ses nouveaux amis Ron et Hermione l'accueillent. Sa vie est rythmée par de nombreuses joies de la vie adolescente : le

Quidditch (sport de sorciers), les cours de métamorphoses, les soirées au coin du feu... Mais Harry découvre bientôt l'existence d'un complot à l'intérieur du château. Aidé de ses amis, il parvient à démasquer le professeur Quirrell qui voulait voler la pierre philosophale (qui rend immortel) pour faire revivre Voldemort. La fin de l'année s'achève avec un retour dans le monde des moldus (non-sorciers), une connaissance de la survie de Voldemort quelque part, et un Harry grandi.

Ces résumés ne sont pas exhaustifs, cependant ils nous semblent suffire à la lecture de ce mémoire.

La méthodologie que nous suivons pour cette étude de la figure de l'orphelin dans la littérature de jeunesse est classique. Dans un premier temps, nous avons relevé toutes les mentions directes à l'orphelinisme : comment cet état est-il présenté au lecteur ? quels sentiments sont convoqués ? quelles sont les raisons de la perte des parents ? Puis, dans un second temps, nous avons analysé la manière dont le héros vit son état : les sentiments à l'égard des défunts parents ? les souvenirs qu'il en garde ? Dans un troisième temps, nous avons réfléchi sur les personnalités des héros : comment construisent-ils leur échelle de valeurs en l'absence de référents adultes ? projettent-ils leur manque d'amour dans leurs projets personnels ? se trouvent-ils des parents de substitution ? Enfin, dans un quatrième temps, nous avons cherché à comprendre, en confrontant nos lectures théoriques sur la littérature de jeunesse, les implications de l'orphelinisme dans la dynamique du récit.

A partir de cette grille d'analyse, de nos observations et de nos lectures, nous avons dégagé les principaux pôles dignes de réflexion.

Nos résultats de recherches se bornent à notre corpus, certaines conclusions peuvent probablement être généralisées à d'autres œuvres où le héros est orphelin, néanmoins notre prétention s'arrête là. Les limites de notre étude sont détaillées en conclusion.

Au préalable, nous avons effectué des recherches théoriques sur l'histoire de notre sujet ; quels sont les travaux se rapportant à notre étude ? Où en est la recherche sur la question de l'orphelinisme et/ou de la littérature de jeunesse en 2010 ?

Bien que la littérature scientifique sur la littérature de jeunesse soit abondante, il n'existe pas d'étude similaire à la nôtre. Malgré nos recherches nous n'avons rien trouvé en français sur l'orphelin dans la littérature de jeunesse. Nous avons cependant trouvé quelques travaux (surtout américains) proches du nôtre⁹. Le plus ancien date de 1985, il s'agit d'une thèse de doctorat de Michael McKenna sur l'orphelin dans la littérature américaine. La conception de l'orphelin enfant y est plutôt « calamiteuse »¹⁰, cette vision sombre n'est pas partagée par les œuvres de notre corpus où l'orphelin est un héros. Onze ans plus tard, la vision de l'orphelin dans la littérature change d'angle avec le mémoire de Linda Jo Anne Badd sur la figure de l'orphelin dans les contes et le folklore¹¹. Les orphelins égarés dans les mythes et les légendes du monde entier trouvent un foyer dans la littérature. L'image de l'orphelin y est plus poétique. Le merveilleux qui accompagne le mystère des origines des orphelins est analysé par Dennis Leoutsakas dans son travail doctoral¹². Le point de vue est celui d'un psychologue. Cette approche nous permet de faire correspondre les projections des héros aux réalités de leur monde et du nôtre. Cette étude perçoit l'orphelin comme une victime ou un handicapé de la vie, et non comme un héros. En effet, la littérature valorise le jeune orphelin en soulignant sa liberté de mouvement exceptionnelle car non brimée par une autorité parentale ; or la thèse du psychologue rappelle les souffrances des orphelins dans leur construction personnelle. De nombreux exemples de la littérature de jeunesse et de la vie réelle illustrent cette étude.

Nous nous devons également de citer le mémoire de Marc Philip Napolitano qui compare deux orphelins : *Oliver Twist* créé par Dickens et *Harry Potter*¹³. L'auteur met à jour les similitudes des deux personnages : origines inconnues, humiliations durant l'enfance et force puisée dans la personnalité. Ce travail est un bon exemple à suivre, particulièrement dans le choix des critères de comparaison retenus.

⁹ Ole Wehner Rasmussen, *Le personnage de l'orphelin dans le roman français pour enfants. Analyse d'un motif persistant*, Danemark, Akademisk Forlag, 1994, 405 p.

Ludovic Obiang, « Sans père mais non sans espoir : la figure de l'orphelin dans le roman francophone subsaharien », *Francofonia*, n°11, 2002.

Darveau Stéphanie, *Le rôle des orphelines dans la littérature : Le Premier Jardin d'Anne Hébert et Le Manteau noir de Chantal Chawaf*, Master of Arts, 2010.

¹⁰ MCKENNA Michael, *Children of calamity: The orphan motif in the classic American novel*, Ph.D., State University of New York at Binghamton, 1985, p. 214.

¹¹ BADD Linda Jo Anne, *The orphan archetype in folk and fairy tales*, M.A., California State University, Dominguez Hills, 2006, p. 104.

¹² LEOUTSAKAS Dennis, *The orphan tales: Real and imagined stories of parental loss*, Ph.D., University of South Florida, 2003, p. 369.

¹³ NAPOLITANO Marc Philip, *Of waifs and wizards*, M.A., Villanova University, 2006, p. 115.

Mentionnons pour finir la thèse de Joseph Charles qui étudie l'idéologie du sentimentalisme chez les orphelines littéraires de 1875 à 1930¹⁴. Son corpus comprend les œuvres de Louisa May Alcott, Johanna Spyri, Kate Douglas Wiggin, Frances Hodgson Burnett et Lucy Maud Montgomery. Son angle d'analyse est davantage celui de l'histoire de la féminité et de l'éducation ; néanmoins il est un bon complément à notre étude.

Enfin, il convient de signaler un détail important : de nombreux chercheurs reconnaissent la fréquence des personnages orphelins dans la littérature de jeunesse — en particulier dans les romans initiatiques et la science fiction — mais personne n'approfondit cette réflexion¹⁵. Notre étude souhaite modestement palier ce manque.

L'orphelinisme est également étudié d'un point de vue démographique, économique et psychologique¹⁶. Une étude de l'Institut National d'Etudes Démographiques (INED) de 1999 sert de base à plusieurs travaux sur le dénombrement des orphelins en France¹⁷, sur les aides financières qui leur sont accordées¹⁸ et sur l'accompagnement scolaire qui leur est proposé¹⁹. Outre ces travaux, nous comptabilisons également les travaux historiques²⁰ et médicaux²¹. Beaucoup posent la question des orphelines victimes du sida en Afrique²².

¹⁴ SANDERS Joseph Charles, *What can I Do with a Girl? Discipline and privilege at the turn of the century*, Ph.D., University of Kentucky, 2005, p. 121.

¹⁵ D'un point de vue littéraire s'entend. D'autre part, nous n'avons pas eu accès à certaines études qui nous intéressaient particulièrement.

¹⁶ André Haynal, *Les Orphelins mènent-ils le monde ? un problème psycho-historique*, Stock, 1977.

André Haynal, *Enfance perdue – enfance retrouvée*, éd. Médecine & Hygiène, coll. Psychothérapies, 2010/3 (vol.30).

Deschamps D., « Devenir orphelin à l'âge adulte », *Psychothérapies*, 2000, vol. 20.

¹⁷ « Perdre un parent pendant l'enfance : quels effets sur le parcours scolaire, professionnel, familial et sur la santé à l'âge adulte ? » Etude de la DRESS, octobre 2008.

¹⁸ « Etude sur les bénéficiaires de l'allocation d'orphelin pour abandon manifeste », par E. Renaudat, 1985

<http://odenore.msh-alpes.fr/etude-sur-beneficiaires-allocation-orphelin-abandon-manifeste>

¹⁹ Etude « La situation et les besoins des orphelins ; quelles spécificités ? » par Esin Gezer, chargée de mission OCIRP en 2007. Mémoire de Master Recherche « Dynamiques de populations » IDUP (Institut de Démographie Université Paris I), sous la direction de Marlène Lamy.

<http://www.fondation-ocirp.fr/quelques-chiffres.html>

<http://www.fondation-ocirp.fr/etudier-la-situation-des-orphelins.html>

²⁰ Thèse de doctorat sur les orphelins-travailleurs en Afrique Centrale. Etude historico-démographique par Antoine B. Banza-Nsungu.

<http://uaps2007.princeton.edu/download.aspx?submissionId=70866>

²¹ Élise Guillermet, « Droit islamique et pratiques sociales, la question de l'orphelin, Étude de cas à Zinder au Niger », Ed. De Boeck Université, *Afrique contemporaine*, 2009/3 (n° 231).

Michael Fleshman, « Les orphelins du sida : la "crise silencieuse" de l'Afrique », *Afrique Relance*, Vol.15# 3 (octobre 2001).

<http://www.un.org/french/ecosocdev/geninfo/afrec/vol15no3/153kidfr.htm>

²² Brenda Wilson, « The Orphans of Zambia », Morning Edition, December 27, 28, and 29, 2000.

« Afrique : Cinq façons de réduire le traumatisme chez les orphelins du VIH », OSI Bouaké, 18/11/2010

<http://osi.bouake.free.fr/?Afrique-Cinq-facons-de-reduire-le>

Voici donc un tour d'horizon des travaux scientifiques menés sur l'orphelinisme par les universitaires internationaux. Nous constatons que les angles d'approches sont variés, et que toutes ces études sont relativement récentes.

Recentrons à présent notre intérêt. Notre objectif sera de répondre à la problématique suivante : Quelles sont les caractéristiques de l'orphelin dans la littérature de jeunesse ?
Pouvons-nous parler d'un stéréotype littéraire ?

Nous débutons notre étude en essayant de dresser le portrait le plus complet des orphelins à partir des éléments de l'histoire. Dans ce premier chapitre, nous nous concentrons sur les passés de nos protagonistes, et en particulier sur le contexte dans lequel ils sont devenus orphelins. Dans un deuxième chapitre, nous orientons notre travail sur le futur des orphelins, c'est-à-dire sur leur destinée, et notamment la destinée scolaire. Sont-ils les héros d'une même histoire qui se répète ? Le troisième chapitre prend plus de distance avec le sujet ; il se place du point de vue des éditeurs des années 1990. L'orphelinisme est-il un atout dans la stratégie promotionnelle ou est-il passé sous silence ? Enfin, le quatrième et dernier chapitre adopte le

Laelia Zoe Gilborn, Rebecca Nyonyintono, Robert Kabumbuli, Gabriel Jagwe-Wadda, « Making a Difference for Children Affected by AIDS: Baseline Findings from Operations Research in Uganda », *Gilborn, Nyonyintono, Kabumbuli et Jagwe-Wadda*, June 2001.

http://www.cephed.org/cdrom/orphelins_sida_2006/fr/chapitre4/index.html

A Mouko, A Mbika-Cardorelle, « Situation des enfants orphelins dans les orphelinats de Brazzaville », *Cahiers d'études et de recherches francophones / Santé*. Volume 19, Numéro 1, 21-3, janvier-février-mars 2009.

Subbarao K, Mattimore A, Plangemann K. « Les orphelins et enfants vulnérables d'Afrique », *Findings*, 2002 ; n°201.

Les orphelins du sida. Réponses de la ligne de front en Afrique de l'Est et en Afrique australe. New York : Onusida/Unicef, 1999.

Comeran T. "Proposed initiatives for healthy children orphaned by AIDS". *J Health Society*, 2000 ; n°11.

Mboussou FF, Bantsimba T, Bikandou B, Salami L, Puruhence MF, "Situation sociale des orphelins du sida à Brazzaville. Transcriptases VIH et virus hépatites », 2003.

« La crise des orphelins au Congo Kinshasa : une campagne nationale en marche », *Documentation et informations africaines*, 19 juin 2000.

Ye D, Kissou A, Kaur KL. "Alimentation et développement des nourrissons vivant dans les orphelinats à Ouagadougou (Burkina Faso) », *Arch Ped*, 2006, n°13.

Muyila ID, Utslindi DA. « Étude des cas des enfants abandonnés admis à l'hôpital général de Kinshasa », *Congo Med*, 2001, n°3.

point de vue des lecteurs, en analysant la réception des œuvres et le phénomène de l'identification.

I. Le portrait de l'orphelin type

Pour esquisser le portrait de l'orphelin type, nous allons nous pencher sur les situations familiales des héros, sur leurs enfances difficiles, sur leurs héritages et enfin sur la façon dont les personnages secondaires les considèrent.

A. La situation familiale

Les conditions de la mort des parents

Les orphelins qui nous occupent partagent de nombreux points communs, notamment sur les conditions de leur orphelinisme. Quatre d'entre eux sont orphelins de père et de mère. Seul Bastien possède encore un père ; certes absent, mais tout de même vivant et assurant les besoins de cette famille monoparentale. Les autres héros ont perdu leurs parents étant encore bébés. C'est ainsi que ni Anne, ni Heidi, ni Mary, ni Harry ne se souviennent de leurs parents. Cette remarque s'étend également aux amis de nos protagonistes qui sont orphelins de père ou de mère, Colin (*Jardin secret*) se souvient que sa mère est morte juste après sa naissance, et Peter le chevrier (*Heidi*) ne garde aucun souvenir de son père.

Sans vouloir généraliser sur l'ensemble de la littérature de jeunesse, force est tout de même de constater que le schéma incluant la mort des parents peu de temps après la naissance de leur enfant est le plus plébiscité.

D'autre part, les conditions dans lesquelles tous ces parents sont décédés sont similaires. Leurs morts ont été quasi-simultanées et provoquées par la même raison, soit une banale maladie, soit un accident de travail, soit un assassinat prémédité.

Les parents de Mary ont été terrassés par une épidémie de choléra en Inde. Mary l'entend par hasard dans la conversation d'un officier.

C'est de cette manière étrange et brutale que Mary apprit qu'elle était orpheline, qu'elle n'avait plus ni père ni mère... Ils étaient morts tous deux la veille, et l'on avait emporté leur corps, à la nuit, loin du bungalow.

Le Jardin secret, p. 16

Les parents de Anne ont succombé à une mystérieuse fièvre :

Elle est morte d'une fièvre quand j'avais que trois ans. [...] Et mon père est mort quatre jours plus tard, de la fièvre, lui aussi.

Anne, p. 83

Les parents de Harry Potter ont été assassinés par le mage noir, Lord Voldemort, à quelques minutes d'intervalle, en essayant de protéger leur fils alors âgé d'un an.

D'après la rumeur, Lily et James Potter sont... enfin, on dit qu'ils sont... morts...

Dumbledore inclina la tête. Le professeur McGonagall avait du mal à reprendre sa respiration.

— Lily et James... je n'arrive pas à y croire... Je ne voulais pas l'admettre... Oh, Albus...

[...]

— Et ce n'est pas tout, reprit le professeur McGonagall d'une voix tremblante. On dit qu'il a essayé de tuer Harry, le fils des Potter. Mais il en a été incapable. Il n'a pas réussi à supprimer ce bambin. Personne ne sait pourquoi ni comment, mais tout le monde raconte que lorsqu'il a essayé de tuer Harry Potter sans y parvenir, le pouvoir de Voldemort s'est brisé, pour ainsi dire — et c'est pour ça qu'il a... disparu.

Harry Potter, p. 17

Longtemps l'oncle et la tante de Harry lui ont fait croire que les Potter étaient morts dans un accident de voiture

Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il avait toujours eu cette cicatrice et la première question qu'il se rappelait avoir posée à sa tante Pétunia, c'était : comment lui était-elle venue ?

— Dans l'accident de voiture qui a tué tes parents, avait-elle répondu. Et ne pose pas de questions.

Harry Potter, p. 25

— Et puis, elle a rencontré ce Potter, à l'école, reprit-elle, ils se sont mariés et tu es arrivé. Moi, je savais bien que tu serais comme eux, aussi bizarre, aussi... anormal... Et pour finir, quelqu'un l'a fait exploser et on a hérité de toi !

Harry était devenu très pâle. Il mit un certain temps à retrouver sa voix.

— Exploder ? Vous m'avez toujours dit que mes parents étaient morts dans un accident de voiture !

— UN ACCIDENT DE VOITURE ? rugit Hagrid, en sursautant si violemment que les Dursley retournèrent se terrer dans le coin de la cabane. Comment un simple accident de voiture aurait pu tuer Lily et James Potter ? C'est une insulte ! Un scandale ! Harry Potter ne connaît pas sa propre histoire, alors que dans notre monde, tous les enfants connaissent son nom !

— Mais pourquoi ? Qu'est ce qui s'est passé ? demanda Harry, avide de savoir.

Harry Potter, p. 58

La mère de Bastien est morte à l'hôpital après une opération dont les raisons nous restent inconnues.

Les pensées de Bastien se mirent à vagabonder. Il se remémora soudain le long couloir de la clinique où sa mère avait été opérée. Il avait passé là de longues heures à attendre, assis avec son père devant la salle d'opération. Des médecins et des infirmières allaient et venaient, pressés. Quand le père demandait des nouvelles, il n'obtenait toujours que des réponses évasives. Personne ne semblait savoir exactement comment allait la malade. Finalement, ils avaient vu arriver un homme chauve en blouse blanche, qui avait l'air las et triste. Il leur dit que tous les efforts avaient été vains et qu'il était désolé. Il leur serra la main à tous deux et dit : « Toutes mes condoléances. »

L'Histoire sans fin, p. 43

Si les deux parents ne sont pas morts le même jour, alors la mort de l'un suit celle de l'autre de quelques semaines ; le chagrin ayant aggravé la maladie. Ainsi, les parents de Heidi ont trouvé la mort l'un par un accident de travail, et l'autre par une forte fièvre attrapée par le chagrin et la folie de la perte de l'être aimé :

Deux ans après leur mariage, Tobias a été écrasé par une poutre et il est mort sur le coup. On l'a ramené chez lui, et en voyant le corps déchiqueté de son mari, Adélaïde a été prise de fièvre et ne s'en est jamais remise. Il faut dire qu'elle n'avait pas une santé très solide. Parfois, elle était dans un tel état nerveux qu'on n'aurait su dire si elle était éveillée ou si elle dormait debout. Quelques semaines seulement après la mort de Tobias, nous sommes retournés au cimetière pour enterrer ma sœur.

Heidi, p. 14.

La disparition des parents n'est donc pas tragique en soi, sauf pour Harry Potter ; les orphelins n'éprouvent donc pas de révolte particulière. Ils acceptent ces morts comme quelque chose de naturel pour leur époque. Ils ont tous déjà terminé le deuil de leurs géniteurs. Et encore, pouvons-nous utiliser de mot « deuil » alors qu'ils n'ont jamais connu leurs parents ? Seul, Bastien termine cette étape avec la fin de son aventure. Il rentre chez lui à la fin du livre, prêt à recommencer une nouvelle vie avec son père.

L'absence de famille

Non seulement, nos protagonistes sont orphelins, mais en plus, ils sont enfants uniques. Ils n'ont ni frères, ni sœurs pour partager leur vie. Cette particularité est un point commun de premier ordre, car il annonce implicitement le rôle capital des futurs amitiés, et il dessine le contour du héros de la littérature adolescente : celui qui est seul contre le monde.

Pas de parents, pas de frères et sœurs, et pas de famille proche non plus. Encore un point commun que nous pouvons relever. La famille qui recueille le bébé pour l'élever est souvent assez éloignée.

Pour Bastien, la question ne se pose pas, car il vit avec son père. Heidi, quant à elle, est recueillie dans un premier temps par sa tante, la sœur de sa mère, puis par son grand-père. Mary est envoyée dans le manoir anglais de son oncle, M. Craven, qui est le mari de la sœur de sa mère. Ils n'ont donc aucun lien de parenté direct ; toutefois, Colin, le fils de celui-ci, c'est-à-dire son cousin, fait office de famille. Harry est forcé de vivre chez sa tante, qui est la sœur de sa mère, son mari et leur fils. Nous pourrions appeler ce trio une famille ; mais leur dégoût d'Harry nous interdit de les considérer comme un foyer.

— Ne dis pas de bêtises, Vernon, tu sais bien qu'elle déteste cet enfant.

Les Dursley parlaient souvent de Harry de cette façon, en faisant comme s'il n'était pas là — ou plutôt comme s'il était un être dégoûtant, une sorte de limace incapable de comprendre ce qu'ils disaient.

Harry Potter, p. 27

— Vous êtes la famille de Harry ? dit Mrs Weasley.

— Façon de parler, répliqua l'oncle Vernon. Dépêche-toi, mon garçon, nous n'avons pas que ça à faire.

Harry Potter, p. 302

Enfin, Anne n'a plus aucune famille, car ses parents étaient des nouveaux immigrants dans la région. Elle a donc été envoyée successivement dans deux familles où elle s'occupait des enfants, avant son séjour à l'orphelinat, et son adoption chez les Cuthbert.

Elle est la seule des protagonistes à avoir connu l'orphelinat. Elle en garde d'ailleurs de désagréables souvenirs.

Oh, c'est merveilleux pour moi de penser que je vais vivre avec vous et être à vous. Je n'ai jamais appartenu à personne — pas vraiment. Mais le pire, c'était l'orphelinat. Je n'y suis restée que quatre mois, mais c'était bien assez. Je suppose que vous n'avez jamais été orphelin dans une institution. Vous ne pouvez donc pas tout à fait comprendre ce que c'est. C'est pire que tout ce que vous pouvez imaginer.

Anne, p. 34

Les autres œuvres ne mentionnent pas d'orphelinat alors que la situation du protagoniste pourrait parfaitement le justifier. Est-ce pour ne pas critiquer les orphelinats de l'époque ? est-ce pour ne pas accabler encore davantage les lecteurs orphelins ? ou est-ce tout simplement une contrainte narrative ? À savoir la seule échappatoire des orphelinats est la fugue ou l'adoption. En effet, le passage à l'orphelinat peut constituer le passé d'un héros de roman, mais il constitue rarement son présent. Le mythe de l'orphelinat comme institution carcérale

pour enfants violents et fous perdure. Les auteurs préfèrent lisser l'image de leurs protagonistes pour les modeler plus aisément par la suite. Nous supposons, qu'à des degrés différents, nos trois hypothèses justifient l'absence de cette institution qui recueille les orphelins.

La mort des parents entraîne donc non une adoption, mais l'accueil par la famille relativement éloignée. Si ce n'est éloignée dans la généalogie, c'est éloignée géographiquement : Mary est rapatriée d'Inde pour rejoindre le manoir anglais de son oncle. Anne traverse également la mer pour rejoindre l'Ile-du-Prince-Edouard. Harry change également de monde après la mort de ses parents : il passe du monde des sorciers à celui des moldus (êtres humains sans pouvoirs magiques). Soulignons encore qu'il n'est pas question de disparition des parents, mais de mort. Ce ne sont pas les enfants du Capitaine Grant²³ qui sillonnent l'Amérique du Sud pour retrouver leur père, ou encore les enfants survivants à l'insurrection de Varsovie qui vivent dans l'attente du retour hypothétique de leur mère²⁴. Non, il n'y a jamais de doute sur la mort des géniteurs. Le fait de ne pas être dans le doute est indispensable pour poursuivre le récit sans cette pesanteur, sans ce poids sur les épaules, sans cet éternel espoir. Le doute quant à la mort des personnages n'est pas apprécié dans la littérature de jeunesse. D'autre part, il ferait du livre et donc de la vie du héros orphelin une quête des origines, et non une aventure de la vie adolescente.

L'idéalisation des parents

Les parents sont donc morts, dans des contextes plus ou moins tragiques. Les yeux des enfants transposent cette disparition comme plus dramatique qu'elle n'est. Ils s'imaginent leurs parents comme des êtres exceptionnels privés de leurs destins tout aussi remarquable. Trois arguments nous convainquent de cette idéalisation. Premièrement, à chaque fois que nos héros annoncent leur orphelinisme à un interlocuteur, une bulle de silence et de tristesse plombe l'ambiance. Aucun d'eux ne mentionne ses parents de lui-même, ils répondent toujours à des questions. Ils utilisent le moins de mots possibles pour signifier cette mort.

Papa ne dit rien. Il ne dit jamais rien. Tout lui est bien égal.

—Et ta mère ?

—Elle... elle n'est plus là.

²³ Jules Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, 1868.

²⁴ Henryk Lothamer, *Je dirai tout à Lilka*, 1982.

—Tes parents sont séparés ?
—Non, répondit Bastien, elle est morte.
L'Histoire sans fin, p. 12

[...] Où sont tes parents ?
— Ils sont morts, dit Harry qui n'avait pas envie d'aborder ce sujet.
Harry Potter, p. 82

Même Anne qui est une petite fille extrêmement bavarde, ne s'attarde pas sur ce passé (p. 57). Ce silence est une auréole de gloire posée même pas sur un souvenir, mais sur une mémoire reconstituée par l'imagination. Deuxièmement, lors des rares mentions de leurs parents, que ce soient ressemblances physiques, habitudes de jeunesse, souvenirs de leurs amis, les orphelins boivent les paroles de leurs interlocuteurs. Ils se remémorent ces bribes de phrases et s'en délectent pendant des heures. Troisièmement, ils prennent leurs parents pour des exemples à suivre. Anne, dont les deux parents étaient professeurs, ambitionne la même carrière. Harry, dont le père était un très bon joueur de Quidditch (sport de sorcier) tente d'être à la hauteur de son nom.

Ton père et ta mère étaient d'excellents sorciers. Toujours premiers de la classe à Poudlard, à l'époque où ils étaient étudiants !
Harry Potter, p. 60-62

Puis elle [professeur McGonagall] eut soudain un sourire.
— Votre père aurait été fier de vous, ajouta-t-elle. Lui aussi était un excellent joueur de Quidditch.
Harry Potter, p. 154

Mary, dont la mère était surtout une belle femme, se donne pour objectif de grossir pour devenir agréable à regarder.

Lorsque sa mère était vivante, Mary aimait à la regarder de loin parce qu'elle la trouvait belle. Mais elle la connaissait bien peu. Disparue, elle ne lui manqua pas vraiment. En fait, elle n'était préoccupée que d'elle-même.
Le Jardin secret, p. 17

Mais se rappelant le visage tant adoré de sa mère et le plaisir qu'elle éprouvait encore, elle fut heureuse d'entendre qu'elle lui ressemblerait un jour.
Le Jardin secret, p. 297

Bastien tente de sortir de sa coquille de timidité et de devenir courageux ; nous ne savons que peu de chose sur ses parents. Son ambition est de devenir un fils dont son père puisse être fier. Quant à Heidi, la situation s'inverse quelque peu, car Heidi ressemble à sa mère par sa santé fragile. Mais même malade, elle s'enivre d'être somnambule comme sa mère.

Peut-être vous souvenez-vous encore de la mère de Heidi ; elle était de santé délicate, somnambule, et elle avait des crises nerveuses.

Heidi, p. 73

Les parents sont donc mystifiés, mais également idéalisés. Les protagonistes se fabriquent une image d'eux extrêmement valorisée. Les parents imaginaires sont honnêtes, loyaux, fidèles, aimants, généreux, travailleurs, ils s'aiment, et ils ont beaucoup d'amis. Bref, ils sont un modèle pour tout jeune. Or, si nous comparons cette image des parents avec celles d'autres livres pour la jeunesse, il nous apparaît alors le degré de cette idéalisation. Le meilleur exemple peut être tiré des journaux intimes adolescents où les relations avec les parents sont souvent difficiles au quotidien²⁵. A la lumière de cette comparaison, nous affirmons que l'image des parents est surévaluée par leurs enfants orphelins.

B. Une enfance difficile

Le malheur comme recette

Dans l'ensemble, le passé des orphelins est triste. Les auteurs filent la métaphore qui associe l'orphelinisme au malheur. Leurs livres se veulent presque des plaidoyers en faveur d'une nouvelle image de l'orphelin, or eux-mêmes jouent sur les connotations de solitude. En somme, nous pourrions presque parler de recette pour la littérature de jeunesse, dont les ingrédients principaux seraient un orphelin au passé malheureux qui va vivre des aventures. Aventures grâce auxquelles il va se lier d'amitié avec des camarades, recréant ainsi une famille de substitution, et prouvant à tous les railleurs qu'il est voué à de grandes choses. Obtenant ainsi une revanche sur la vie.

²⁵ Louise Rennison, *Le journal intime de Georgia Nicolson*, tome 1 à 7.
Meg Cabot, *Journal d'une princesse*, tome 1 à 10.
India Desjardins, *Le journal d'Aurélie Laflamme*, tome 1 à 7.

Une enfance exploitée

Anne est l'orpheline la plus à plaindre. Elle a successivement échoué dans deux familles nombreuses, où la mère l'exploitait pour qu'elle s'occupe de ses enfants, et où le père était un ivrogne. D'abord, chez Mrs Thomas et ses quatre enfants jusqu'à l'âge de huit ans ; puis pendant deux ans, chez Mrs Hammond et ses huit enfants, dont trois paires de jumeaux. La capacité de la fillette à ne pas se plaindre, sa retenue lors de l'évocation de son passé, et même sa noblesse de n'évoquer que les bons souvenirs est admirable pour tout lecteur.

Quelle existence sans amour et sans consolations cette enfant avait connue ! Une petite vie de misérable esclave, solitaire et négligée ; Marilla était assez fine pour lire entre les lignes de l'histoire d'Anne, et pour deviner la vérité.

Anne, p. 90

Harry Potter, quant à lui, vit littéralement dans un placard sous l'escalier (p. 24) jusqu'à ses onze ans. Habillé avec les lambeaux de vêtements de son cousin Dudley, il n'a ni jouet ni argent de poche.

Harry ne voyait pas pourquoi il aurait fallu se sentir honteux de n'avoir pas les moyens d'acheter un hibou. Lui-même n'avait jamais eu d'argent jusqu'au mois dernier et il raconta à Ron qu'il devait se contenter de porter les vieux vêtements de Dudley.

Harry Potter, p. 103-104

Bien qu'il ne soit pas maltraité, il ne mange pas à sa faim. De plus, Harry est privé de toute affection, comme de tout divertissement. Voilà ce qu'il répond à Ron lorsque ce dernier l'interroge sur la vie avec les moldus :

— Horribles, répondit Harry. Enfin, pas tous. En tout cas, ma tante, mon oncle et mon cousin sont abominables. J'aurais bien voulu avoir trois frères sorciers.

Harry Potter, p. 102

Moqué à l'école et humilié par sa famille d'accueil et par les amis de son cousin, Harry est une sorte de domestique de la maison, et préfère subir tous ses malheurs dans une résignation silencieuse plutôt que de se rebeller.

La tante Pétunia dénicha quelques couvertures moisies dans l'autre pièce et fit un lit à Dudley sur le canapé rongé aux mites. Elle s'installa avec l'oncle Vernon dans un lit défoncé de la pièce voisine et Harry dut s'efforcer de trouver un endroit où le sol n'était pas trop dur. Il s'enroula alors dans la dernière couverture qui restait, la moins épaisse, la plus déchirée. [...] Il frissonnait en se tournant et se retournant pour essayer de trouver une position qui ne soit pas trop inconfortable. Son ventre vide criait famine.

Harry Potter, p. 49

Le dernier mois que Harry passa chez les Dursley n'eut rien de très amusant. Dudley avait à présent si peur de lui qu'il ne voulait jamais se trouver dans la même pièce. Quant à l'oncle Vernon et à la tante Pétunia, ils avaient tout simplement décidé de ne plus lui adresser la parole. Ils ne l'enfermaient plus dans le placard, ne le forçaient plus à faire quoi que ce soit, ne le réprimandaient même plus. D'une certaine manière, c'était mieux qu'avant, mais un peu déprimant malgré tout.

Harry restait donc dans sa chambre [...].

Harry Potter, p. 92

Bastien est lui aussi victime de ses camarades de classe. Mais contrairement à Harry, il n'a pas suffisamment d'estime et de confiance en lui pour minimiser ces humiliations. De plus, il est en surpoids, ce qui l'handicape d'autant plus. Cependant, il n'est pas exploité.

Mary partage avec Bastien ce dégoût d'elle-même, tout du moins à partir du moment où elle commence à se comparer aux autres. Dès l'incipit, le narrateur ne cesse de répéter à quel point elle est insupportable, gâtée, méchante, capricieuse et mal élevée.

A l'époque où Mary fut envoyée à Misselthwaite vivre dans l'immense manoir où son oncle voulait bien la recueillir, on n'aurait pu imaginer fillette plus vilaine à regarder. Chacun en faisait la remarque. C'était une enfant chétive, avec une petite figure étroite, des cheveux trop fins et d'un blond filasse, et qui affichait en permanence un air sombre et amer, au point de vous ôter toute envie de lui adresser la parole. Elle avait le teint jaune, presque aussi jaune que ses cheveux, car le climat était si chaud aux Indes, où elle avait grandi, qu'elle ne s'était jamais vraiment bien portée. [...]

Elle [la mère de Mary] n'avait jamais désiré d'enfant : peu de temps après la naissance de sa fille, elle s'en était déchargée en la confiant à une *ayah*. On lui avait fait comprendre que si elle voulait plaire à la *Memsahib* il valait mieux maintenir, autant que possible, l'enfant loin de sa vue. Bébé malingre, morveux, grincheux et pleurnichard, Mary grandit ainsi à l'écart, et quand elle commença à trotter, toujours aussi grincheuse, aussi chétive, aussi pleurnicharde qu'auparavant, sa situation ne changea pas.

Le Jardin secret, p. 9

Mary est la première à confirmer ce portrait péjoratif à la fin du livre, en revenant sur son parcours depuis son arrivée au manoir. Le jardin et son amitié avec Colin et Dickon l'ont métamorphosée. Elle est devenue une gentille petite fille. Elle n'est pas au service des autres (elle a des domestiques aux Indes comme en Grande-Bretagne), car son rang d'aristocrate le lui interdit, cependant elle s'est adoucie.

Le cas de Heidi est différent dans la mesure où elle arrive sur l'alpage à quatre ans. Elle n'a pas eu d'enfance malheureuse ; solitaire peut-être, mais pas humiliante. Même si sa tante se débarrasse d'elle, Heidi n'en garde pas de souvenir :

Après tout, c'est sa petite-fille. Chacun son tour ! Moi, je l'ai gardée jusqu'à maintenant, mais j'ai l'occasion d'avoir une place inespérée, et je ne peux laisser passer cette chance.

[...]

Ma mère et moi, nous avons pris la petite fille d'Adélaïde chez nous ; elle avait un an. Mais ma mère est morte l'été dernier, et moi, j'ai dû aller gagner ma vie en bas ; je l'ai donc emmenée avec moi et je l'ai mise en nourrice chez la vieille Ursel de Pfäffer.

[...]

La vieille Ursel était sourde comme un pot et elle grelottait toute la journée à la fenêtre de la cuisine ou près du feu. Aussi Heidi devait-elle rester tout près d'elle, à portée de son regard, puisque ses oreilles étaient hors service. L'espace lui manquait, il lui arrivait souvent d'étouffer entre les murs alors qu'elle aurait tant aimé courir dehors.

Heidi, p. 9 ; p. 14 ; p. 33

Heidi grandit sur l'alpage avec son grand-père, puis elle est obligée de quitter ses montagnes pour la ville où elle devient demoiselle de compagnie. Dans cette nouvelle maison, elle est bien traitée, son train de vie est même très supérieur à celui auquel une enfant de son milieu pourrait prétendre. Paradoxalement, son malheur est dans ce luxe ; la petite a le mal du pays, et souffre de ne pouvoir retourner dans son alpage sans être jugée d'ingrate.

L'enfance des orphelins est donc particulièrement difficile. Certes, ils ne sont pas des enfants battus ou victimes des adultes (quoique Harry et Anne sont maltraités), néanmoins aucun ne garde de bons souvenirs de son passé. Tous attendent le jour de leur échappée. Ils ont d'ailleurs foi en une vie meilleure. Avant même d'apprendre qu'il est un sorcier, Harry attend avec impatience la rentrée des classes dans un nouveau collège où il ne sera pas « le cousin de Dudley », « celui sur lequel on peut taper ».

Un souvenir d'école traumatisant

Un épisode est significatif par sa récurrence dans de nombreux livres pour adolescents, et notamment dans *Harry Potter* et *L'Histoire sans fin*. Cet épisode concerne particulièrement les garçons ; les filles ont un équivalent différent. Il s'agit d'un souvenir d'école du héros avec lequel le lecteur peut aisément s'identifier, à savoir la formation des équipes de sport. Les protagonistes se souviennent qu'ils ne sont jamais choisis par les deux capitaines d'équipe, ils sont les derniers, ceux qui n'ont pas d'amis. Cette épreuve de sélection enfantine est davantage basée sur les liens d'amitié que sur les compétences sportives. Harry et Bastien restent sur le banc, ils sont considérés comme sans amis. Ces moments sont des souvenirs

douloureux pour les protagonistes, ils illustrent bien leur profonde solitude, voire leur humiliation ritualisée.

Bastien se montrait toujours particulièrement maladroit, ce qui fait qu'aucune des deux équipes ne voulait de lui. Parfois, ils devaient y jouer aussi avec une balle, petite, dure comme une pierre et qui faisait horriblement mal quand elle vous atteignait. Et c'était toujours Bastien qui était touché, et de plein fouet, parce qu'il offrait une cible facile. Mais peut-être qu'aujourd'hui on les ferait grimper à la corde — un exercice que Bastien détestait tout particulièrement. Tandis que la plupart des autres étaient déjà en haut, lui demeurait généralement suspendu, comme un sac de farine, avec le visage cramoisi, à l'extrémité inférieure de la corde, incapable de s'élever de cinquante centimètres, devant une classe hilare. Et le professeur de gymnastique, M. Menge, n'était pas avare de plaisanteries sur le compte de Bastien.
L'Histoire sans fin, p. 68

Il commençait vraiment à avoir la nausée, maintenant. Il se souvenait des séances pendant lesquelles on composait les équipes sportives dans son ancienne école. Il était toujours le dernier à être choisi, non parce qu'il était le plus mauvais, mais parce que personne ne voulait prendre le risque de lui manifester la moindre sympathie en présence de Dudley.
Harry Potter, p. 122

Les filles, elles, ont droit à une chanson composée par d'autres enfants (généralement des filles) qui les ridiculisent.

Basile faillit se mettre en colère, mais il jugea plus habile de la taquiner ; c'est ce qu'il faisait avec ses sœurs... Tout à coup, il éclata de rire, se mit à tourner en rond en faisant des gestes et des grimaces et, tout en dansant, il chanta :

*Mary Amère est bien marrie
Un petit rien la contrarie
Trop de soleil sur son persil
Trop de pluie sur ses salsifis
Dans son jardin tout dépérit
Sauf les misères et les soucis...*

Il chantait ainsi à tue-tête pour que ses frères et sœurs l'entendent et reprennent la chanson en chœur. Plus Mary rageait, plus ils s'égosillaient : *Mary Amère est bien marrie, un petit rien la contrarie...* La chanson eut un tel succès que durant tout son séjour, ils ne l'appelèrent jamais autrement que Mary Amère.
Le Jardin secret, p. 18

C. Les héritages

Un héritage revendiqué

Les orphelins, bien qu'ils n'aient pas connu leurs parents (sauf Bastien), tentent de leur ressembler le plus possible. Cette constatation est étonnante, elle est même contraire au cliché de la littérature adolescente où le héros, entrant dans l'âge ingrat, vit des relations difficiles avec ses parents. Nombre de livres présentent des jeunes dont l'ambition principale est de vivre de façon totalement différente de leurs parents²⁶. Or avec les orphelins, c'est l'inverse : Anne, Mary, Heidi, Bastien et Harry s'efforcent de marcher dans les pas de leurs parents. Ils chérissent l'héritage de leurs géniteurs et tentent d'en être dignes.

Cet héritage peut être financier, physique ou patronymique.

Un héritage financier discriminant

Quelle est la situation financière des orphelins ? Sont-ils livrés à eux-mêmes ou ont-ils droit à une sorte de compensation financière pour leurs malheurs. La réponse est assez discriminante pour les filles. Encore une fois, nous ne généralisons pas nos propos à l'ensemble de la littérature de jeunesse, simplement à notre corpus. Les garçons sont très riches, les filles très pauvres.

Avant son adoption par les Cuthbert, Anne doit travailler en échange du gîte et du couvert ; son recueillage n'est qu'un prétexte pour avoir une domestique. De plus, ses parents étaient « aussi pauvres que des rats d'église » (p. 83) commentent les voisins. Elle ne garde aucune photographie, ni médaille, ni fortune de la part de ses défunts parents.

Heidi a un peu plus de chance dans la mesure où elle ne doit pas subvenir à ses besoins. Cependant, elle non plus n'a pas de souvenirs matériels de ses parents qui étaient pauvres.

Les parents de Mary étaient très riches, ils vivaient dans les Indes coloniales. Cependant, il n'est ni question de cette fortune, ni du destinataire de cet héritage. Nous savons toutefois que

²⁶ Entre autres : Louise Rennison, *Le journal intime de Georgia Nicolson*, tome 1 à 7.

Meg Cabot, *Journal d'une princesse*, tome 1 à 10.

India Desjardins, *Le journal d'Aurélié Laflamme*, tome 1 à 7.

la fillette est recueillie par son oncle, dont le manoir a plus de cent pièces. Elle touche aussi un shilling d'argent de poche par semaine, aussi pouvons-nous supposer qu'elle n'aura jamais à travailler pour gagner sa vie. Mais malgré cette aisance matérielle, elle est présentée comme une « pauvre fille ». Et effectivement, si nous nous en tenons à la fortune personnelle, Mary ne possède rien : c'est son oncle, l'homme responsable de ses affaires, qui gère ses biens. L'histoire se passe au début du XX^e siècle, les souvenirs de l'auteur datent des années 1860. La femme (à l'exception de la veuve) n'avait pas d'indépendance financière à cette époque.

Ce qui est le plus surprenant et qui justifie le choix du terme « discrimination » est la façon dont la fortune des garçons est présentée. Elle est comme un dû pour la simple raison qu'ils sont des garçons. Harry, qui a vécu les onze premières années de sa vie dans l'ombre de son cousin avec le strict minimum pour vivre, apprend que le coffre de Gringotts (la banque des sorciers) est rempli d'or légué par ses parents. Et Hagrid, le garde chasse qui lui révèle cette information, l'annonce avec un grand naturel, presque amusé : « Tu crois donc que tes parents ne t'ont rien laissé ? » (p. 67-68). Comme si les parents d'Anne ne lui avaient rien légué parce qu'ils ne l'aimaient pas suffisamment !

De même, Bastien mène une vie sans privation aucune, pour ne pas dire dans le luxe. Il possède dans les années 1980 nombre de jouets, que nous n'avions pas dans les années 1990. Et encore une fois, cela est présenté comme une situation normale.

Bastien avait tout ce qu'il pouvait désirer. Il possédait un vélo trois vitesses, un train électrique, une provision de plaquettes vitaminées, cinquante-trois livres, un hamster doré, un aquarium avec des poissons des mers du Sud, un petit appareil photographique, six couteaux de poche brevetés et tout ce qu'on peut imaginer d'autre. Mais au fond il ne se souciait guère de tout cela.

L'Histoire sans fin, p. 43

Inconsciemment, un garçon orphelin est déjà un tableau suffisamment triste, alors qu'une fille orpheline doit en plus être sans ressource pour attrister les lecteurs. En retournant la situation, elle serait même flatteuse pour les femmes et leurs capacités à s'en sortir dans la vie.

La fierté du patrimoine génétique

L'héritage le plus fréquent que nous observons est celui du physique des personnages. En effet, chacun des orphelins rencontre des anciens amis ou connaissances de ses parents qui s'exclament devant les ressemblances entre l'enfant et ses géniteurs. Ces révélations flattent toujours les jeunes protagonistes qui sont enchantés de tenir quelque chose de leurs parents. Comme s'ils avaient besoin d'une preuve de leur filiation. Ils sont heureux d'être reconnus filles et fils de.

— La dernière fois que je t'ai vu, tu n'étais encore qu'un bébé, dit-il. Tu ressembles beaucoup à ton père, mais tu as les yeux de ta maman.

Harry Potter. Vous avez les yeux de votre mère. Je me souviens quand elle est venue acheter sa première baguette, j'ai l'impression que c'était hier [...].

Harry Potter, p. 52 ; p. 86

Elle a la silhouette fine d'Adélaïde, répondit-elle et les cheveux noirs et frisés de Tobias et du vieux de l'alpage. Je crois qu'elle ressemble à tous les deux, à son père et à sa mère.

Heidi, p. 58

[...] c'était sa mère qu'elle regardait intensément... Elle la voyait si rarement ! Et avec ses cheveux soyeux, ses beaux yeux où dansait toujours une étincelle joyeuse, son nez si fin, un peu foncé et dédaigneux, la Memsahib — Mary, elle aussi, appelait ainsi sa mère —, la Memsahib était très séduisante. Ses vêtements étaient si légers, brodés de si jolies dentelles, qu'elle paraissait flotter...

Elle lui mit la main sur l'épaule et un sourire effaça le trouble de ses yeux.

— C'est si merveilleux ! dit-elle. Tu ressembles tellement à ta mère que j'en suis toute bouleversée...

— Si je lui ressemble, poursuivit Colin d'un ton un peu embarrassé, croyez-vous que mon père m'aimera, maintenant ?

— Oui, j'en suis sûre ! répondit-elle en lui tapotant légèrement l'épaule.

[...]

Elle prit Mary par les épaules et lui dit affectueusement :

— Toi aussi, tu as bien changé. Te voilà presque aussi grande que ma Lizbeth Ellen. Je suis sûre que tu ressembles à ta mère également. Martha m'a dit que, selon Mme Medlock, c'était une très jolie femme. Tu seras jolie comme une rose, ma petite fille. Et que Dieu te bénisse !

Le Jardin secret, p. 12 ; p. 297

D'ailleurs nous constatons que les orphelins s'apprécient ; ils sont en accord avec leur corps (sauf Anne qui se plaint de sa rousseur, et Bastien de son poids)

Il y avait à cela une raison que Bastien ne comprendrait que plus tard, beaucoup plus tard, et dont il n'avait pas encore la moindre idée. C'est qu'en échange de la beauté qui lui avait été accordée, il avait dû oublier peu à peu qu'il avait jadis été gros et qu'il avait eu les jambes torses. [...] Il voulait aussi être fort, plus fort que les autres. Le plus fort de tous !

L'Histoire sans fin, p. 236

Ce n'est pas le cas des héros de la littérature de jeunesse qui bien souvent se sentent mal dans leur corps. Pour ne citer que quelques exemples, mentionnons Georgia qui n'aime pas son gros nez²⁷, Mia qui se trouve trop grande²⁸, Bella qui se plaint de sa blancheur²⁹, Nicolas qui se dit trop petit (nez et taille)³⁰, et Carmen qui est complexée par ses rondeurs³¹. A la lumière de ces comparaisons, l'un des meilleurs héritages des orphelins est donc l'acceptation de soi.

Signalons également que le mot « héritage » n'est employé que pour les besoins de l'étude, car dans les romans il n'est pas utilisé. C'est un concept qui renvoie implicitement à la mort des parents, sans laquelle il n'y aurait pas de legs. Aussi les protagonistes comme le narrateur évitent de l'énoncer pour s'épargner une source de tristesse supplémentaire.

Les souvenirs partagés

Outre l'argent et la ressemblance physique, il existe une troisième forme d'héritage : les legs immatériels. Les souvenirs des orphelins peuvent donc également être considérés comme un héritage, c'est-à-dire comme un patrimoine sur lequel ils peuvent s'appuyer pour se construire en tant que fils et fille de. Or, là aussi les orphelins sont très pauvres. Anne ne garde aucun souvenir de ses parents, Heidi non plus d'ailleurs.

« J'ai eu onze ans au mois de mars dernier », dit Anne, se résignant, avec un soupir, à s'en tenir aux faits, et rien qu'aux faits. Et je suis née à Bolingbroke, en Nouvelle-Ecosse. Le nom de mon père était Walter Shirley, et il était professeur à l'école secondaire de Bolingbroke. Le nom de ma mère était Bertha Shirley. Walter et Bertha ne sont-ils pas des noms charmants ? Je suis très heureuse que mes parents aient porté de beaux noms. [...] ma mère enseignait elle aussi à l'école secondaire, mais quand elle a épousé mon père, elle a bien entendu abandonné son poste. Un mari, c'était comme une responsabilité suffisante. Mme Thomas racontait qu'ils formaient un couple d'enfants, aussi pauvres que des rats d'église. [...] Ils s'en allèrent vivre dans une toute petite maison jaune. [...] Je suis née dans cette maison. Mme Thomas dit que j'étais le plus quelconque des bébés qu'elle avait jamais vus, tellement j'étais chétive, et toute petite, avec des yeux immenses ; pour ma mère, pourtant, j'étais le plus beau des bébés. [...] elle n'a pas vécu bien longtemps après ma naissance. Elle est morte d'une fièvre quand j'avais que trois ans. [...] Et mon père est mort quatre jours plus tard, de la fièvre, lui aussi. J'étais orpheline [...].

Anne, p. 83

²⁷ Louise Rennison, *Le Journal intime de Georgia Nicolson*

²⁸ Meg Cabot, *Journal d'une princesse*

²⁹ Stephanie Meyer, *Twilight*

³⁰ Sempé et Goscinny, *Le petit Nicolas*

³¹ Ann Brashares, *Quatre filles et un jean*

Mary se souvient de la beauté de sa mère. Elle avait dix ans lors de la mort de ses parents, et bien qu'elle n'ait passé que peu de temps avec sa mère et son père (qui ne l'aimaient pas), elle se remémore leurs visages. Par contre, elle ne garde aucun souvenir commun avec eux, pour la simple raison qu'il n'y en avait pas. Sa mère ne voulait pas avoir d'enfant, elle avait donc confié son bébé non désiré à une ayah (domestique/nourrice) ; quant au père, il ne connaissait pas non plus sa fille, mais la situation choque moins en raison du contexte colonial de la fin du XIX^e siècle. Un père dans sa situation ne joue pas avec ses enfants. Mary n'a donc pas d'héritage familial à chérir ou à se remémorer.

Par la suite, quand Mary se rappelait sa petite enfance, elle n'avait d'autres souvenirs que les visages à la peau brune de l'ayah et des domestiques. Ceux-ci avaient si peur que la Memsahib ne s'irritât des pleurs de l'enfant, que chacun trouva vite plus facile de lui passer tous ses caprices. On devine aisément la suite : Mary n'avait pas six ans qu'elle passait, aux yeux de tous, pour le tyran domestique le plus intraitable qui soit.

Le Jardin secret, p. 10

Harry est dans une situation semblable à celle d'Anne et de Heidi, à savoir ses parents sont morts alors qu'il n'était encore qu'un bébé. Il ne garde aucun souvenir d'eux. Cependant, en raison du contexte magique et de sa destinée, quelques flashes lui reviennent en mémoire.

Il avait passé dix ans chez les Dursley, dix années sinistres, depuis que ses parents étaient morts dans cet accident de voiture alors qu'il n'était encore qu'un bébé. Il ne se souvenait pas d'avoir été dans la voiture lorsque ses parents avaient été tués. Parfois, seul dans son placard, il fouillait ses souvenirs pendant des heures entières et une étrange vision émergeait de sa mémoire : il revoyait un éclair aveuglant de lumière verte et se souvenait d'une brûlure douloureuse sur le front. C'était sans doute le choc de l'accident, pensait-il, bien qu'il n'eût aucune idée de l'origine de la lumière verte. Il ne se rappelait rien de ses parents. Son oncle et sa tante ne lui en parlaient jamais et, bien entendu, il n'avait pas le droit de poser de questions à leur sujet. Il n'y avait même aucune photo d'eux dans la maison.

Lorsqu'il était plus jeune, Harry avait souvent rêvé qu'un parent lointain et inconnu vienne le chercher et l'emmène avec lui, mais cela n'était jamais arrivé. Les Dursley étaient sa seule famille. Parfois, cependant, il lui semblait (ou peut-être était-ce un simple espoir) que les gens qu'il croisait au-dehors le reconnaissaient.

Harry Potter, p. 34

Harry fait des cauchemars (qui par la suite vont s'avérer être non imaginés, mais réellement vécus) où il voit un éclair vert et entend le cri déchirant de sa mère mourante. Bref, sa mémoire fait rejaillir des souvenirs de la mort de ses parents et de la tentative de son assassinat.

Bastien a, quant à lui, eu l'occasion de connaître sa mère ; cependant rien n'est dit à son sujet dans le livre. Le garçon ne veut pas raviver ses souvenirs. Il préfère taire son passé. Seule l'attente du réveil de sa mère à l'hôpital après son opération et l'annonce de son décès sont rapportées. Puis encore une fois : le silence.

« Toutes mes condoléances. »

Ensuite, tout était devenu différent entre son père et Bastien. [...]

Bastien se souvenait que son père avait autrefois pris plaisir à se divertir avec lui. Il lui avait parfois même raconté ou lu des histoires. Mais depuis cette époque-là c'était terminé. Il ne pouvait plus parler avec son père. Il y avait autour de ce dernier comme un mur invisible que personne ne pouvait franchir. Il ne disait jamais rien, ni en bien ni en mal. Même quand Bastien était assis à côté de lui, cette fois-là, il n'avait rien dit. Il s'était contenté de le regarder, de ce regard absent et soucieux, et Bastien avait eu l'impression de n'être tout simplement pas là. C'était ce sentiment qu'il éprouvait généralement devant son père. [...]

Bastien comprenait bien que son père était triste. A l'époque, il avait passé lui-même bien des nuits à pleurer, tellement que parfois, à force de sangloter, il finissait par vomir — mais petit à petit c'était passé. Et puis, tout de même, il était encore là. Pourquoi son père ne parlait-il jamais avec lui, ni de sa mère ni des choses importantes, mais tout juste du strict nécessaire ?

L'Histoire sans fin, p. 43

Bastien se prive volontairement d'un héritage immatériel ; il censure sa mémoire, preuve que son deuil n'est pas encore achevé. A la fin de son aventure, au retour dans les bras de son père, il se dit prêt à tourner la page et à reconstruire une nouvelle vie avec son parent restant. Il y a donc peu de souvenirs familiaux pour les orphelins, de même que leurs vies avant les premières pages ne sont que très brièvement mentionnées. Ces silences sont le reflet de leur solitude, de leur tristesse et souvent de leur mal-être.

Un nom de baptême impossible à confisquer

La dernière forme d'héritage possible est le nom. C'est la seule chose que l'on ne puisse pas enlever aux orphelins. D'ailleurs, les protagonistes sont heureux de porter leur filiation à travers leur nom.

Harry est fier d'être appelé « le fils Potter » (pp. 17 et 253). Son nom était déjà connu par les sorciers du vivant de ses parents. Lorsqu'ils n'étaient qu'étudiants, Lili et James Potter étaient déjà remarqués pour leur talent et leur intelligence.

Anne se flatte du nom de ses parents. Elle insiste auprès de Matthew, de Marilla, de son maître d'école, de Mlle Barry, puis de Mlle Stacy sa nouvelle maîtresse d'école d'être appelée « Anne-avec-un-e » (p. 58). Les scènes sont à chaque fois rapportées avec saveur, tant la fillette tient à garder le prénom dont ses parents l'ont baptisé.

Bastien est également fier de son patronyme. Lorsqu'il se présente au libraire, lors de l'incipit, son nom le rend davantage crédible. Il n'est pris au sérieux qu'à partir du moment où il s'est présenté.

— Je m'appelle Bastien, répondit l'enfant, Bastien Balthasar Bux.

— Un bien curieux nom, grogna l'homme, avec ses trois B. Mais après tout, tu n'y peux rien, ce n'est pas toi qui t'es baptisé. Moi, je m'appelle Karl Konrad Koreander.

L'Histoire sans fin, p. 10

Heidi hérite du nom de sa mère, Adélaïde. Heidi n'est qu'un surnom. D'ailleurs la fillette ne comprend pas pourquoi la gouvernante l'appelle « Adélaïde », le domestique « Mademoiselle », et les autres « Heidi ». Deux scènes illustrent cette confusion et font voir la naïveté de la jeune fille.

— Je m'appelle pas Mademoiselle, protesta-t-elle, je m'appelle Heidi.

— Je sais, mais Mlle Rottenmeier m'a ordonné de vous appeler ainsi.

— Ah oui ? Alors, c'est que je m'appelle aussi comme ça, conclut Heidi résignée, car elle avait déjà constaté que, dans cette maison, tout marchait selon les ordres de cette dame. Voilà que j'ai trois noms maintenant, soupira-t-elle.

— Je m'appelle Heidi, mais il paraît que je dois m'appeler Adelaïde, alors il faut que je fasse toujours attention...

Heidi, p. 101 ; p. 135

Symboliquement, nous pouvons lire cet épisode comme une mise en abîme du trouble de la jeune fille à se construire. Elle ne sait pas qui elle est sous trois appellations différentes ; ce n'est que sous le patronyme de « Heidi » qu'elle peut s'épanouir. Le trop mondain « Mademoiselle » et le trop politiquement et chrétiennement correct « Adélaïde » brident l'entrain de la jeune fille.

D. L'orphelinisme selon les personnages adjuvants

Nous avons vu le silence ou la discrétion des orphelins sur leurs propres situations familiales, à présent concentrons-nous sur l'orphelinisme vu par les personnages secondaires³². Il peut s'agir de remarques sur l'origine douteuse de l'enfant ou sur son caractère potentiellement dangereux ou anormal. La rumeur précède souvent la rencontre de l'orphelin, et fréquemment les commentaires sont loin d'être flatteurs.

L'adoption synonyme de danger

En effet, la première réaction à l'égard des orphelins est la méfiance. L'incipit d'*Anne... La Maison aux pignons verts* s'ouvre sur la visite de Mme Rachel Lynde à Marilla, c'est-à-dire de la commère du village à la femme qui s'apprête à adopter un enfant. Marilla n'ayant pas demandé l'avis de son amie quant à cette adoption se voit raconter une multitude d'histoires macabres sur des orphelins qui ont assassiné leurs protecteurs.

[...] « il a incendié leur maison la nuit, il a mis le feu par pure méchanceté, Marilla, et il les a presque grillés tout vifs dans leur lit. » [...] « cet enfant adopté qui gobait des œufs tout crus — ils n'ont jamais réussi à le débarrasser de cette détestable habitude. », [...] « s'il vide de la strychnine dans le puits » [...].
Vous ne savez pas à quoi vous vous exposez ! Vous amenez un enfant inconnu dans votre maison, dans votre foyer, sans rien savoir de lui, ni de son caractère, ni de quels parents il est né, ni ce qu'il risque de devenir !
Anne, p. 22-25

Avant même de rencontrer Anne, le lecteur s'attend donc au pire. A la suite de Mme Lynde, il se met à douter de la sagesse d'un tel acte qui engage la famille d'accueil à vie. Des *a priori*, des clichés et des préjugés prennent forme. Mais Marilla persiste dans sa décision, alors l'argument décisif de Mme Lynde est énoncé : l'enfant est-il au moins Canadien ? Autrement dit : il représente un moindre danger si du sang canadien coule dans ses veines. (« Au moins, qu'il soit d'ici », « né au Canada » p. 25)

Contre toute attente, l'adoption d'un enfant devient ainsi un enjeu patriotique. Un inconnu Canadien est moins dangereux qu'un inconnu des Etats-Unis ou de la vieille Europe. Rappelons que l'histoire se déroule entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Les enjeux nationaux sont encore bien vivants à cette époque ; l'Europe traverse alors le Siècle des Nationalismes.

³² Cf. annexe 3 pour les relevés exhaustifs des citations.

Ceci étant souligné, il n'en demeure pas moins que les *a priori* de Mme Lynde sur les orphelins sont très négatifs, elle envisage d'entrée de jeu qu'ils soient dangereux, vindicatifs et sauvages.

Ces mêmes clichés sont repris, à moindre échelle certes, par les enfants d'Avonlea (village où se déroule l'histoire) qui s'imaginent rencontrer une ogresse et non une petite orpheline pleine de vie. La rumeur se propage et amplifie les moindres bêtises d'Anne qui devient une légende avant même la rentrée des classes.

Les petites filles d'Avonlea avaient déjà entendu des histoires étranges sur Anne ; Mme Lynde avait raconté qu'elle avait un caractère exécrationnel ; Jerry Buote, le garçon engagé à Green Gables, prétendait qu'elle se parlait toute seule sans arrêt, ou alors qu'elle parlait avec les arbres et les fleurs, comme une demeurée. Elles la dévorèrent des yeux, donc, et se mirent à bavarder à voix basse, derrière leurs livrets de catéchèse. Aucune d'entre elles n'esquissa de geste amical, même plus tard, lorsque, les premiers exercices terminés, Anne se retrouva dans la classe de Mlle Rogerson. »
Anne, p. 165

La rumeur précède les orphelins

Il en est de même pour Harry, qui est lui aussi précédé par sa propre légende. Où qu'il aille, en particulier dans le premier tome de ses aventures, il est montré du doigt, les têtes se surélèvent pour l'apercevoir, et les discussions s'arrêtent. Harry est le centre de l'attention dès son arrivée dans le monde magique. Même des livres de sorcellerie le mentionnent (p. 109). Ironie du sort, il ne se souvient pas de l'épisode qui l'a rendu célèbre, à savoir la disparition du mage noir Voldemort alors que ce dernier essayait de l'assassiner. Les remarques sur sa célébrité sont très nombreuses dans les livres, et rendent l'orphelin très gêné de la situation. Ce paradoxe rend le héros éponyme d'autant plus charmant aux yeux du lecteur.

— Les Potter, c'est ça, c'est ce que j'ai entendu dire...
— Oui, leurs fils, Harry...

Et ces murmures, ces murmures sur les Potter...

Des gens pareils seront incapables de comprendre ce garçon ! Il va devenir célèbre — une véritable légende vivante —, je ne serais pas étonnée que la date d'aujourd'hui devienne dans l'avenir la fête de Harry Potter. On écrira des livres sur lui. Tous les enfants du monde connaîtront son nom !

— Il faut absolument que tu saches qui étaient ton père et ta mère, dit-il. Ils sont célèbres. Et toi aussi, tu es célèbre.

— Quoi ? Mais mon père et ma mère n'ont jamais été célèbres.

[...] Et tu deviendras un sacré bon sorcier dès que tu auras un peu d'entraînement. Avec un père et une mère comme les tiens, ça ne peut pas être autrement.

Les deux frères le regardèrent bouche bée et Harry se sentit rougir.
Harry Potter, p. 8 ; p. 11 ; p. 18; p. 55-56; p. 98

Quand l'orphelinisme devient une insulte

Les réactions des autres personnages à l'orphelinisme des héros sont toujours négatives. Pas une seule fois, un personnage adjuvant ne félicite la famille d'accueil, ou ne reconnaît son courage et son dévouement. Soit l'adoption est désapprouvée, soit la rumeur souille le portrait du nouvel arrivant avant même la première rencontre. Heureusement, les orphelins adolescents parviennent à se faire des amis et à construire un cadre de vie relativement normal assez rapidement, aussi l'orphelinisme en tant que caractéristique première s'efface au profit d'autres qualités. Notons qu'au mieux cette note distinctive est effacée, mais elle n'est jamais valorisée... du moins pas par les personnages, les narrateurs ou les auteurs. Seul le lecteur valorisera ce fait (cf. l'étude de la réception au chapitre IV).

Cependant, à l'image des jalousies non romanesques, il existe également des mauvaises langues qui critiquent les héros orphelins. L'orphelinisme peut devenir une insulte dans la bouche de Josie Pye rivale d'Anne :

[...] orphelines qui vivent de charité [...].

Je lui ai répondu que tu étais une orpheline que les Cuthbert avaient adoptée et qu'on ne savait pas grand-chose sur ton passé, à part ça.

Anne, p. 485 ; p. 558

Ou encore de Drago Malfoy, ennemi autoproclamé d'Harry :

— Si j'étais toi, je serais un peu plus prudent, Potter, dit-il lentement. Si tu n'es pas plus poli, tu vas finir comme tes parents. Eux aussi ont manqué de prudence. Si tu traînes avec la racaille comme les Weasley ou ce Hagrid, ils finiront par déteindre sur toi.

[...] Malfoy se consolait en saisissant toutes les occasions de rappeler que Harry n'avait pas de famille digne de ce nom.

Ils vont chercher les gens qui leur font pitié. Par exemple, ils ont pris Potter parce qu'il n'a pas de parents, les Weasley parce qu'ils n'ont pas d'argent et ils vont sûrement prendre Neville Londubat parce qu'il n'a pas de cerveau.

Harry Potter, p. 112 ; p. 194 ; p. 221

Tous deux rivaux des héros éponymes, Josie Pye et Drago Malfoy se moquent respectivement de Anne et de Harry qui n'ont pas de famille. Leurs noms les prédestinent d'ailleurs aux médisances. Ces insultes sont récurrentes et extrêmement blessantes pour les adolescents. Elles visent à empêcher leur destinataire à s'intégrer dans un nouveau cercle d'amis (Anne), à le déstabiliser avant une épreuve importante en concentrant son attention sur sa tristesse et non sur les enjeux du moment (Anne et Harry), ou encore à le blesser en sous-entendant que c'est lui qui est responsable de la mort de ses parents (Harry). Ce genre de remarques blessantes est fréquent, elles blessent d'autant plus qu'un petit doute subsiste dans l'esprit des orphelins, et qu'elles reposent sur une vérité : ne pas avoir de famille est un handicap.

Le fait d'être un orphelin est donc une situation difficile pour Anne, Mary, Heidi, Bastien et Harry. Non seulement les différents contextes de l'époque ne jouent pas en leur faveur, mais en plus l'opinion qui circule sur eux est passable. Les auteurs insistent sur ces pénibles circonstances pour faire d'autant plus rebondir leurs héros.

En brossant le portrait de l'orphelin type, nous remarquons donc de nombreuses caractéristiques récurrentes, que ce soit un passé malheureux ou une opinion défavorable à leur sujet. Cependant, les protagonistes parviennent progressivement à conquérir le cœur de leurs voisins. En effet, nos cinq héros trouvent leurs marques dans le monde scolaire, et parviennent à surmonter leurs handicaps en s'entourant de fidèles amis, là encore un schéma-type se répète.

II. L'épanouissement par l'école et l'amitié

Non seulement les orphelins partagent un passé semblable, mais en plus leur présent (voire, leur avenir) comporte de nombreux points communs. Tous s'épanouissent à l'école en s'entourant de fidèles amis.

A. Des types de scolarité très variés

Nous ne pouvons pas vraiment tirer de conclusions quant au type de scolarité privilégiée pour les orphelins, car sur cinq ouvrages nous recensons quatre cas différents.

Harry est pensionnaire à l'année dans un internat anglais. *Harry Potter* s'inscrit dans la tradition littéraire des romans de jeunesse anglais où le héros est pensionnaire d'une institution scolaire de septembre à juillet, et ce dès son plus jeune âge et durant des années jusqu'à la sortie du *college*. Ce type de roman se base sur une année scolaire, et voit pour quotidien le port de l'uniforme, la vie en dortoir et les menus contestés de la cantine. Le schéma est relativement immuable.

Harry ne rentre dans sa famille d'accueil ni pour les vacances de Noël, ni celles de Pâques. S'il pouvait rester à Poudlard durant l'été, il le ferait certainement.

Il se sentait beaucoup mieux au château qu'à Privet Drive, c'était là désormais que se trouvait son vrai foyer.

Harry Potter, p. 171

Anne et Bastien vont à l'école tous les jours. Ils y vont à pied, signe que l'école n'est pas bien loin. Bastien marche seul ; Anne rejoint sa meilleure amie, Diana, pour partager la route ensemble. L'école est journalière. A Avonlea, un maître ou une maîtresse s'occupent de tous les niveaux en même temps, tout en prenant le soin de séparer les garçons et les filles. Rappelons que le contexte est celui de la ruralité au début du XX^e siècle sur l'Ile-du-Prince-Edouard. Bastien, quant à lui, suit l'enseignement de plusieurs professeurs dans un

établissement (l'équivalent de notre collège français) mixte. Au rythme de la grande horloge, il mentionne ses différents cours en imaginant le parcours de ses camarades qui arpentent les couloirs d'une salle à l'autre. Il fréquente l'école en Allemagne dans les années 1970, la journée d'études se termine assez tôt, en début d'après-midi. Le jeune lecteur Français peut être surpris lorsque Bastien se dit que la journée est finie alors qu'il n'est que quinze heures. Le jeune adolescent n'en aime pas l'école pour autant :

Il avait de toute façon peur de l'école, cadre de ses échecs quotidiens, peur des maîtres qui, dans un esprit de conciliation, faisaient appel à sa conscience, ou qui déchargeaient sur lui leur bile, peur des autres enfants, qui s'amusaient à ses dépens et ne perdaient jamais une occasion de lui faire sentir combien il était maladroit et sans défense. Depuis toujours il voyait l'école comme une sorte de peine de prison indéfiniment longue, qui durerait jusqu'à ce qu'il soit adulte et qu'il fallait purger en silence et dans la résignation.

L'Histoire sans fin, p. 17

Heidi et Clara³³ demeurent chez elles, c'est le précepteur qui se déplace tous les jours pour leur dispenser des cours. Il s'occupe de toutes les matières. Peter le chevrier, lui ne fréquente l'école qu'en hiver ; en été, il monte les chèvres dans les hauts pâturages. Durant la saison des neiges, il doit obligatoirement descendre tous les jours au village. La marche est longue et pénible sous la neige, c'est pourquoi Peter n'aime pas l'école non plus.

Quant à Mary et Colin, ils échappent encore à l'école ou aux leçons d'un précepteur. Tous deux savent lire, nous ne savons pas comment. Colin apprécie beaucoup les livres, il en possède énormément. De plus, le manoir est doté d'une grande bibliothèque. Mary apprécie également les livres que son oncle lui a offerts sur le jardinage. Ensemble ils lisent et relisent les histoires. Mary a demandé comme faveur à son oncle de ne pas lui donner de gouvernante cette année. Il est fort probable qu'elle en aura une l'année suivante ainsi qu'un précepteur, mais pour le temps de la narration, elle est libre de ses journées au grand désarroi de Mme Medlock, l'intendante du manoir : « Le maître aurait dû suivre son idée et engager une gouvernante ! Laisser une gosse sans surveillance ! Comme si moi, je n'avais pas que ça à faire ! » (*Le Jardin secret*, p. 72). Mary et Colin peuvent ainsi lire et jouer au manoir les jours de pluie, et découvrir et entretenir le jardin secret les jours ensoleillés.

Nous répertorions ainsi quatre types de scolarité différente. Chacune justifiée par l'époque, la situation géographique et le niveau de vie des familles.

³³ « Clara » ou « Klara » selon les traductions.

Cependant même si la scolarité est différente, la foi en l'éducation est la même pour les orphelins. Tous considèrent le savoir comme un ascenseur social. Anne en est le meilleur exemple. Elle devient la meilleure élève de son école, puis elle obtient la première place au concours d'entrée de la *Queen's Academy*, enfin après une année d'étude, elle se place dans le trio de tête des meilleures étudiants.

Mais tous les protagonistes ne sont pas aussi doués qu'Anne. Heidi et Mary sont douées. Certes Mary ne fréquente pas d'école, mais néanmoins une fois plongée dans la lecture, elle se révèle perspicace. Heidi commence l'apprentissage de la lecture de façon laborieuse. Ce n'est que lorsque « Bonne Maman », c'est-à-dire la grand-mère de Clara, lui présente un livre avec des illustrations de montagnes que s'opère le déclic : la fillette est enfin motivée à apprendre à lire, une semaine plus tard, ses progrès sont conséquents. D'ailleurs Clara est assez intelligente, elle aide Heidi de son mieux.

De même Hermione, l'amie de Harry Potter, est une élève extrêmement brillante. C'est la première de la classe, elle incarne parfaitement le cliché de la « petite intello ».

A l'inverse, autant les filles sont douées aux études, autant les garçons peinent au travail. Harry, bien que travailleur, n'est qu'un élève moyen. Ron et Neville, ses proches amis, ne sont pas plus doués que lui.

Bastien ne vaut pas mieux, il est tout juste un élève moyen. De même, Peter le chevalier déteste l'école et ne sait toujours pas lire à douze ans.

Ainsi les garçons et les filles perpétuent les clichés scolaires. Les premiers souffrent assis dans une classe, les secondes la transforment en terrain de leur succès.

Dans la continuité de cette remarque, nous remarquons que le goût des études est proportionnel à leur niveau. Anne aime énormément l'école fort probablement parce qu'elle est très douée. Mary ne fréquente aucune institution, aussi apprécie-t-elle simplement la lecture des livres. Heidi ne commence à apprécier les cours du précepteur qu'à partir du moment où elle apprend à lire. Bastien n'est pas un élève doué, il n'aime pas l'école, bien que ce dégoût soit davantage à comprendre par le manque d'amis. Seul Harry rompt cette affirmation. Bien qu'il ne soit pas particulièrement doué, il aime énormément la vie à Poudlard. Mais ce ne sont pas tant les cours qu'il apprécie, mais la vie en internat avec ses amis, loin de la famille de sa tante.

B. Un cadre propice aux amitiés atypiques

La vie des orphelins est assez semblable à celle des autres adolescents en ce sens qu'ils n'ont pas de difficultés à se lier d'amitié avec leurs entourages. Les protagonistes sympathisent avec les enfants de leurs âges, mais aussi avec des personnes âgées et des animaux.

Nous développerons plus longuement les amitiés adolescentes dans une sous-partie consacrée exclusivement à l'amitié, pour l'instant concentrons-nous sur les sympathies adultes et animales.

Les amitiés avec les personnes âgées

Les orphelins sont proches des personnes âgées. D'une part, les contextes historiques et géographiques expliquent ce fait. Par exemple, au début du XIX^e siècle, l'Ile-du-Prince-Edouard au Canada n'est encore qu'une campagne, il est plus aisé de s'imaginer une communauté villageoise il y a cent ans dans un monde rural que de nos jours dans une ville. Aussi n'y a-t-il rien d'exceptionnel à ce qu'Anne fréquente ses voisines et se lie d'amitié avec des dames de deux générations au dessus de son âge³⁴. C'est ainsi que la fillette se plaît à converser avec Mme Rachel Lynde et Mlle Barry, âgées de plus de soixante ans chacune (p. 319). Elle trouve en Mme Allan, la jeune femme du nouveau pasteur, et en Mlle Stacy, sa nouvelle institutrice, des « âmes sœurs » (p. 339). De même, Marilla et Matthew Cuthbert, les parents adoptifs de l'orpheline ne sont pas en âge « normal » d'adopter. Frère et sœur de plus de soixante ans, ils avaient décidé d'adopter un garçon pour aider Matthew aux travaux de la ferme ; par un concours de circonstances, ils se sont retrouvés avec une fillette. Anne est très proche d'eux, Matthew et elle sont également « des âmes-sœurs » selon les mots de l'adolescente, ils se tutoient rapidement. Avec Marilla, le passage du vouvoiement au tutoiement ne se fait qu'au bout d'un an, or elles passent beaucoup de temps ensemble à coudre, cuisiner, recevoir, nettoyer... C'est une relation intéressante car elle n'est pas celle d'une mère/fille, ni d'une grand-mère/petite-fille. Marilla refuse de devenir la « tante »

³⁴ L'amitié mixte est encore impensable, à moins d'avoir un chaperon.

d'Anne sur la demande de la fillette en mal d'amour familial. Elle garde ses distances, malgré son tendre amour pour la petite. Leur relation est un des piliers de l'œuvre (cf. Annexe 4 sur l'éducation des filles et le féminisme).

Bastien n'a pas d'amis de son âge, il sympathise avec Atréju dans ses aventures imaginaires, mais il n'a pas d'amis au collège. Il raconte à son premier ami un souvenir de sa vie de garçon où des « camarades » se sont moqués de lui, l'ont bousculé, critiqué, pourchassé, puis mis dans une poubelle et refermé le couvercle. Bastien avait hurlé pendant deux heures jusqu'à ce que des passants le délivrent (p. 10). Son embonpoint est également la cible d'insultes. Il répond au libraire qui l'interroge sur les raisons de son refuge dans la librairie et pourquoi les enfants se moquent de lui :

Bastien hésita avant d'énumérer :
Maboul, avorton, fanfaron, faux-jeton...
— Pourquoi « maboul » ?
— Je parle parfois tout seul.
— Et qu'est ce que tu te racontes, par exemple ?
— Je m'invente des histoires, j'imagine des noms et des mots qui n'existent pas.
L'Histoire sans fin, p. 12

Dans la vraie vie, il rencontre le vieux libraire lors de l'incipit, et bien que l'homme soit bourru, Bastien gagne petit à petit son attention.

Ecoute-moi, mon garçon, je ne peux pas souffrir les enfants. Je sais bien, de nos jours, c'est la mode que le monde entier fasse avec vous mille et une simagrées — moi pas ! Je ne suis en aucun cas un ami des enfants. Pour moi, les gosses se ne sont que des braillards idiots, des casse-pieds qui démolissent tout, qui barbouillent les livres de confiture, qui arrachent les pages, et du diable s'ils se préoccupent de savoir si les adultes n'ont pas aussi leurs soucis et leurs tracasseries. Je te dis ça simplement pour que tu saches où tu te trouves. D'ailleurs il n'y a chez moi aucun livre pour enfants et pour ce qui est des autres, je ne t'en vendrai pas. Voilà j'espère que nous nous sommes compris !
L'Histoire sans fin, p. 9

A la fin du livre, ils deviennent même amis.

Merci, monsieur Koreander ! dit Bastien.
— C'est à moi de te remercier, mon garçon, répondit le vieil homme. Ce serait gentil si de temps en temps tu faisais un petit saut ici, chez moi, pour que nous échangions nos expériences. Il n'y a pas tant de gens avec qui on puisse parler de ces choses.
L'Histoire sans fin, p. 498

De même au cours de ses aventures au Pays Fantastique, l'orphelin rencontre beaucoup de vieilles créatures dont il parvient toujours à gagner le respect et l'amitié. L'abondance de ces figures adultes symbolise la difficulté de Bastien à se lier avec des jeunes de son âge mais

aussi son besoin d'être entouré d'adultes. Peut-être est-ce une façon de compenser l'absence de sa mère ?

Heidi, à s'instar d'Anne, vit retirée du monde, sur l'alpage, loin du village. Non seulement elle grandit à l'écart de la communauté, mais en plus si nous dressons le portrait de ce village à l'époque de l'histoire (Dörfli, fin du XIX^e siècle), nous prenons conscience du désert social de la fillette. Durant ses huit premières années, elle rencontre moins de dix personnes³⁵. Dans ce contexte-là, il est donc évident qu'elle fréquente les personnes âgées pour se divertir et pour les divertir. De plus, d'un point de vue historique, les interactions entre les générations étaient très nombreuses et quotidiennes autrefois, et ce d'autant plus dans le milieu rural et montagnard. Une fois à Frankfort, elle se lie d'amitié avec Clara et la « Bonne-Maman » de celle-ci (p. 140-142). Heidi a donc davantage d'amis adultes que de son âge.

Mary partage également une situation semblable. Aux Indes, elle avait pour seule compagnie son ayah (nounou). Ni frères, ni sœurs, ni cousins, ni enfants de notables locaux, ni enfants de domestiques, de plus son caractère était si détestable qu'elle insupportait même les adultes. En Angleterre, au manoir de Misselthwaite, elle sympathise d'abord avec Martha, la servante qui lui est déléguée par Mme Medlock; puis avec le vieux jardinier Ben Weatherstaff, enfin avec la mère de Dickon. Elle aussi fréquente davantage d'adultes que d'enfants. Cependant, cette situation s'explique par le huis clos de l'histoire : tout ce déroule sur la propriété de M. Craven, dans les chambres du manoir et dans le jardin. Il est donc normal que le monde se limite à quelques personnages. Les enfants de bonnes familles dans l'Angleterre victorienne ne voyagent pas³⁶. Mary est déjà une exception du fait de son voyage de retour des Indes, mais une fois dans le Yorkshire, elle ne bouge plus.

Harry a beaucoup plus d'amis de son âge que les autres orphelins. Cela s'explique d'une part par son quotidien dans un internat où les jeunes vivent ensemble du matin au soir, jour après jour pendant dix mois ; et d'autre part, par le contexte historique et géographique de l'histoire, c'est-à-dire l'Angleterre des années 1990. Les générations vivent séparément, il y a moins d'interactions entre elles. Toutefois Harry se lie d'amitié avec Hagrid, le garde-chasse qui est

³⁵ Sa tante Dete, sa grand-tante, son grand-père, Peter le chevrier, la mère de Peter, la grand-mère de Peter, le prêtre.

³⁶ Et post victorienne.

celui qui le fait régulièrement passer d'un monde à l'autre (à la mort de ses parents, à sa rentrée des classes, et plus tard à sa majorité dans le septième tome). Harry entretient également de bonnes relations avec les professeurs (sauf le professeur Rogue) et en particulier avec le directeur Albus Dumbledore. Cependant, ces amitiés avec les adultes sont décrites comme exceptionnelles. Ce qui était normal au début du siècle (pour Anne, Mary et Heidi) ne l'est plus à la fin : les adolescents, amis avec des adultes et des vieillards, sont une exception.

En cela, la littérature de jeunesse suit l'évolution de la société. Les œuvres du corpus ont été choisies sous le critère de la popularité auprès des jeunes, nous en déduisons donc que les lecteurs apprécient la lecture d'histoires qui leur sont contemporaines (cf. chapitre IV sur l'identification des lecteurs).

Les amitiés avec les animaux

Décrivons à présent les amitiés les plus extraordinaires. Nous pensons que les liens des enfants avec les animaux concernaient surtout la tranche d'âge des cinq-huit ans. Or, c'est avec surprise que nous avons constaté que chacun de nos orphelins aimait les animaux. En cela, les orphelins s'opposent aux enfants dont les parents sont encore vivants. Sans généraliser, nous soulignons que les adolescents en famille ne sont pas particulièrement attirés par les animaux. Certes, nombre d'entre eux possèdent un chat ou un chien, cependant proportionnellement aux orphelins, ils en ont moins. Non qu'ils n'aiment pas les animaux, seulement ces derniers ne font pas partie de leurs centres d'intérêt.

Harry reçoit une chouette pour son anniversaire, il la baptise Hedwige (p. 85). Elle est un animal « utilitaire » dans la mesure où dans le monde des sorciers, les hiboux délivrent le courrier. Harry apprécie beaucoup sa chouette qui est le seul souvenir qu'il lui reste du monde des sorciers quand il doit retourner dans celui des « moldus », en effet son oncle l'oblige à cacher tous ses livres de sorcellerie dans une malle. Il partage avec elle le peu de nourriture qu'il reçoit de sa famille d'accueil.

Harry restait donc dans sa chambre en compagnie de sa chouette qu'il avait baptisée Hedwige, un nom trouvé dans son *Histoire de la magie*. Il passait ses journées à lire ses manuels scolaires tandis qu'Hedwige allait se promener, sortant et rentrant par la fenêtre ouverte.

Harry Potter, p. 92

Heidi devient la grande amie des chèvres dès son arrivée dans les Alpes (p. 47), et même la mère adoptive de deux d'entre elles. Elle accompagne Peter le chevrier et le troupeau dans les hauteurs des montagnes tous les jours. Elle nourrit les bêtes, apprend à les traire, et sauve même Blanchette³⁷ qui allait tomber dans un précipice. Elle devient très maternelle avec elles, empêchant même Peter de les battre (p. 45). Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer comment la fillette, orpheline de mère, devient tout de même instinctivement et naturellement une mère pour les autres. La morale et les valeurs sur l'éducation des filles que les auteurs souhaitent transmettre dans leurs œuvres ne sont pas subtiles, ou du moins, moins subtiles que dans les romans contemporains.

Ici aussi, nous notons une évolution de la littérature de jeunesse. Sur cent ans, le rôle et la place des filles (même orphelines) a énormément changé. L'ambition n'est plus de devenir une bonne mère et une maîtresse de maison accomplie, mais de s'épanouir et, pourquoi pas, de réussir une carrière professionnelle. Le rôle des animaux et les soins qui leur sont procurés sont à lire de façon symbolique.

Outre les chèvres, Heidi n'hésite pas à adopter toute une portée de chatons à Francfort (p. 106-109). Elle et Clara apprécient également la visite d'un garçon avec son orgue de barbarie et sa tortue (p. 113).

Quant à Mary, elle sympathise avec un rouge-gorge qui lui révèle où se cache la clé, puis la porte du jardin secret.

Mary regarda le rouge-gorge et fit un pas vers lui.

— Moi aussi je suis seule, dit-elle.

Elle ignorait que c'était en grande partie à cause de sa solitude qu'elle s'était constamment sentie d'humeur chagrine et contrariée. Comme elle regardait le rouge-gorge, comme lui la regardait aussi, elle s'en rendait compte tout à coup.

Le Jardin secret, p. 53

L'orpheline tombe également sous le charme de Dickon, le frère de Martha, qui est un charmeur d'animaux. Il est toujours suivi par un renard domestiqué, un ou deux écureuils, et d'autres animaux variant selon les jours. Il a également dressé un poney sauvage. Mary et Colin sont fascinés par sa capacité à « parler » ou plutôt communiquer avec les animaux. Mary considère cette famille recomposée comme un idéal. Elle aussi se plairait à devenir la mère de tant de bêtes abandonnées. Encore une fois, nous relevons cette insistance sur le rôle

³⁷ Blanche-Neige selon les versions.

dévolu aux femmes. Elles sont là pour donner de l'amour à tous les orphelins de la terre, recueillir, nourrir et soigner les abandonnés.

Anne apprécie les animaux comme une enfant, elle demande à Marilla si elle pourrait garder un chaton abandonné, mais cette dernière refuse. Des cinq orphelins, elle est la moins portée sur les bêtes, mais les apprécie tout de même. De plus, rappelons le contexte, elle vit dans une ferme agricole au début du XX^e siècle, donc l'idée d'animal de compagnie n'est pas encore popularisé.

Précisons également que pour Anne, Mary et Heidi (en tant que fillette de compagnie auprès d'une enfant d'un milieu aisé), l'adoption des animaux est réprimée par les femmes en charge de leur éducation. Respectivement, Marilla, Mme Medlock et Mme Rottenmeier désapprouvent l'affection animale des filles de bonne famille.

Bastien vit une situation différente, d'une part en raison du contexte spatio-temporel (l'Allemagne de la fin du XX^e siècle), et d'autre part parce que il est un garçon. Dans *L'Histoire sans fin*, nous répertorions une vingtaine d'animaux imaginaires et réels. Bastien apprécie leur compagnie et se lie même d'amitié avec Fuchur (un dragon). Pourtant la relation avec les animaux est différente. Certes, le fait que l'histoire se déroule dans un cadre imaginaire floute un peu notre analyse, cependant nous ne pouvons pas nier le fait que cette affection maternelle pour les animaux est ici inversée. C'est les animaux qui prennent soin de Bastien, tels des figures maternelles de substitution. Même le lion Graograman devient un personnage féminin lorsqu'il invite Bastien à se blottir contre son pelage pour dormir.

Cette inversion des rôles est-elle due à la différence de sexe ou d'époque ? Nous ne pouvons pas répondre à cette question, il nous faudrait approfondir l'étude des relations entre les animaux et les enfants avec un corpus plus important.

Ainsi, nous concluons cette sous-partie en constatant que le traitement des animaux par les orphelines et les orphelins est différent selon l'époque et le sexe. En début de siècle, ces relations sont hautement symboliques pour l'éducation des jeunes filles ; notre corpus ne présente pas de fillette à la fin du XX^e siècle, donc nous ne pouvons pas poursuivre cette réflexion.

Retenons simplement que les orphelins entretiennent une relation d'amitié avec les animaux, alors que les enfants qui ont encore des parents vivants ne sont pas unanimes quant à l'affection à porter aux bêtes.

Ainsi, les orphelins semblent avoir davantage de liens avec les adultes et les animaux que les enfants avec des parents vivants. Ils se construisent un cercle relationnel plus large, une sorte de famille de substitution.

C. Les points communs des orphelins

Si nous devons dresser le portrait type de l'orphelin, héros de romans pour la jeunesse, nous listerions une série de caractéristiques qui seraient autant de qualités valorisées par les auteurs. Parmi cette liste, citons les fréquentes références aux livres, la capacité d'imagination et la curiosité.

Certes nos orphelins possèdent également des traits de caractère qui leur sont propres, cependant pour l'étude de l'orphelin type, nous nous concentrons sur leurs points communs.

Le goût de la lecture

Anne est une enfant qui lit énormément, d'ailleurs elle est capable de réciter de très longs extraits de ses lectures (p. 82). Elle aime les livres et fonde même avec ses camarades un club de « conteuses d'histoires » (p. 406). Sa passion des livres est souvent réprimandée par Marilla ou leur voisine Mme Rachel Lynde (p. 417). Anne avoue également avoir lu pendant la classe en dissimulant son livre derrière son ardoise. Elle se passionne pour les histoires romantiques et tragiques. Le terme de passion est justement utilisé car Anne, éduquée dans le protestantisme, s'interdit d'ouvrir un livre le dimanche. Les livres sont considérés comme des distractions, des diversions dans le sens étymologique du terme³⁸.

³⁸ Le sens utilisé par Jean Giono, dans *Un roi sans divertissement*.

Il est d'ailleurs intéressant de relever les remarques que font les mères des jeunes filles amies d'Anne au sujet de la lecture et de l'éducation des filles (cf. annexe 4 sur l'éducation des filles et le féminisme). Marilla qui encourage l'instruction d'Anne et son ambition au professorat, semble être une avant-gardiste sur l'île : « [...] Mme Lynde a beau raconter que la chute est d'autant plus dure qu'on a plus d'ambition, et qu'une femme ne devrait jamais faire d'études supérieures, je n'en crois pas un mot. » (p. 579). Mme Rachel Lynde, très conservatrice, lance à Anne : « Tu as bien suffisamment d'instruction pour une femme, déjà. Je ne suis pas du tout d'accord avec le fait que les filles aillent à l'université avec les garçons et se bourrent le crâne de latin, de grec et d'une infinité d'absurdités du genre. » (p. 606).

Mary aime beaucoup lire également. Aux Indes, son apprentissage de la lecture fut un soulagement pour ses nourrices qui parvenaient à peine à contrôler cette insupportable enfant.

La jeune gouvernante anglaise, venue pour lui apprendre à lire, la trouva si détestable qu'elle ne resta pas plus de trois mois. Et aucune de celles qui suivirent ne put la supporter plus longtemps. En fait, si Mary n'avait pas eu le goût des livres, elle n'aurait jamais su plus du tiers de l'alphabet.

Le Jardin secret, p. 10

Arrivée à Misselwaith, elle occupe les journées de pluie à lire des livres pour enfants. Seule ou avec Colin, elle feuillette les livres et les albums sur le jardinage que son tuteur lui a offerts. Nous remarquons au passage, que les cadeaux que reçoivent les orphelins sont majoritairement des livres. Ce présent n'est pas anodin, il reflète non seulement le goût des jeunes pour la lecture, mais également la foi qu'ils ont placée en l'éducation. La métaphore filée de la littérature comme famille imaginaire est implicite dans notre corpus.

Bastien est également un gros lecteur, c'est même tout ce qu'il sait faire avouer-t-il piteusement dans l'incipit. Son avidité de lecture lui fait voler le livre *L'Histoire sans fin* chez un libraire, geste que le narrateur semble pardonner très rapidement : « La passion de Bastien Balthasar Bux, c'était les livres. [...] Celui qui n'a pas fait lui-même l'expérience de tout cela ne comprendra visiblement pas le geste de Bastien. » (p. 14). L'adolescent ne peut pas éteindre sa soif de lecture, et c'est sans surprise qu'il passe la nuit à lire ; les battements de l'horloge aux heures pleines rythment sa progression. Il apprécie particulièrement les romans de *fantasy* :

Il n'avait aucun goût pour les livres qui racontaient sur un ton maussade et pessimiste les événements ordinaires de la vie ordinaire menée par des gens ordinaires. De l'ordinaire, il n'y en avait bien assez dans la réalité, pourquoi aurait-il

dû aller encore en chercher dans les livres ? D'ailleurs, il avait horreur de se rendre compte qu'on voulait l'amener à quelque chose. Et, dans ce genre de livres, il fallait toujours que, d'une manière ou d'une autre, on vous amène à quelque chose.

L'Histoire sans fin, p. 32

Au Pays Fantastique, Bastien devient même auteur à son tour en inventant la suite de l'histoire dont il est le héros. Et à l'intérieur-même de cette histoire, par une seconde mise en abîme, il devient à nouveau auteur : les habitants d'une contrée sont tristes de ne pas avoir de passé, ni de souvenirs après la destruction de leur monde, alors Bastien (dont le pouvoir est la réalisation de toutes ses paroles) invente une histoire où une riche bibliothèque est retrouvée sous les décombres. Ce nouvel édifice est alors inauguré en son honneur et porte son nom.

Pourtant Bastien voulait obtenir qu'Atréju l'estime sans réserve.

Il y réfléchit longtemps. Il fallait trouver quelque chose que personne, au Pays Fantastique, ne puisse faire. Une chose dont seul Bastien fût capable.

Finalement, une idée lui vint : inventer des histoires !

Il avait sans cesse entendu dire que personne au Pays Fantastique ne pouvait créer du nouveau.

L'Histoire sans fin, p. 298

BIBLIOTHEQUE
DES ŒUVRES COMPLETES
DE BASTIEN BALTHASAR BUX

L'Histoire sans fin, p. 305

Harry n'est pas un passionné de lecture comme Anne ou Bastien, mais néanmoins il apprécie les livres. Il n'aime que modérément se plonger dans les manuels scolaires, bien qu'il ait passé des heures à découvrir le monde des sorciers au travers de ces manuels, en effet ils étaient son seul accès au monde magique. Ses lectures sont davantage ciblées. Harry dévore le livre sur le Quidditch reçu à Noël, tout simplement parce qu'il joue dans l'équipe de Griffondor (nom de sa « maison » à Poudlard). De plus, il n'a pas besoin de s'évader par la littérature dans la mesure où son quotidien représente déjà pour lui un monde de nouveautés exotiques.

Heidi quant à elle a mis du temps à apprendre à lire. Puis une fois le déclic passé, elle se plaît à découvrir les histoires de montagne en compagnie de Bonne-Maman. Heidi aime particulièrement relire deux histoires, la première semble être une histoire toute simple de montagnards, et la seconde est une version enfantine du récit biblique, le Fils Prodigue. Mais cette intertextualité est à deviner par le lecteur, car à aucun moment les deux mots ne sont

écrits, ni même celui de Bible. Ce silence renforce d'autant plus l'image d'innocence de l'orpheline.

Le goût des études

Une autre qualité qui se retrouve chez tous les protagonistes est la curiosité. En raison du manque d'originalité de cette caractéristique, nous n'allons pas citer en détail des exemples. En effet, tous les héros de littérature de jeunesse sont curieux, nous ajouterons même que tous les enfants sont curieux (certes à différents degrés, mais tout de même). Aussi n'est-il pas pertinent de nous attarder sur ce point commun bien qu'il doive être mentionné.

Le goût des livres est également une prémice au goût des études. Anne est la plus ambitieuse de nos orphelins, peut-être est-ce parce qu'elle est la plus pauvre de tous. Elle n'a rien pour elle. Bastien a encore un père et un foyer. Harry une famille adoptive (certes méchante), un important patrimoine légué par ses parents et il grandit dans un cercle de gens proche de sa famille. Mary est également recueillie par de la famille, éloignée certes, mais elle reste une petite héritière. Heidi a encore une tante et un grand-père, elle n'est pas totalement seule. Pour ces différentes raisons (économiques, familiales et sociales) nous considérons qu'Anne a le plus de motivations pour s'en sortir. En effet, elle joue toutes ses cartes en permanence, elle n'a pas de filet de rattrapage.

La fillette excelle donc à l'école, puis à la *Queen's Academy*. Les autres orphelins, même s'ils ne sont pas de bons élèves, gardent la foi en l'éducation. L'école est un ascenseur social pour eux. Cette conviction intime sur le rôle de l'école n'est absolument pas partagée par les héros de la littérature de jeunesse qui ont encore des parents vivants. Le petit Nicolas³⁹, Mia⁴⁰, ou encore Georgia⁴¹ ne cessent de critiquer leurs établissements scolaires.

La confiance en l'éducation est donc une caractéristique propre aux orphelins de la littérature de jeunesse. Aucun d'eux n'est en rébellion scolaire.

³⁹ Sempé et Goscinny, *Le petit Nicolas à l'école*

⁴⁰ Meg Cabot, *Le journal d'une princesse*

⁴¹ Louise Rennison, *Le journal de Georgia Nicolson*

Une imagination débordante

Enfin, un dernier point commun partagé par les orphelins est le bavardage et la faculté d'imagination. Nous associons ces deux facultés, car elles ont la même origine, à savoir la solitude. Anne et Bastien sont les deux adolescents qui semblent avoir le plus souffert de leur solitude. Pour compenser ils se sont plongés dans les livres. Ils ont même développé une très grande imagination... au point qu'elle devient un défaut. Anne devient très distraite dès lors qu'elle se laisse emporter par son imagination débordante. Bastien parvient à sauver le Pays Fantastique grâce à sa capacité à inventer des histoires, cependant il se perd dans ce monde foisonnant, préférant oublier le monde réel. Il a besoin d'énoncer à voix haute ce qu'il souhaite afin que cela se réalise ; mais, emporté par le pouvoir du médaillon, il devient très bavard. Quant à Anne, si elle devrait être décrite en un mot, ce mot serait « bavarde ». La fillette est capable de jaser durant des pages et des pages pour le plus grand plaisir des lecteurs et de Matthew, et pour la plus grande exaspération de Marilla. Son bavardage est d'ailleurs un excellent exercice de style pour l'auteur qui se laisse presque dépasser par son personnage, en tombant à son tour sous son charme.

Anne, Bastien et Harry sont trois grands solitaires. Pour la première, le contexte historique et géographique l'explique : une orpheline au début du XX^e siècle devait travailler pour survivre. Quant à Bastien et Harry, ils sont rejetés par leurs camarades de classe. Ils subissent cet isolement.

Heidi est seule, mais elle grandit dans une société où tout le monde est isolé, donc le mode de vie pondère cette solitude. Au contraire même, la solitude est valorisée (choisie par le grand-père) et non subie.

Enfin Mary est tellement égoïste et infernale qu'elle ne souffre pas de sa solitude. Ce n'est que quand elle s'adoucit en découvrant les jardins du manoir qu'elle réalise que la solitude peut être pesante.

Chacun des orphelins se construit donc un monde imaginaire plus ou moins présent dans sa vraie vie. Ces refuges sont difficiles à quitter, Bastien mettra quatre cent quatre-vingt-dix pages à lui dire adieu, Anne s'en éloignera au bout de quatre années, Harry a la chance de quitter son imagination pour un monde encore plus fou : celui des sorciers. Heidi devient malade à force de réprimer son imagination (son somnambulisme disparaît seulement avec son retour dans l'alpage). Quant à Mary, elle quitte son monde de radja pour celui des plantes. Ce transfert marque sa nouvelle vie.

Toutefois, les orphelins n'ont pas le monopole de l'imagination ; les autres héros de la littérature de jeunesse font également preuve de ce talent. Cependant, nous reconnaissons aux orphelins la création de mondes imaginaires à part entière. Les héros non-orphelins ont des rêves et des ambitions qui font d'eux des leaders dans leur collège, des héros de football, ou encore des gagnants du loto. Ils se projettent dans leur propre monde, eux changent, mais le monde reste le même. Alors que les orphelins écartent davantage les frontières de la réalité. Cette constatation admet beaucoup d'exceptions, nous en sommes conscients, aussi la relevons-nous simplement, mais sans la dresser en règle d'or.

Nous notons également que les qualités appréciées sont d'ordre littéraire. Il n'est pas question de bonne condition physique ou sportive, ni de politesse ou de savoir-vivre, pas plus que d'acquisition de savoirs manuels. Dans une mise en perspective, nous identifions ainsi non seulement l'idéal éducatif des auteurs, mais également une mise en abîme d'eux-mêmes : ils sont le modèle à suivre. En effet, pour les auteurs, le héros par excellence est quelqu'un comme lui, quelqu'un qui a le goût des livres, une grande curiosité et une imagination débordante. Remarquons le cercle vertueux ou vicieux (selon l'interprétation) qui s'opère : l'auteur écrit pour un public avec lequel il partage les mêmes goûts, les mêmes modes de vie et les mêmes valeurs. Il écrit pour celui qu'il était plus jeune. Idéalement, les orphelins protagonistes deviendront à leur tour des écrivains, de même que les lecteurs. Soulignons également l'étrécissement de ce cercle : les auteurs écrivent pour leurs classes socioculturelles. Le but ultime est de (re)produire une génération de lecteurs.

Or ce but est atteint dans la mesure où, un des critères de sélection de notre corpus était : des livres qui ont ouvert les portes de la littérature aux jeunes. Nous développerons cette réflexion dans le chapitre IV.

D. Les meilleurs amis des orphelins

Comme dans toute littérature de jeunesse le pôle amitié est l'un des piliers essentiels avec l'école et les amours. En cela, notre corpus n'a aucune originalité ; nous allons pourtant analyser ces amitiés, malgré la difficulté de définition et d'explication. En effet, cette notion est peut-être encore plus difficile à justifier que celle d'amour. Sur quoi repose l'affection de deux personnes ? sur la ressemblance ou la différence ?

Pas d'amis avant le début du roman

En premier lieu, nous soulignons le désert amical des orphelins.

Avant son arrivée à Green Gables, Anne n'a jamais eu d'amis. Elle avait pourtant deux amies imaginaires, dans le reflet de la vitrine chez Mme Thomas, et dans le miroitement du ruisseau chez Mme Hammond. D'ailleurs, elle éprouve une réelle tristesse lors de ses séparations. Lorsqu'elle quitte ses familles, elle pleure ses amies imaginaires (p. 123). Une fois installée chez Marilla et Matthew, elle confie avec passion à Marilla son désir d'avoir « une amie de cœur » (p. 121). La vieille femme, comme le lecteur, sent le désert affectif de cette orpheline. Ce manque d'amour et d'amitié émeut beaucoup.

Heidi n'avait pas d'ami en raison de son âge (quatre ans) et du contexte historico-géographique (les petits villages des montagnes au début du XX^e siècle en Suisse). Mary n'avait pas d'amis à cause de son mauvais caractère certes, mais également en raison du manque d'enfants (fils et filles d'aristocrates) à fréquenter dans les colonies britanniques.

Depuis qu'elle vivait chez des étrangers, sans son *ayah*, elle commençait à se sentir affreusement seule et il lui venait des pensées tout à fait nouvelles. Les autres enfants avaient des parents bien à eux. Pourquoi avait-elle le sentiment de n'avoir jamais appartenu à une famille, même quand ses parents vivaient encore ? Elle avait eu des domestiques qui la nourrissaient, l'habillaient, mais personne ne se souciait vraiment d'elle. Elle était encore loin de se douter, alors, qu'une bonne partie de ses malheurs tenait au fait qu'elle ne montrait que le mauvais côté de sa personnalité. Elle n'avait pas vraiment conscience d'être une enfant désagréable. Les autres, l'étaient, ça oui ! Mais elle ne pensait pas du tout qu'elle pouvait l'être aussi.

Le Jardin secret, p. 21

Bastien et Harry n'avaient pas d'amis non plus. Le premier à cause de sa solitude et de ses bizarreries, le second à cause de son cousin qui le malmenait.

Harry n'avait pas pu dormir de la nuit en imaginant ce qui allait se passer le lendemain à l'école, où déjà on se moquait de ses vêtements trop grands et de ses lunettes rafistolés au papier collant.

A l'école, Harry n'avait pas d'ami. Tout le monde savait que la bande de Dudley détestait Harry Potter, avec ses vêtements trop grands et ses lunettes cassées, et personne n'avait envie de déplaire à la bande de Dudley.

Piers, Dennis, Malcolm et Gordon étaient tous grands et stupides, mais comme Dudley était encore plus grand et plus bête qu'eux, c'était lui qui était leur chef. Et les autres étaient ravis de pratiquer le sport préféré de Dudley : la chasse au Harry.

De toute façon, personne, jamais, ne lui avait écrit. D'ailleurs, qui aurait pu le faire ? Il n'avait pas d'amis, pas de parents autres que son oncle et sa tante, il n'était même pas inscrit à la bibliothèque [...].

Harry Potter, p. 29 ; p. 34 ; p. 36; p. 38-39

Une scène reflète particulièrement bien cette solitude et ce rejet des autres camarades, c'est le choix des équipes de sport (cf. chapitre I). Cet épisode est traumatique pour bien des enfants, et nous le retrouvons dans nombre d'œuvres pour la jeunesse. Durant le cours de sport de l'école, deux capitaines doivent sélectionner leurs équipes en choisissant tour à tour un camarade, nos orphelins sont toujours les derniers choisis. Personne ne veut d'eux. Ce rejet est très mal vécu par les jeunes, et laisse des blessures morales qui perdurent tout au long de la vie.

Il est difficile à concevoir cette absence d'amitié aujourd'hui, et c'est pourquoi les cas de Bastien et Harry choquent d'autant plus car ils sont contemporains.

L'évolution des amitiés garçons/filles

Une fois que les premières amitiés fleurissent, nous pouvons analyser le sexe des amis. Nous remarquons aussitôt que, sur une période de cent ans, les amitiés ont évolué : elles sont devenues mixtes.

Certes il nous faut nuancer cette affirmation en rappelant encore une fois la petitesse du corpus, toute généralisation serait excessive. Cependant à la lumière des mœurs d'une classe sociale à une époque donnée, notre constatation fait sens.

Anne est entourée de filles de son âge ; les garçons, bien que présents à l'école ne sont pas dignes de son intérêt. D'ailleurs pour punir Anne d'un retard, le maître la fait assoir à côté de Gilbert Blythe. De retour chez elle après une telle humiliation, Anne décide de ne plus jamais retourner à l'école. Aucun adulte ne conteste cette décision. Mme Rachel Lynde est d'ailleurs la première à approuver Anne, jugeant cette punition comme « un manque de pudeur » extrême (*Anne*, p. 232).

Mary sympathise avec son cousin Colin et un fils de paysan du Yorkshire, Dickon. Autrement dit avec deux garçons. Le fait que le premier soit son cousin et surtout qu'il soit d'un milieu aisé atténue l'éventuelle réprobation⁴² ; quant à l'affection pour Dickon, elle est tolérée en raison du jeune âge des enfants. L'amitié des deux cousins prête toujours à sourire :

Mais Mary, à la différence des domestiques de la maison, n'avait nullement peur de Colin. De plus, elle n'avait guère l'habitude de se sacrifier pour les autres.

Mary pinça les lèvres. Pas plus que Colin, elle ne s'était jusque-là souciee des sentiments d'autrui. Elle ne voyait vraiment pas pourquoi un petit garçon coléreux et gâté lui gâcherait son plus grand plaisir... Elle n'avait aucune conscience des souffrances qu'il pouvait endurer, malade et angoissé, incapable de lutter et de prendre le dessus. Elle se sentait donc dans son droit, et Colin, bien évidemment avait tous les torts à ses yeux.

Le Jardin secret, p. 183 ; p. 185

Heidi vient d'un milieu beaucoup plus modeste. Son amitié avec le chevrier Peter ne pose pas de problèmes dans la mesure de leurs jeunes âges à tous deux. Elle a quatre ans et lui huit. De plus, ils habitent tous deux loin de la communauté villageoise, où d'ailleurs les enfants ne doivent pas être très nombreux non plus. A Francfort, Heidi devient fillette de compagnie de Clara. Là aussi, il est impensable que ce soit un garçon de compagnie. Le milieu aisé de la jeune infirme oblige par décence à ne fréquenter que des filles.

Harry Potter qui présente la vie en internat dans les années 1990 change totalement cette exclusivité féminine ou masculine. Son meilleur ami, Ron, est un garçon rencontré le premier jour de la rentrée ; quant à Hermione, son amitié est plus tardive. D'abord rejetée à cause de son air hautain, cette première de la classe se lie finalement d'amitié avec le duo des garçons après un épisode où tous trois ont risqué leur vie pour sauver celles des autres. Le trio devient rapidement inséparable, et chose étonnante et unique (par rapport à notre corpus tout du moins) l'auteur fait de Harry, Ron et Hermione les héros de ses livres à parts égales. Il y a

⁴² p. 209 à 217 Explication de Mme Medlock et de la cuisinière sur l'amitié des deux orphelins : ils sont aussi détestables l'un que l'autre.

trois protagonistes, pas un seul. De plus, nous insistons particulièrement sur le fait que personne ne s'étonne ou ne désapprouve cette amitié mixte. C'est la nouvelle normalité.

A compter de ce moment, Hermione devint amie avec Ron et Harry. Il se crée des liens particuliers lorsqu'on fait ensemble certaines choses. Abattre un troll de quatre mètres de haut, par exemple.

Harry Potter, p. 179

Il faut reconnaître que Bastien a davantage tendance à se lier d'amitié avec des garçons que des filles : Atréju et son dragon Fuchur par exemple. Mais cette non-mixité est à nuancer en contextualisant ces relations : elles se déroulent dans le Pays Fantastique, c'est-à-dire un monde imaginaire. Les figures animales ou végétales portent en elles si ce n'est une féminité, du moins une neutralité qui tempère notre affirmation.

Analysons enfin le nombre d'amis des orphelins et la fidélité de la représentation de l'amitié par rapport à la vraie vie. Nous remarquons que les amitiés décrites sont modelées sur la vie réelle. C'est-à-dire que le protagoniste n'a qu'un ou deux amis très proches, bien qu'il évolue dans un cercle de « copains » et de « camarades » plus large. Ceci est vrai pour les adolescents qui fréquentent une école. Ainsi Anne et Harry se lient d'amitié respectivement avec Diana Barry pour la première et Ron Weasley et Hermione Granger pour le second. Quant au cercle des amitiés scolaires, citons Jane Andrews, Ruby Gillis et Josie Pye qui entourent Anne ; et Neville Londubat, les jumeaux Fred et George Weasley, Dean Thomas et Seamus Finnigan qui accompagnent Harry.

Bastien, Heidi et Mary n'ont pas cette variété d'amis. Leur isolement géographique explique cela.

Réalisme préféré à l'originalité

Enfin insistons encore sur le manque d'originalité de ces amitiés. Dans chacune des œuvres, les adolescents partagent des secrets, des rires, des embrassades, des victoires, des défaites, des humiliations, des moqueries, des joies et des peines, des vêtements, des chocolats et friandises, des disputes, des séparations forcées, des déceptions et des réconciliations.

Et comme dans la vie, les caractères d'un groupe tendent à se différencier en devenant parfois caricaturaux. C'est ainsi que nous identifions l'intellectuel (Hermione, Anne), l'amoureux de

la nature et des plantes (Mary, Neville, Heidi), le sportif (Harry), le rebelle (les jumeaux Weasley), le timide (Bastien, Jane Andrews), le méchant (Malefoy, Josie Pye), l'ami des animaux (Dickon, Peter), l'infirmier (Colin, Clara), le bel enfant (Diana) et le chanceux candide (Ruby Gillis).

Après avoir démontré ce manque d'originalité, nous allons tenter de l'expliquer. D'une part nous supposons qu'en tant que pilier fondamental d'un récit pour la jeunesse, il ne serait pas intéressant d'un point de vue littéraire de bannir l'amitié de l'histoire, car que resterait-il à raconter ? D'autre part, il est difficile d'imaginer des histoires sans amitié ; certes il doit en exister, mais cependant elles sont rares et probablement pas destinées à un jeune public. Toutefois notre principale hypothèse concerne le rôle moral de l'amitié, notamment dans la construction de la personnalité du lecteur. La littérature de jeunesse a un rôle capital dans l'épanouissement des enfants, elle est un miroir promené le long du chemin, selon l'expression de Stendhal. C'est dans ses lectures que l'enfant puise les notions de Bien et de Mal. L'amitié étant valorisée, ce sont toutes les valeurs de solidarité, d'entraide, et de bonheur qui sont primées.

Enfin argument ultime : ce sont des histoires d'amitié que les jeunes souhaitent lire. Les auteurs qui écrivent, nous l'avons vu, pour des gens comme eux, perpétuent ce filon. Ils écrivent sur les thèmes qu'ils se plaisent à lire. Les jeunes lecteurs aiment découvrir des histoires où l'amitié naît, se développe, s'éprouve et finalement sort vainqueur des difficultés. Les amitiés fictives sont alors à l'image des amitiés réelles, sans originalité et riches justement par leur banalité.

Tant de caractéristiques sont communes aux orphelins que nous pouvons en effet parler de « figure type ». Leur foi en l'éducation, leur confiance en l'amitié et leurs ambitions personnelles participent à leur épanouissement. Ils parviennent à surmonter leur handicap. Mais qu'en est-il des éditeurs ? font-ils de l'orphelinisme un atout de vente ou au contraire, à l'image des personnages adjutants, ont-ils honte des origines inconnues des protagonistes ?

III. Le livre comme objet de divertissement

Nous allons tenter de mesurer le poids de l'orphelinisme dans la stratégie éditoriale, mais aussi aux yeux des auteurs. Pour cela, nous étudions les moyens de promotion du livre, les motivations des auteurs vis-à-vis de la jeunesse, et toute autre mention de l'orphelinisme.

A. La promotion

Dans les deux premiers chapitres nous nous sommes concentrés sur l'étude du succès et de l'attrait des personnages littéraires orphelins. Nous n'avons relevé que peu d'originalité par rapport aux personnages de littérature de jeunesse qui ont des parents vivants. Aussi poursuivons-nous notre étude en analysant d'autres aspects du livre afin de comprendre son succès.

C'est ainsi que nous concentrons notre étude sur l'aspect éditorial des œuvres. Nous souhaitons examiner la promotion des cinq livres de notre corpus pour comprendre les raisons de leur succès.

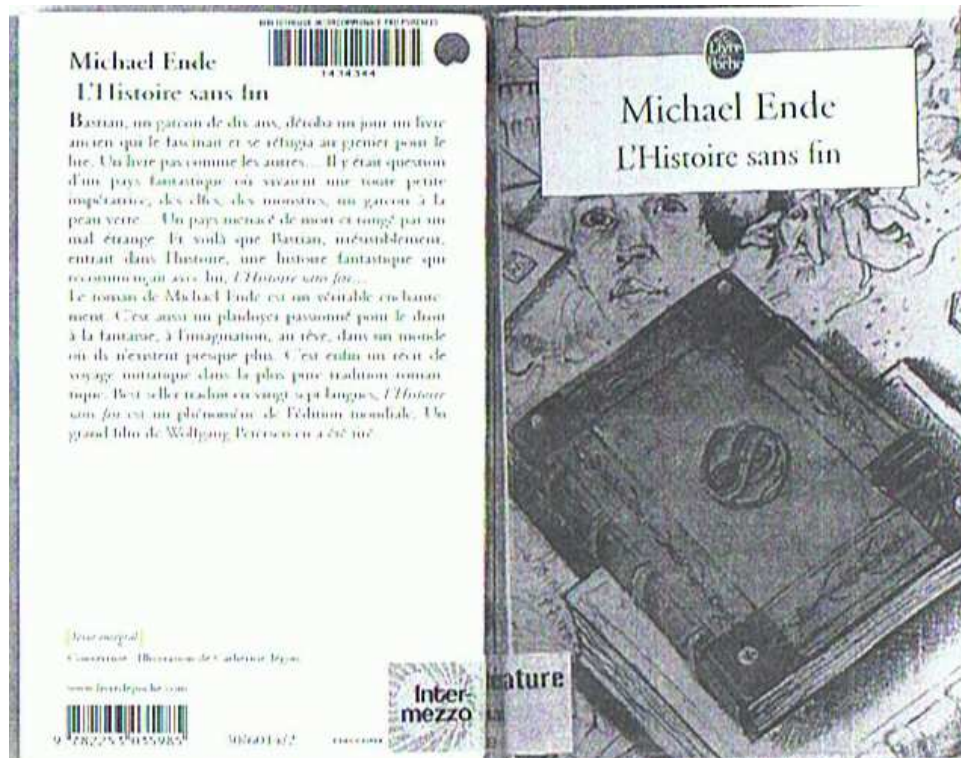
Nous allons nous attarder sur les couvertures, les collections dans lesquelles les livres ont été édités, les résumés en quatrième de couverture, les illustrations intérieures, le format et l'épaisseur, et enfin les liens avec les adaptations cinématographiques et plus généralement l'intertextualité avec la culture médiatique de l'époque.

La première de couverture

Nos exemplaires sont relativement contemporains, ils sont destinés à un public d'enfants, leurs couvertures catégorisent le public sans l'ombre d'un doute. Nous trouvons nos livres dans le rayon « jeunesse » des bibliothèques municipales.

Voici une copie des couvertures (première et quatrième à chaque fois) :

L'Histoire sans fin est paru aux éditions Stock, dans la collection Le Livre de Poche en 1984¹.
1984¹.



Le Jardin secret est édité chez Gallimard, dans la collection Folio junior en 1992.

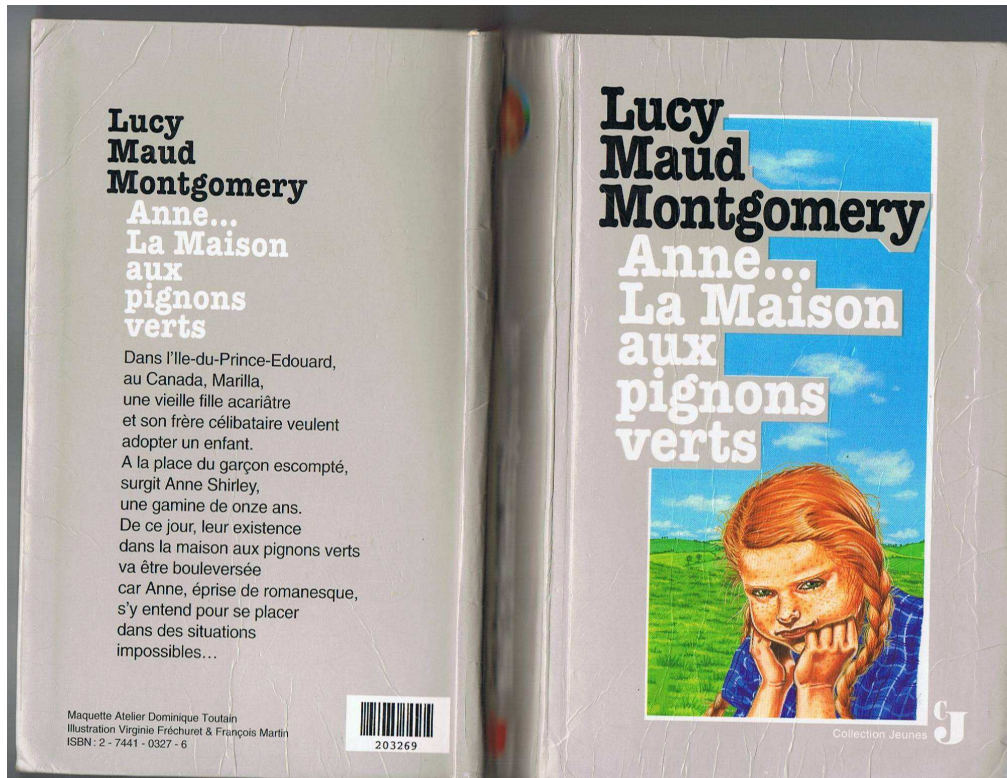
¹ Couleur originale : sépia.



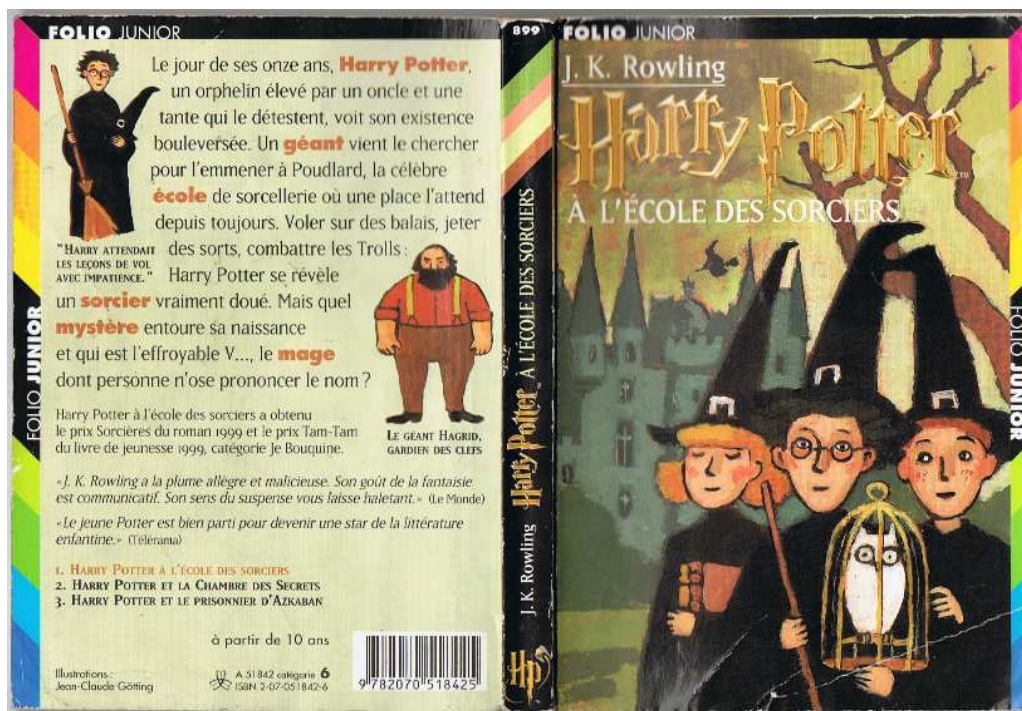
Heidi est édité chez Gallimard Jeunesse, dans la collection Chefs-d'œuvre universels, l'exemplaire date de 1995.



Anne... La Maison aux pignons verts est paru chez France Loisirs dans Collection Jeunes en 1996.



Enfin *Harry Potter à l'école des sorciers* est édité chez Gallimard Jeunesse, dans la collection Folio junior en 1998.



Ces cinq exemplaires ont été publiés en l'espace de six années (sauf *L'Histoire sans fin* qui augmente alors l'écart à quatorze ans), ils ont donc circulé entre les mains d'une, voire de deux générations maximum. Notre première constatation concerne l'édition dans des

collections spécialement destinées à la jeunesse. Tous les livres sont des traductions, donc nous supposons que les couvertures sont une adaptation du modèle original afin de convenir à un public français. C'est dans ce point que nous trouvons un terrain de comparaisons.

Dans un premier temps nous souhaitions étudier les évolutions des illustrations de couvertures pour différentes rééditions d'une même œuvre, mais pour éviter toute dispersion nous avons préféré renoncer à ce projet. Toutefois une constatation récurrente nous est apparue lors de nos recherches initiales, à savoir, les orphelins ne sont plus seuls sur la couverture.

En effet, au premier plan, Harry est accompagné par Hermione, Ron, sa chouette Hedwige et une silhouette de sorcière volante sur un balai en arrière plan. Mary partage la couverture avec Dickon qui joue de la flûte à un pinson. À ses pieds, Heidi a une chèvre ; de plus, cinq illustrations indépendantes encadrent son portrait en pied (deux hommes, une femme et une autre chèvre). *L'Histoire sans fin* a en couverture un vieux livre richement ouvragé, posé sur une feuille jaunie avec des croquis qui représentent les visages de Bastien et d'un lutin, les jambes et les ailes d'une fée, un autre manuscrit et d'autres formes indéchiffrables. Anne, la mine boudeuse, est seule sur la couverture de son livre.

Toutefois son expression, qui nous a surpris dans un premier temps, doit être comparée à celles des autres personnages. Et à notre grande stupéfaction, tous les protagonistes représentés ont un visage peu avenant : Anne boude, Mary s'ennuie avec un petit air pincé, Bastien est d'un sérieux glacé, Heidi est de dos et le trio d'*Harry Potter* est assez solennel (à l'exception de Ron qui est assez enjoué, et peut-être Hermione, dont les yeux fermés et les joues rosies peuvent se prêter à toutes les hypothèses interprétatives). Bref, sans vouloir généraliser nous observons peut-être une recette de la stratégie marketing de la littérature de jeunesse dans les années 1990 en France : des couvertures avec des enfants aux expressions indéchiffrables ou au mieux boudeuses. Pour vendre de l'orphelin, il faut que ce dernier soit triste. Cette remarque peut ne pas être vraie pour l'ensemble de la production jeunesse des années 1990 en France ; cependant notre corpus s'y plie.

Dans cette même optique de stratégie marketing, nous pouvons également lister le fait que les scènes représentées se déroulent toutes à l'extérieur (sauf *L'Histoire sans fin*), que la palette de couleurs dominantes est le vert/bleu/noir/orange ; mais aussi que l'illustration choisie convient parfaitement à l'histoire narrée. Encore une fois, nous nous empêchons toute généralisation, cependant à la lumière de nos recherches, ces caractéristiques semblent pouvoir être érigées en règles.

Les éditeurs d'*Heidi* ont opté pour une couverture aux allures d'encyclopédie enfantine. Et d'ailleurs, tout le livre est à l'image de celle-ci : nous trouvons des notices explicatives et illustrées à chaque page. Voici une page-type :



Nous expliquons ce choix par la catégorisation de la collection « Chefs-d'œuvre universels », et nous pensons à la suite des éditeurs que c'est une façon adroite et intelligente de faire perdurer les « classiques » de la littérature de jeunesse. Pourtant, cela reflète également une autre réalité : sans cet appareillage explicatif le livre ne plairait pas aux lecteurs. Les goûts des jeunes ne sont plus du tout les mêmes que ceux du début du siècle¹. Peut-être que dans cent ans *Harry Potter* aura également droit à une édition encyclopédique illustrée ?

Les illustrations

Poursuivons notre réflexion sur les illustrations. *Heidi*, nous l'avons vu, est illustrée par des notices explicatives à chaque page, mais outre ces apartés, nous y répertorions également des

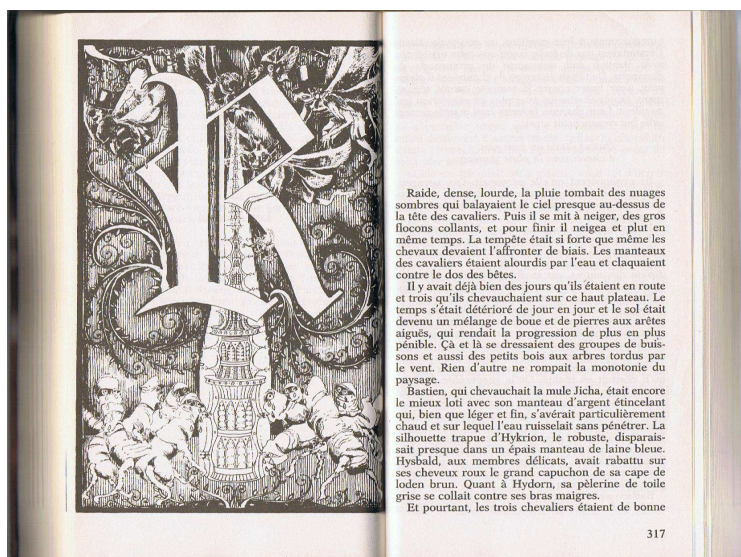
¹ Petite curiosité : les cinq autres livres de cette collection, Chefs d'œuvre universels, listés dans la couverture pliante interne, sont *L'Appel de la forêt* de Jack London, *Le Tour du monde en 80 jours* de Jules Verne, *Le Livre de la jungle* de Rudyard Kipling, *L'île au trésor* de Robert Louis Stevenson, et *Tom Sawyer* de Marc Twain. Quatre de ces livres sont actuellement au programme de français des classes de cinquième sous la bannière « romans d'aventures ». Encore une fois, les éditeurs ont une longueur d'avance : ils savent que les jeunes des années 2010 ne lisent plus ces livres pour se distraire, seul un appareillage encyclopédique les sauvent encore de l'oubli.

illustrations de l'histoire (deux cent quarante-quatre illustrations). Ajoutons que le papier est de très bonne qualité, le format grand, et que toutes les pages sont en couleurs ; en somme, c'est une vraie encyclopédie. L'histoire de la fillette des Alpes est davantage un prétexte pour faire découvrir au lecteur une autre époque que de suivre passionnément ses aventures.

Le jardin secret comprend quarante-deux illustrations, ce sont des gravures en noir et blanc. Elles sont régulièrement dispersées dans le livre, elles portent essentiellement sur trois thèmes : les plantes, les personnages et les petits animaux.

L'Histoire sans fin compte vingt-six chapitres, chacun commençant par la lettre de l'alphabet correspondante à sa position. Et cette lettre est reprise sous forme de lettrine avant chaque chapitre. Le dessin est un crayonné en noir et blanc, la lettre se trouve au milieu de l'encadré, et des dessins supplémentaires l'entourent. Selon le sujet du chapitre, il peut s'agir d'un lion, d'une forêt, d'une tortue, d'une arche, d'un centaure, d'un personnage, etc. Ces dessins rappellent les enluminures médiévales, et donnent au livre un faux-air de manuscrit. C'est une mise en abîme judicieuse de l'histoire elle-même.

Voici par exemple la lettrine du dix-huitième chapitre, correspondant à la lettre « R » :



Quant à *Anne...* *La Maison aux pignons verts* et *Harry Potter à l'école des sorcières*, il n'y a aucune illustration interne. Peut-être est-ce dû au public visé, non plus des enfants mais des adolescents, qui reconnaissent inconsciemment qu'un livre sans images est un livre sérieux¹. Cette volonté de « faire sérieux » est alors reprise par les éditeurs, qui compensent cette absence de distractions ou pauses visuelles que sont les illustrations, par une impression avec

¹ Nous sommes conscients du préjugé de cette remarque.

une police de caractère très grande (*Anne*) ou un petit format maniable, souple et mince (*Harry Potter*).

Précisons encore que ces livres sont assez gros pour des adolescents : *Heidi*, 202 pages ; *Harry Potter*, 302 pages ; *Le Jardin secret*, 318 pages ; *L'Histoire sans fin*, 498 pages et *Anne... La maison aux pignons verts*, 616 pages. Cela représente de nombreuses heures de lecture.

La quatrième de couverture

A présent, examinons la stratégie promotionnelle sur la quatrième de couverture. Notre premier intérêt est toujours de comprendre à quel point le personnage de l'orphelin participe à la promotion du livre.

La quatrième de couverture de *L'Histoire sans fin* ne présente pas d'illustration, simplement un texte de neuf lignes, imprimé noir sur blanc. Seul le titre est imprimé à l'encre rouge. S'en suivent huit lignes de critique littéraire qui mentionnent une adaptation filmique du livre, les prérogatives de l'auteur concernant le « droit à l'imagination », et enfin la caution « best-seller traduit en vingt-sept langues ». Pas de notice biographique de l'auteur, et pas de références, même indirectes, à l'orphelinisme. Le champ lexical est celui de la fantaisie (« ancien », « fascinait », « refugia », « lire », « livre pas comme les autres », « pays fantastique », « impératrice », « elfes », « monstres », « garçon à la peau verte », « étrange », « irrésistiblement », « entrainé dans l'histoire », « fantastique »). Le texte n'est ni un extrait, ni un résumé du livre, il est une incitation à la découverte de l'histoire.

La quatrième de couverture du *Jardin Secret* est quant à elle un résumé du livre (dix-neuf lignes pour quatre phrases). Nous apprenons le caractère orphelin de l'héroïne : « A la mort de ses parents, emportés par une épidémie de choléra... ». L'orphelinisme est donc mentionné comme un « atout » attractif. Nous relevons le champ lexical du malheur (« peu engageante », « privée d'affection », « jamais appris », « extrême solitude », « ni à aimer », « mort », « épidémie de choléra », « quitte », « exilée », « toujours absent », « oublié »). Notre conclusion quant à la stratégie marketing ne serait pas très originale : le malheur fait vendre, l'orphelin se doit d'être misérable. Nous remarquons également une note, juste en dessous du

résumé, précisant « Traduit de l'anglais par... », et accompagnée du drapeau anglais. L'opération de communication mise sur le côté « lecture internationale » et découverte par la lecture d'une culture différente. *L'Histoire sans fin* d'origine allemande ne joue pas là-dessus ; soit parce que l'Allemagne n'a pas l'image d'un pays dont la littérature puisse être attractive, soit parce que dix années plus tôt, le marketing était différent. Nous privilégions cette deuxième explication. Signalons également que l'illustration du garçon jouant de la flûte en couverture est reprise à l'identique, à la même place et avec les mêmes proportions. Ce choix est étonnant et difficilement compréhensible étant donné le nombre (quarante-deux) et la diversité d'illustrations intérieures.

La quatrième de couverture d'*Harry Potter* est très attractive et très colorée. Elle comporte deux illustrations légendées et en relief (Harry en robe noire de sorcier avec un chapeau pointu dans la main gauche et un balai dans la main droite ; et Hagrid le garde-chasse, un gros bonhomme bourru mais sympathique), un résumé du livre avec des mots en gras et en couleur, la mention de deux prix littéraires remportés, deux citations flatteuses de critiques littéraires (« Le Monde » et « Télérama »), la mention « à partir de 10 ans », ainsi que les deux titres des tomes suivants. Ces quatre dernières informations s'adressent aux parents davantage qu'aux adolescents. Nous remarquons ainsi de façon évidente que le marketing éditorial s'adresse à un double destinataire. Ce n'est pas le cas (ou du moins dans une moindre mesure) pour *L'Histoire sans fin*. Par contre c'est tout aussi valable pour *Heidi* et son encyclopédie.

Aucun résumé au dos de *Heidi*, mais un extrait du livre qui met l'accent sur la beauté de la nature (« hautes montagnes », « l'herbe de l'alpage était dorée », « rocher », « scintillement », « la vallée baignait dans une lumière ambre »). Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que la vague écologique est toujours un succès avec les parents en quête de lectures pour leur progéniture. S'en suivent les présentations de la collection les Chefs-d'œuvre universels, des deux illustrateurs et de l'ouvrage appelé « un outil neuf ». Le vocabulaire choisi ne laisse aucun doute sur les intentions du livre, il ne s'agit pas de raconter l'histoire de Heidi, mais de découvrir une époque (« des images documentaires, authentiques, accompagnées de légendes restituent à *Heidi* sa valeur de reportage »). Cette quatrième de couverture est clairement destinée aux parents. Même les cinq illustrations leur sont adressées en jouant sur l'esthétique précieuse et retro.

Ajoutons une parenthèse qui nous semble évidente mais qui doit tout de même d'être mentionnée : ce sont les parents qui achètent les livres pour leurs enfants. Nous ne traiterons pas du budget d'argent de poche d'un adolescent en France dans les années 1990, ni de ses choix de dépenses. Prenons simplement pour acquis que les livres de notre corpus sont directement achetés à l'initiative des adultes¹.

En raison du choix marketing de privilégier la collection au détriment de l'histoire, nous ne savons pas qu'Heidi est orpheline. Il n'y a aucune référence, ni même aucun sous-entendu, par rapport à la perte de ses parents.

L'orphelinisme comme carte atout dans la littérature de jeunesse est pourtant bien joué avec *Harry Potter* et *Anne*, dont les quatrièmes de couverture insistent sur cette particularité. Citons « Le jour de ses onze ans, Harry Potter, un orphelin élevé par un oncle et une tante qui le détestent, voit son existence bouleversée. » et « Dans l'Ile-du-Prince-Edouard, au Canada, Marilla, une vieille fille acariâtre et son frère célibataire veulent adopter un enfant. A la place du garçon escompté, surgit Anne Shirley, une gamine de onze ans. ». La couverture d'*Anne* comporte donc un résumé de l'histoire qui, pour la première fois, se termine sur trois points de suspension qui se veulent une invitation au lecteur à ouvrir le livre. Cette quatrième de couverture est d'ailleurs très sobre, voire non attractive. Sur fond gris pierre, le résumé est imprimé en noir et le titre du roman en blanc. Il n'y a ni illustrations, ni informations complémentaires. Ce choix est certainement prémédité comme pour donner un cachet sérieux, adulte et noble au livre (seul livre cousu et non collé de notre corpus, avec un ruban marque-page rouge).

Dernier point commun des couvertures : l'âge des protagonistes est mentionné à trois reprises (pour Anne, Harry et Mary). Cette information s'adresse aux lecteurs adolescents qui souhaitent suivre les aventures d'un héros de leur âge. Les adolescents ne lisent que peu de livres dont les protagonistes sont adultes, ils préfèrent pouvoir s'identifier aux personnages. Cette mention ne semble pas être destinée aux adultes, bien qu'ils en tirent profit. En effet, ils ont tendance à considérer la lecture comme moyen privilégié d'épanouissement intellectuel pour leurs enfants avant d'être un simple loisir. Les parents ont l'habitude (inconsciente) de

¹ Nos sources sont : notre propre expérience, et des articles de la presse magasins lus aux cours des années. Ce genre d'étude est davantage journalistique qu'universitaire.

choisir des livres pour leurs enfants où les héros ont deux-trois années de plus que le futur lecteur¹.

Les adaptations cinématographiques

Chacun de nos livres a fait l'objet d'une adaptation cinématographique. Indirectement, cette mise à l'écran est une preuve de leur succès auprès des jeunes. Les films visent un public adolescent, voire adulte pour *Anne* et *Le Jardin Secret* qui sont des livres connus par plusieurs générations. Ces films (sauf peut-être *Harry Potter*) ne se suffisent pas vraiment à eux-mêmes. Etant donné qu'ils sont des adaptations de romans, ils ne touchent que les lecteurs des œuvres et, laissent aux spectateurs qui ne connaissent pas les livres une impression de scénario décousu et incomplet. En effet, une histoire composée de chapitres relativement indépendants est difficile à retranscrire sans laisser une impression de saccadé. *Harry Potter* dont l'histoire est continue s'y prête mieux.

Quoi qu'il en soit, seule la quatrième de couverture de *L'Histoire sans fin* fait allusion au film tiré du roman. Les autres livres ne mentionnent pas les films ni par une photographie², ni par une référence. Nous ne savons comment expliquer cela, est-ce une question juridique et financière concernant les droits d'auteur des films et des livres ? ou une décision de marketing éditorial qui souhaite anoblir le livre en le coupant de la culture médiatique contemporaine, jouant sur le préjugé : les livres sont un loisir d'intellectuels alors que les films sont destinés à la masse populaire ?

Nous n'avons ni de réponse, ni de préférence quant à la probabilité de nos hypothèses.

B. Les ambitions des auteurs

Les dédicaces et exergues

¹ Observations tirées de l'écoute des parents dans le rayon « jeunesse » des libraires et des conversations avec les libraires.

² Nous nous souvenons (à titre personnel) d'une couverture du *Jardin secret* avec la photographie promotionnelle du film.

Michael Ende n'a pas dédié son livre, ni invoqué un célèbre auteur en exergue. De même rien pour Frances H. Burnett et Johanna Spyri. J.K. Rowling se contente de dédicacer son livre à trois femmes ou filles dont nous ne connaissons que les prénoms. Le commentaire est privé, nous ignorons les relations qui les unissent à l'auteur. Lucy Maud Montgomery cite Browning (« Tu es née sous une bonne étoile, Ame de feu et de rosée »), puis tourne la page pour dédier son livre « à la mémoire de [ses] parents ».

Ces absences introductives sont assez rares. Sont-elles à expliquer par les mœurs pudiques des auteurs, l'époque de rédaction, le sexe des auteurs, le choix des éditeurs, ou le public ciblé ? Encore une fois nous n'avons pas d'explications. D'autre part notre petit corpus nous interdit d'élaborer des hypothèses un minimum censées. Nous ne pouvons nous permettre que la remarque suivante : les auteurs des années 2000 sont eux très prolifiques quant aux dédicaces et exergues.

Les nationalités des auteurs et des personnages

Étonnamment les nationalités des auteurs ne sont pas non plus un argument de vente. Nous avons déjà mentionné le petit drapeau anglais à la suite du résumé de la quatrième de couverture du *Jardin Secret*. Mais nous ne répertorions aucun autre signe de l'origine des livres. La notice explicative de *Heidi* référence le livre comme « les plus belles histoires de la littérature mondiale », et celle de *Histoire sans fin* stipule que le livre est « un phénomène de l'édition mondiale ».

Nous en concluons en premier lieu que la nationalité des auteurs, aussi originale soit-elle, n'intéresse pas les publicistes de l'équipe éditoriale, et donc à fortiori les lecteurs (enfants et parents). Soit ce choix reflète un réel manque d'intérêt du public, soit il est une stratégie pensée pour privilégier le *made in France* en plaçant toute la littérature non française sous la bannière très floue de « littérature internationale ». Alors, implicitement la littérature française rivalise à elle seule avec toutes celles de des autres pays du monde.

Au vue des programmes scolaires des collégiens dans les années 1990 et 2000, nous privilégions cette deuxième hypothèse : consommer de la littérature franco-française dès le plus jeune âge. D'autre part, le fait de ne mentionner que le « monde » et non le pays d'origine de l'œuvre, et cela à deux reprises, nous pousse à croire que toute production non-française ne mérite pas d'autre dénominateur que « internationale ». De plus, les formulations

choisies pour les quatrièmes de couverture laissent planer un doute : ce best-seller international pourrait être d'origine française. C'est subtil, mais pas anodin.

Quant aux nationalités des personnages, elles copient celles de leur créateur. Chaque auteur crée des personnages pour un public local. Il n'est d'ailleurs jamais précisé quelle est cette nationalité : cela est évident. En tant que lecteur français nous nous orientons dans le temps et dans l'espace grâce à quelques signes comme la monnaie utilisée par les protagonistes. Mary reçoit un shilling d'argent de poche par semaine, elle utilise cet argent pour s'acheter des outils de jardinage. Bastien pense à son argent dans le cas d'une fugue : « [...] plus que les trois marks et quinze pfennigs d'argent de poche qu'il avait sur lui [...]. » (*L'Histoire sans fin*, p. 14). Hagrid présente à Harry la monnaie utilisée chez les sorciers :

[...] Harry découvrit avec stupéfaction des monceaux d'or, d'argent et de bronze qui s'entassaient dans la chambre forte. »

[...]

— Celles en or sont des Gallions, lui expliqua-t-il. En argent, ce sont des Mornilles. Il y a dix-sept Mornilles d'argent dans un Gallion d'or et vingt-neuf Noises de bronze dans une Mornille. C'est facile à retenir.

Harry Potter, p. 79-80

Nous concluons de cette analyse que, dans les années 1990, les lectures adolescentes ne sont pas choisies suivant le critère de la découverte d'un autre pays et d'une autre culture. L'internationalisme n'est pas un atout dans le monde de l'édition jeunesse.

Le public ciblé

Nous connaissons les destinataires des livres parus dans les années 1990 : il s'agit des enfants et adolescents¹, mais ces œuvres ont-elles été écrites pour ce public-là ? Non, les auteurs n'avaient pas imaginé ces histoires pour les jeunes lecteurs. A l'origine, *Anne... La Maison aux pignons verts*, tout comme *Le Jardin secret* étaient destinés à un public d'adultes. Les deux romancières publiaient régulièrement des feuilletons dans la presse magazine, puis elles ont écrit leurs romans pour ce même public. De plus, et sans généraliser, nous qualifions leur lectorat d'essentiellement féminin. Ce n'est que des années plus tard que les livres ont été

¹ Pourquoi ? Parce que les livres sont publiés dans des collections jeunesse. cf. introduction et critères de définition de la littérature de jeunesse.

réédités dans les collections jeunesse, pour finalement devenir emblématiques de cette catégorie. N'ayant pas accès aux différentes rééditions de ces ouvrages, nous ne pouvons pas dater ce basculement éditorial.

A l'inverse, *Harry Potter* a été écrit pour un public adolescent, puis réédité dans des collections « adultes » (disons « adulescentes »). Ce basculement est apparent lors de la parution du quatrième tome (et des suivants) dans des grands formats et avec des illustrations de couvertures aux dessins flous, au trait grossier¹, mais qui en fait correspondent à un type spécifique de dessins de presse pour adultes. Alors que les trois premiers tomes ne laissent pas de doute quant aux destinataires.

Nous ignorons les intentions de Michael Ende, cependant son statut d'auteur de *fantasy*, nous conforte dans l'idée qu'il écrit pour les jeunes et les « adulescents ». Le terme et le phénomène « adulescent » datent d'ailleurs des années 1990. Soit une quinzaine d'années après la parution du livre, le temps nécessaire à appréhender cette nouvelle réalité sociale. Quoiqu'il en soit, *L'Histoire sans fin* est publié dans une collection jeunesse.

Seule *Heidi* a été directement et intentionnellement écrit pour les enfants. Il est d'ailleurs étonnant de constater l'évolution des mentalités sur un siècle. Le public devient de plus en plus exigeant : ce qui était destiné aux adultes il y a cent ans est à présent naturellement proposé aux jeunes. Ce qui était proposé aux enfants il y a cinquante ans est désormais illisible au point de nécessiter un appareillage encyclopédique pour exister. Et ce qui s'écrit actuellement pour les jeunes plaît également aux moins jeunes, friands d'aventures adolescentes menées avec la dextérité d'une puissante baguette magique.

Le but et la morale de l'histoire

Quelle est la morale de l'histoire selon les auteurs ? En répondant à cette question nous analysons en creux si la figure de l'orphelin joue un rôle capital aux yeux des auteurs ou si elle n'est que prétexte à raconter une suite d'aventures.

Dans *Le Jardin secret*, l'idée directrice est le bienfait de la nature et de l'amitié sur l'épanouissement des enfants. Le fait que les deux protagonistes (Mary et Colin) soient

¹ Absolument pas au sens de vulgaire, mais synonyme de dessin imprécis, à gros grains.

orphelins est secondaire. Leur caractéristique principale est qu'ils soient malades au début de l'œuvre.

La morale de *Harry Potter* serait la victoire du Bien sur le Mal, et le rôle capital de l'amitié dans la vie. C'est d'ailleurs un *leitmotiv* qui revient souvent dans les interviews de l'auteur¹. Ici, l'orphelinisme joue un rôle important, mais pas essentiel. Le petit garçon maladroit et timide qui combat courageusement les forces du Mal est un cliché qui peut se passer de la figure de l'orphelin. Bien que le manque affectif dû à la mort des parents soit un atout dramatique important d'un point de vue narratif, il n'est en effet pas nécessaire.

L'Histoire sans fin a également une morale qui écarte la question de l'orphelinisme. Le livre est prétexte à raconter une histoire fantastique et à faire découvrir le champ des possibles de l'imagination. Certes, il retrace les aventures d'un petit garçon solitaire et rejeté par ses pairs, mais cette quête de soi est secondaire à l'étalage du fantastique.

L'auteur d'*Anne... La Maison aux pignons verts* avait sûrement pour intention de raconter une histoire sur la bonne éducation des filles. Son récit a des visées essentiellement éducatives et morales. Le fait qu'Anne soit une orpheline « sans éducation » sert les desseins de l'auteur, en cela qu'il faut partir de zéro pour la former. Cependant, si nous approfondissons cette théorie, les fondements en sont légers car Anne a tout de même de solides connaissances. Elle sait lire, écrire, coudre, bien parler, s'occuper des enfants, etc. Nous reconnaissons cependant que l'orphelinisme n'est pas le sujet essentiel du livre.

Enfin, dans *Heidi*, nous retrouvons sensiblement les mêmes objectifs que pour *Anne* car il est également question d'une fillette qui grandit. Nous avons également un fil rouge similaire au *Jardin secret* quant au discours sur les bienfaits de la vie dans les montagnes pour les enfants. La morale de l'histoire serait triple : un enfant ne peut bien grandir qu'avec sa famille, en plein air et dans la religion chrétienne.

Nous constatons donc que, bien que la figure de l'orphelin soit très populaire en littérature de jeunesse, elle ne constitue jamais l'enjeu essentiel de l'œuvre. L'accent n'est pas mis sur l'orphelin, sa solitude, ses états d'âme, son absence de réseau, ses privations affectives, etc. Certes, ces aspects sont mentionnés, mais brièvement seulement. L'orphelinisme est un prétexte à raconter une histoire. Il n'est pas, ou très peu, question de l'orphelin dans la stratégie promotionnelle.

¹ Qui du reste se défend de toutes associations religieuses, sataniques, mythologiques, etc.

Toutefois, un personnage orphelin est un atout narratif, en cela qu'il permet d'effacer d'un revers de main le passé du héros¹ et de ne pas s'encombrer de personnages secondaires tels que les parents, les grands-parents, les oncles et les tantes, les cousins...²

C. Une absence de valorisation de l'orphelin

Nous l'avons vu, raconter la vie d'un orphelin n'est pas l'objectif principal de la part des auteurs. A présent nous allons voir si la figure de l'orphelin est mise en avant par d'autres moyens : dans l'incipit, par la voix du narrateur, ou par l'enchaînement des chapitres. Nous allons poursuivre notre analyse avec l'étude même du récit pour déterminer à quels moments précisément l'orphelin est mis à l'honneur par son statut-même d'orphelin.

L'étude des incipits

Parmi les cinq incipits (cf. Annexe 3), aucun ne présente l'orphelinisme comme objet essentiel ou au moins important du livre. Bien au contraire, ceux d'*Anne* et de *Harry Potter* s'ouvrent respectivement sur le portrait de Mrs Lynde, voisine de Green Gables, et sur Mr et Mrs Dursley, famille d'accueil d'Harry. A vrai dire, Anne n'entre en scène qu'au deuxième chapitre du livre. Harry arrive à la fin du premier, bien qu'il soit mentionné par différents personnages auparavant. Dans les deux cas, le lecteur a hâte de découvrir les personnages éponymes. *Harry Potter* débute par un chapitre qui précède de dix ans les autres. Quant aux quatre autres œuvres, elles s'ouvrent avec le premier jour des aventures des orphelins. Pour Anne, Heidi, Bastien et Mary, les romans démarrent avec leur arrivée dans leurs nouveaux foyers. Les incipits de *Heidi*, *L'Histoire sans fin* et *Le Jardin secret* présentent l'action *in medias res*. Même Mary est déjà en Angleterre ; nous avons seulement droit à un flash-back qui nous projette quelques mois et même quelques années auparavant, en Inde.

¹ A tort d'ailleurs, car bien qu'orphelin de père et de mère, tout le monde a une histoire, aussi banale soit-elle.

² Développement approfondi dans la partie IV.

Les incipits donnent avec justesse les tons des romans. Le portrait de Mrs Lynde annonce d'entrée que l'éducation des filles sera le fil conducteur d'*Anne...* *La Maison aux pignons verts*. La détestation de Mr et Mrs Dursley à l'égard d'Harry et de tout ce qui sort de la normalité est à l'image des péripéties de l'apprenti sorcier pour se faire des amis dans un monde de magiciens qui le célèbrent pour quelque chose dont il ne se souvient même pas. La description de l'alpage qui salue Heidi lors de son ascension est un aperçu de l'harmonie entre la nature et la fillette tout au long du livre. Le portrait extrêmement péjoratif de Mary est le premier d'une longue série qui, de façon très lente, va dépeindre la métamorphose de cette petite peste en demoiselle gracieuse et gentille. Enfin, l'entrée du petit et gros Bastien dans la librairie et son vol du livre est une amorce de la nuit qu'il va passer à lire et à courir dans le Pays Fantastique.

Pas une fois, l'incipit ne présente l'orphelinisme comme caractéristique du héros éponyme ou comme élément important de l'intrigue à venir. Ce détail nous pousse à croire encore une fois que l'orphelinisme n'est pas essentiel ni pour les auteurs et ni pour les lecteurs.

La temporalité des récits

D'autre part, les histoires se déroulent sur une période relativement brève. Pour *Harry Potter*, il s'agit d'une année scolaire, d'août à juillet. Pour Mary, c'est l'affaire de quelques mois, de l'hiver à l'été. Pour Bastien, la temporalité est double : le garçon passe la nuit à lire, toutefois du vol du livre au retour chez son père, moins de vingt-quatre heures se sont écoulées. Cependant il passe tellement de temps au Pays Fantastique qu'il en perd la notion, quelques années semblent s'être écoulées depuis son arrivée. Les aventures de Heidi et de Anne sont plus longues. La première a « quatre ou cinq ans » (*Heidi*, p. 7) à son arrivée et huit à son retour dans l'alpage à la fin du livre. La seconde a onze ans lorsqu'elle arrive à Green Gable et seize ans et demi (p. 604) lorsque elle rentre diplômée de la *Queen's Academy*. Ces deux dernières œuvres ont des objectifs très marqués, à savoir l'éducation des jeunes filles. Aussi n'est-il pas étonnant de voir les héroïnes grandir sur plusieurs années.

Donc, de un jour à six ans, nous ne pouvons pas établir une règle définitive sur la meilleure façon, ou du moins la façon privilégiée, de présenter un orphelin. Nous remarquons cependant que tous nos héros ont perdu leurs parents en bas âge, et que l'histoire commence plusieurs années plus tard. Est-ce une façon de bannir le deuil comme sujet difficile pour un jeune

lectorat ? Probablement. Mais alors encore une fois, l'histoire n'est pas celle d'un orphelin, mais d'un enfant « comme les autres ».

Pour ce qui est des temps verbaux, nos cinq œuvres utilisent essentiellement l'imparfait et le passé simple. Le genre romanesque explique ce choix, il n'y a rien d'original dans cela. En revanche, nous sortons de la banalité grâce aux intrusions des narrateurs dans l'histoire.

La voix des narrateurs

Enfin, le dernier élément qui nous semble important à analyser est la voix du narrateur et son opinion quant à l'orphelinisme. Premièrement, nous constatons que les narrateurs sont toujours extérieurs à l'histoire. Ils racontent à la troisième personne du singulier (« il », « elle »), ils sont détachés de l'histoire qu'ils racontent et ne participent pas aux événements qu'ils décrivent. Ils n'interviennent pas dans le déroulement des faits et les récits semblent avancer tout seul. Mais cependant, ils peuvent parfois faire des commentaires sur les personnages et les faits dont ils parlent.

Les points de vue adoptés sont omniscients (*Le Jardin secret*, *Harry Potter*, *Anne*, *Heidi*) et externes (*L'Histoire sans fin*). Si nous avions un point de vue interne, nous aurions accès à la solitude et au ressenti des héros éponymes, or les auteurs ont préféré éviter une telle intrusion dans le for privé des adolescents pour probablement ne pas alourdir la lecture du jeune public¹. De plus, cela prouve encore une fois que l'orphelinisme n'est pas le moteur de l'histoire.

Cependant, dans chaque œuvre, le narrateur ne peut s'empêcher d'apostropher le lecteur. Ces clin d'œil ont pour ambition d'instaurer un lien de complicité avec les lecteurs. Ils appartiennent généralement au registre comique.

¹ Remarquons que les livres où le héros a encore une famille ont tendance à présenter la voix du héros. L'histoire est déroulée grâce au « je ». Exemples : *Le Petit Nicolas*, *Journal d'une Princesse*, *Twilight*, *Le Journal de Georgia Nicolson*.

Ainsi, nous constatons que l'orphelinisme n'est pas à l'honneur. Il n'est qu'un prétexte à raconter une histoire sans s'encombrer d'un lourd passé familial ou de personnages secondaires gênants. D'ailleurs même l'équipe éditoriale ne promeut que moyennement cette caractéristique. Pourquoi alors le lecteur est-il si friand des ces histoires d'orphelins ?

IV. L'Identification du lecteur

L'étude de la réception des œuvres clarifie de nombreux points quant à l'attrait du public pour ces livres. La recette d'un *best-seller* n'existe pas ; cependant, *post factum*, les raisons d'un succès peuvent être expliquées. Nos livres ont traversé des dizaines d'années, nous allons tenter de comprendre pourquoi.

A. Un canevas idéal

Jusqu'à présent nous avons étudié la place de l'orphelin dans l'histoire, les objectifs réels des auteurs et enfin l'importance (ou l'absence) de l'orphelinisme dans la stratégie promotionnelle. A présent, nous allons poursuivre cette analyse sous un autre angle, à savoir celui de la réception : l'intérêt pour le jeune public de lire les aventures d'un héros orphelin.

Le roman d'apprentissage

Passé l'étonnement face au peu de cas que l'on faisait de l'orphelin dans chacun des livres du corpus, nous nous sommes interrogés sur la raison de ce reniement. Notre première hypothèse s'arrête sur une idée assez simple : moins il y a de personnages dans une histoire, plus il est facile de suivre l'intrigue et de se concentrer sur l'essentiel. Sachant qu'ici, cet essentiel n'est pas la difficulté de vivre l'état d'orphelinisme. Si nous devions schématiser les cinq histoires racontées, nous nous apercevions que le canevas est toujours le même. Il s'agit d'un roman d'apprentissage dans le sens le plus général qu'il soit : un enfant qui grandit au fil de ses aventures et auquel le lecteur peut s'identifier en raison surtout de la correspondance spatio-temporelle.

Soulignons toutefois encore un détail avant de poursuivre. Les éditions telles que nous les avons étudiés datent des années 1990¹. Or en ces années-là aucun d'eux ne peut prétendre au titre de roman d'apprentissage ! L'histoire de *Heidi*, *Anne* et *Le Jardin secret* se déroulent dans un monde qui est lointain et qui n'existe plus (il y a cent ans) ; quant à *Harry Potter* et *L'Histoire sans fin*, l'histoire se passe dans un monde imaginaire qui donc, chose évidente, n'existe pas.

Premièrement, remarquons que pour enseigner des valeurs et une bonne conduite à des garçons, il faut passer par l'imaginaire ; alors que pour les filles, la réalité est toujours réaliste (au mieux poétisée par les mots). Ce passage par la métaphore pour les garçons serait intéressant à étudier d'un point de vue psychologique, voire psychanalytique. Nous nous contentons de noter ce point sans pousser la réflexion plus loin par crainte de débordements hypothétiques et abusifs. Deuxièmement, nous constatons un manque de dénomination pour catégoriser ces livres. En effet, dans les années 1990, le roman d'apprentissage est une appellation réservée en particulier à des romans où les protagonistes sont confrontés aux divorces de leurs parents, aux crises d'adolescence, aux premières amours... Il n'en est rien dans nos cinq œuvres. Peut-on encore appeler ces livres « romans d'apprentissage » ? A défaut d'une autre terminologie, nous gardons le terme, mais l'utilisons avec prudence.

Des contraintes minimales

Revenons à notre hypothèse de travail : le fait de choisir un héros orphelin est un point de départ idéal pour le romancier. En démarrant à partir de rien, les contraintes sont minimales. Pas de passé, pas d'obligation familiale, bref, le héros est façonnable à merci. Le canevas est idéal pour démarrer une histoire.

Donc du point de vue de l'auteur, l'orphelin est une « solution narrative » parfaite. Et du point de vue du lecteur cette fois, le héros orphelin est un personnage doublement attachant. D'une part, le lecteur a tendance à le prendre en sympathie (même s'il est insupportable comme Mary)². En effet, il a pitié de lui, et donc lui pardonne des défauts face auxquels il serait

¹ Date de réédition, et non de parution.

² En mai 2011, nous avons eu la chance de travailler pendant une heure avec une classe de cinquième sur le thème de l'orphelin dans la littérature de jeunesse (intérêt pour l'auteur ? le lecteur ?). Les jeunes élèves argumentent essentiellement sur le capital sympathie des orphelins, sur l'idée que l'histoire doit être triste au départ et se terminer de façon heureuse, et enfin sur la grande liberté d'actions du héros.

moins indulgent si l'enfant avait une famille « normale ». D'autre part, le jeune lecteur profite de cette absence de parents pour s'identifier au protagoniste. La mort symbolique des parents est une sorte d'émancipation par procuration. Quel lecteur ne se rêve pas libre de tout héritage familial le temps de sa lecture ?

Nous observons une mise en abîme de ce phénomène chez Bastien. L'orphelin lit un roman et s'identifie au héros qui lui aussi est orphelin.

Personne ne pouvait mieux que Bastien comprendre ce que cela signifiait. Même si son père était encore en vie. Atréju, lui, n'avait ni père ni mère. C'est pour cela qu'il avait été élevé par tous les hommes et les femmes collectivement et qu'il était le « fils de tous », tandis que lui, Bastien, n'avait au fond personne — oui, il était le « fils de personne ». Mais Bastien se réjouissait malgré tout d'avoir de cette façon quelque chose de commun avec Atréju, car sinon il n'y aurait malheureusement pas eu de ressemblance, ni pour ce qui était du courage, de la résolution, ni pour ce qui concernait leur aspect extérieur.

L'Histoire sans fin, p. 54

Allons encore plus loin, étant donné que le héros n'a pas d'attache, de famille, ou de passé¹, sa liberté d'actions est très grande. Tout peut arriver, le suspens est d'autant plus grand pour le lecteur avide d'aventures. Il n'y a pas de prédestination à un métier, à un domaine ou à une carrière. Cette liberté fictive est un argument qui séduit énormément les lecteurs. L'évasion par la lecture est garantie grâce à la figure de l'orphelin.

Le poids des orphelins

Cette prise de pouvoir progressive du protagoniste est illustrée d'une même façon dans la littérature de jeunesse (ou du moins, pour ne pas généraliser, dans nos cinq œuvres). Ce regain de force se matérialise par une prise de poids, au sens propre du terme. Tous nos orphelins sont minces ou maigres à leur arrivée et ils s'efforcent au fil des semaines de gagner des kilogrammes supplémentaires. Tous à l'exception de Bastien pour qui la situation est inversée : gros, il souhaite perdre du poids.

Le but est de grossir et de reprendre des forces physiques. Mary et Colin sont fiers de gagner du poids. Leurs efforts pour manger tout en se plaignant de ne pas avoir faim devant les

¹ Remarquons encore un détail : il est courant de dire que les orphelins n'ont pas de passé (ce qui serait faux dans l'absolu) ou alors s'ils en ont un, il doit forcément être triste. L'enfance des orphelins est donc toujours malheureuse. Ils ne commencent à vivre paisiblement que lors de leur adoption par une famille ou par le système.

domestiques sont d'ailleurs très comiques. Ils imaginent un stratagème avec la mère de Dickon pour avoir des rations de nourriture supplémentaires. Tous deux très maigres, ils comprennent que la guérison passera par la prise de poids.

— Le bon air de la lande t'a déjà fait du bien, tu n'es plus si sèche ni si jaune que le jour de ton arrivée. Même tes cheveux commencent à boucler. C'est signe qu'il y a de la vie dedans.

Le Jardin secret, p. 170

Anne est moquée à son arrivée à Green Gables par la voisine, Mrs Rachel Lynde, pour sa maigreur. Elle parvient au fil des chapitres et des années à grossir. Pour elle, la prise de poids est synonyme d'embellissement (p. 35 et 190).

Pour Heidi, au début dans la montagne, grossir signifie grandir ; puis à Francfort grossir, c'est reprendre goût à la vie. En effet, sa perte d'appétit lorsqu'elle est fille de compagnie devient dangereuse au point que le médecin décrète son retour immédiat sous peine de mort passive. A son retour à l'alpage, le grand-père met un point d'honneur à la nourrir plusieurs fois par jour. Elle retrouve finalement la santé. Manger et grossir vont de pair avec le bonheur.

Quant à Harry, il n'est pas exagérément maigre, mais mince et gringalet. Chez les Dursley, il n'a jamais été maltraité au point d'être privé de nourriture, mais il se souvient de ne pas avoir mangé à sa faim fréquemment. Ce n'était pas par manque d'argent, mais parce que son cousin Dudley lui volait ses portions.

Il donna les saucisses à Harry qui avait tellement faim que rien ne lui avait jamais paru aussi délicieux.

Les Dursley n'avaient jamais privé Harry de nourriture, mais il n'avait pas vraiment le droit de manger à sa faim. Dudley se précipitait toujours le premier [...].

Harry Potter, p. 54 et p. 125

Enfin, pour Bastien, lorsqu'il se rêve en sauveur du Pays Fantastique, il se voit mince. Il garde un physique souple et mince durant toute l'histoire. Cependant, vers la fin de ses aventures, dans le chapitre vingt-quatre sur la Dame Aiuola, il a très faim. Mais cette faim est difficile à rassasier, Bastien comprend petit à petit que c'est une faim d'amour, de famille et du monde réel. Manger signifie alors comprendre, grandir, et s'accepter soi-même.

Ainsi, le fait d'avoir un canevas narratif simple est idéal autant pour les auteurs que pour les lecteurs. Moins il y a de contraintes et de spécificités, plus il est aisé de s'identifier aux

protagonistes. Qui plus est, les œuvres listent toute une série de clichés autant séducteurs les uns que les autres.

B. Un livre parfait pour s'évader

Il n'existe pas de recette ou de formule magique pour concocter un roman à succès pour adolescents ; cependant, certains thèmes sont souvent les prémices d'un « bon livre » au point de devenir des clichés.

Le « petit promis à un grand avenir »

Un de ces clichés est « le petit destiné à de grandes choses ». Le fait de suivre les aventures d'un héros timide, maladroit et qui manque de confiance en lui est un *topos* de la littérature en général. Il n'est donc pas étonnant que cette recette séduise également le lectorat adolescent. Heidi, Anne, Bastien et Harry se moulent parfaitement dans ce stéréotype. Aucun d'eux ne vient d'un milieu privilégié, tout au plus Bastien et Harry appartiennent à la classe moyenne de leur temps et de leur monde. Mary est — au sens propre — le vilain petit canard, son seul atout est d'appartenir à l'aristocratie anglaise.

Le lecteur se plaît à suivre ces héros-là. Il est non seulement facile, mais en plus attendu de s'y identifier. De plus, la particularité même de la jeunesse est de croire que tous les rêves sont possibles et réalisables. L'adolescent qui lit ces œuvres aime à se projeter comme quelqu'un d'accompli dans sa future vie. De plus, le mérite et le succès sont d'autant plus admirables que les chances de réussite au départ sont minces. C'est pourquoi d'autres « défauts » s'ajoutent à la liste de caractéristique du « petit ».

Le solitaire

Outre la timidité, la maladresse, et le manque de confiance en soi, nos héros cumulent également la solitude et le goût de la lecture. Or pour les adolescents, être un « intello » n'est pas perçu comme une qualité. Aussi les orphelins souffrent-ils des critiques de leurs pairs. Nos cinq protagonistes se sont habitués à être les boucs émissaires de leurs camarades (Mary, Harry et Bastien), à essayer les moqueries (Anne, Mary, Harry et Bastien) et à accuser les coups (Harry et Bastien). Ils sont des exclus, ils n'ont pas d'amis. Nous insistons là-dessus : ce n'est pas qu'ils ont peu d'amis, mais pas d'amis du tout. Aucun des cinq héros n'a partagé l'amitié de quelqu'un avant le début de l'histoire. Et les deux amies imaginaires d'Anne ne comptent pas, car l'affection n'est partagée que dans un sens. Dans les années 1990, la pression sociale est si forte, que ne pas avoir d'amis pendant les dix premières années de sa vie est considéré comme un échec par soi-même, par sa famille et par ses camarades de classe. La solitude est mal vue. Or, déjà à l'adolescence, les jeunes se lient et se délient d'amitié en passant parfois par des périodes de solitude. La lecture est alors une revanche sur les disputes de la vraie vie. Les livres sont un refuge, une échappatoire. Et dans les moments de faiblesse ou de remise en question, l'identification aux héros joue un rôle providentiel.

L'ambitieux

Ajoutons un dernier élément d'identification qui est un stéréotype par excellence : l'espoir de changer le monde. Tous nos jeunes sont avides d'accomplir des exploits. Cet espoir est leur moteur d'actions pour avancer. Harry, qui ne se souvient pas de ce pourquoi il est célèbre, veut gagner l'estime de ses camarades par le sport. Faire remporter la victoire à son équipe de Quidditch est une réussite personnelle qui n'a rien à voir avec sa célébrité :

Jamais il ne s'était senti aussi heureux. Cette fois, il avait véritablement accompli quelque chose dont il pouvait être fier. Plus personne ne pouvait dire qu'il n'était qu'un célèbre nom, rien de plus.

Harry Potter, p. 222

Mary veut être celle qui a retrouvé le jardin en secret et qui l'a ramené à la vie. Heidi veut être celle qui ramène le grand-père bourru parmi les hommes. Anne veut être la meilleure élève et étudiante de l'Ile-du-Prince-Edouard. Et Bastien veut être le sauveur du Pays Fantastique. Tous veulent et revendiquent — certes avec modestie — l'exclusivité de leurs prouesses. Etre

le meilleur, tel est l'ambition de tout lecteur quel que soit le domaine. Et non seulement accomplir de grandes choses, mais en plus contribuer à son échelle à changer le monde. Cette volonté est un puissant vecteur d'identification du lecteur adolescent qui se cherche encore et qui ne sait dans quelles voies s'engager.

La musique et la littérature de jeunesse

Les cinq romans de notre corpus sont parfaits pour rêver et s'évader. Dans le cadre d'un séminaire sur la rhétorique des arts, nous avons travaillé sur la musique dans la littérature de jeunesse. A l'occasion, nous avons analysé la place et le rôle de celle-ci dans notre corpus. Les prémices de ce séminaire posaient comme hypothèse que la musique était l'art suprême (au dessus de tous les autres dont la littérature) par lequel l'évasion et l'accession à un au-delà était possible. Il est donc possible, ou pas impossible, que les références à la musique dans nos romans jouent également ce rôle d'évasion. Nous ne nous attardons pas sur l'analyse, nous préférons simplement rapporter nos conclusions. Dans *Anne*, *Le Jardin secret* et *Heidi*, la musique est surtout celle de la nature (vent dans les arbres, chant des oiseaux, et orchestre imaginaire pour dépeindre la beauté du paysage). Mais elle peut également être synonyme de fête. Par exemple dans les épisodes de la cérémonie de bienvenue et la soirée de Noël dans *Harry Potter*, dans les récitals d'Anne, dans la pause récréative de Heidi et Clara. Malgré notre relevé méticuleux des occurrences sur la musique dans nos œuvres et notre analyse, nous nous devons de constater qu'en réalité les livres sont assez silencieux. Il n'est que peu question de musique ou d'un quelconque paysage sonore. Est-ce parce que ces romans sont destinés à la jeunesse ? ou est-ce une coïncidence due au corpus ?

Nous n'avons pas la réponse. Toujours est-il que nous nous devons de rapporter ce travail de recherches, même s'il ne débouche sur aucune conclusion concrète. Retenons simplement qu'il n'est pas impossible que l'évasion du lecteur et donc son identification aux héros soient liées inconsciemment à la musique (musique dans le texte et musique du texte).

Ainsi, nos cinq romans de jeunesse remplissent leur pacte de lecture, à savoir ils permettent aux lecteurs de s'évader de leurs tracas quotidiens le temps de la lecture. Pour cela, de nombreux stéréotypes de la littérature sont utilisés, l'identification des lecteurs n'en est que plus intense et efficace.

C. Quelques innovations qui ont fait recette

Outre les ingrédients clichés auxquels nous nous attendons dans la recette du succès, nous recensons également quelques nouveautés qui vont et viennent au gré des modes, ou plutôt dans le cas de nos cinq œuvres, qui lancent les modes.

Lancer la mode

Car en effet, les thèmes qui aujourd'hui sont considérés comme banals ne l'étaient pas à l'époque de la parution des livres, d'où probablement leurs succès initiaux. De même que dans les années 2010, la saga *Twilight* de Stephenie Meyer lance la déferlante de littérature vampirique dans les rayons de jeunesse, de même au début du XX^e siècle, *Le Jardin secret* innove.

Nous rappelons que l'auteur Frances H. Burnett est très critiquée lors de la parution du *Jardin secret*. L'œuvre est controversée et parfois censurée. En effet, pour la première fois, la nature joue le rôle d'un médecin très puissant ; elle est déifiée, invoquée et priée. Mary et Colin grandissent et guérissent grâce au jardinage, autrement dit grâce à la vie au grand air, à l'activité physique et à la cuisine paysanne. Ce qui nous — contemporaines du XXI^e siècle — semble acquis est à l'époque une éducation en contre-pied de la société bourgeoise. Aux petites gens, le travail physique en extérieur et la cuisine consistante de la ferme, aux aristocrates l'immobilité des salons sous la tutelle d'un précepteur et les goûters raffinés. Mary et Colin appartiennent à l'aristocratie anglaise, or ils adoptent un mode de vie paysan. Ils savent très bien la zone de non-droit et de non-convenance qu'ils ont franchie, car ils se cachent.

Heidi et *Anne* jouent sur ces mêmes codes, mais plus subtilement, car la religion est présente. Mère Nature a également des pouvoirs magiques, mais elle reste au service de Dieu. D'ailleurs les écarts de langage d'Anne ou de Heidi sont toujours corrigés par les adultes.

La nouveauté d'*Harry Potter* est le monde de la sorcellerie. La saga de J.K. Rowling a ouvert un passage secret et depuis des centaines de livres racontent des histoires dont le cadre est un univers parallèle peuplé de magiciens. Au moment de l'ampleur du phénomène « Harry

Potter »¹, nous nous souvenons des débats de l'Église Catholique. Personne n'a censuré le livre, mais la lecture en a été déconseillée et critiquée². *Harry Potter* a lancé une mode.

Dix années plus tôt est parue *L'Histoire sans fin*. Ce roman n'a pas lancé une mode à lui tout seul, cependant il a fait partie du mouvement précurseur des « livres dont vous êtes le héros ». Dans les années 1990, ce type de livres, souvent fantastiques, connaît un grand succès auprès des jeunes adolescents. Bastien qui plonge dans le livre pour finalement en devenir le rédacteur-auteur est un précurseur de cette mode littéraire. De plus, *L'Histoire sans fin* ouvre la littérature de jeunesse à la *fantasy*. Harry est le petit-fils de Bastien.

Les fantômes

Enfin, nous relevons un dernier point commun de ces cinq œuvres : leurs fantômes.

Autant il est prévisible d'en rencontrer en tournant les pages d'*Harry Potter* (pp. 118, 124-126, 134-135) et de *L'Histoire sans fin*, autant il est étonnant d'en croiser un dans *Heidi* (p. 151) et *Anne* (p. 329-331). Certes, ces deux derniers sont simplement imaginés par les héroïnes, mais pourtant ils parviennent à terroriser la maisonnée. Mary croit également que les hurlements qu'elle entend la nuit dans le manoir appartiennent à un fantôme, jusqu'à ce qu'elle les suive à l'oreille et qu'elle rencontre Colin. Le fantôme imaginaire les a liés d'amitié.

Il nous faut avouer notre manque de connaissances à ce sujet. Malgré nos recherches, nous n'avons pas trouvé un seul texte théorique sur les occurrences et les significations des fantômes dans la littérature de jeunesse.

En nous basant sur notre propre expérience de lecture, nous affirmons que les fantômes sont relativement rares dans la littérature de jeunesse ; aussi est-il étonnant d'en compter cinq parmi les cinq œuvres de notre corpus. Le fantôme est-il donc un ingrédient du succès ? ou est-ce une simple coïncidence ? Nous laissons la question sans réponse.

¹ C'est-à-dire à la parution du quatrième tome seulement lorsque la machine médiatique a pris le relais du bouche à oreille.

² En France, ce débat est passé quasiment inaperçu, mais en Pologne, il fut très vif.

Ainsi, chacune à leurs manières, les œuvres de notre corpus ont lancé une mode ; c'est en rappelant le contexte de leur parution que nous comprenons les raisons du succès de ces livres. Nous avons vu dans le chapitre III comment les stratégies éditoriales ravivent les succès d'antan, car à leur parution ces livres se suffisaient à eux-mêmes par leur originalité. Même si l'identification des lecteurs aux héros orphelins s'estompe avec le temps, d'autres protagonistes plus contemporains et toujours aussi malheureux prennent le relais. L'orphelinisme n'est donc pas la recette du succès, mais il en demeure un ingrédient.

Conclusion

Notre mémoire sur la figure de l'orphelin dans la littérature de jeunesse s'achève. A travers les cinq œuvres de littérature de jeunesse suivantes, *Heidi* de Johanna Spyri, *Anne... La Maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery, *Le Jardin secret* de Frances Hodgson Burnett, *L'Histoire sans fin* de Michael Ende et *Harry Potter à l'école des sorcières* de J. K. Rowling, nous avons tenté d'approfondir la recherche théorique sur l'orphelinisme.

Notre objectif de départ était de déterminer si l'on pouvait parler d'un personnage-type, autrement dit si l'orphelin en littérature de jeunesse était un stéréotype tout comme la belle-mère des contes de fées ou le super-héros des bandes-dessinées le sont.

Rappelons les étapes de notre analyse. Notre progression s'est déroulée en quatre chapitres. Le premier a essayé de dresser le portrait de l'orphelin type à travers les éléments donnés par l'histoire. Nous avons principalement étudié les conditions dans lesquels les orphelins ont perdu leurs parents, puis nous avons tenté de connaître le passé des orphelins (avant que l'histoire ne commence). Puis, nous avons fait le point sur le bagage avec lequel le protagoniste entre dans sa nouvelle vie. Enfin, nous avons croisé les points de vue des personnages secondaires sur l'orphelinisme dans les contextes spatio-temporels différents. Il en est ressorti que l'orphelin, héros de l'histoire, correspond *grosso modo* à un jeune adolescent (1/) dont les parents sont morts soudainement (2/) et accidentellement (3/) lorsqu'il n'était encore qu'un bébé (4/). Cet adolescent est enfant unique (5/) et sans famille proche (6/). En exagérant, nous avons remarqué que les garçons étaient riches et les filles pauvres (7/). Enfin, que l'orphelinisme est perçu comme une source de problèmes, voire un danger pour et par la nouvelle famille d'accueil (8/). L'entourage est méfiant vis-à-vis de l'adoption (9/). L'enfant grandit avec un sentiment de rejet très fort, il n'est pas désiré (c'est la différence principale par rapport à un enfant de famille « normale »), il affronte la vie grâce au « souvenir » que ses parents biologiques l'aimaient (10/).

Ces dix caractéristiques sont le résultat de notre analyse. Certes chacune peut être nuancée, néanmoins pour les besoins du bilan, nous généralisons afin de démontrer que nous sommes en présence d'un stéréotype littéraire. A la lumière de nos travaux, nous affirmons que l'orphelin est un personnage cliché.

Nous poursuivons cette étude avec un deuxième chapitre qui, cette fois ne se concentre pas sur le passé de l'orphelin, mais sur son futur, à savoir ses aventures. Sont-elles également toujours les mêmes ? Nous avons intitulé ce chapitre l'épanouissement dans le monde scolaire, car c'est en suivant les jalons de l'instruction que nos protagonistes se construisent. En cela, les livres qui ont pour héros un orphelin ne sont pas originaux, ils copient le schéma type des romans de jeunesse, à savoir un adolescent qui va à l'école et s'y fait des amis. Notre travail a mis l'accent sur les différents types de scolarité, puis sur les amitiés scolaires, enfin sur les points communs dans le comportement des orphelins. Nos résultats précisent encore la carte d'identité de l'orphelin-type. Il suit une scolarité appropriée à son rang social (11/), les garçons sont des élèves moyens alors que les filles sont très douées (12/). L'orphelin a foi en l'éducation, il croit au rôle d'ascenseur social de l'école (13/). Il se fait des amis de son âge à l'école (14/), il s'entend bien avec les professeurs (15/), les personnes âgées (16/) et les animaux (17/). C'est une façon de compenser son manque de famille. Enfin, tous les orphelins partagent certaines qualités comme le goût des livres, la curiosité, l'avidité de savoir, le sens du partage et une grande imagination (18/). Mais dans une perspective plus large, nous constatons que ces qualités-là correspondent à celles des héros de la littérature de jeunesse en général.

Notre liste des attributs de l'orphelin s'arrête là : dix-huit points caractéristiques. Nous nous apercevons qu'il n'y a que peu de variantes en cent ans quant au personnage de l'orphelin. Nous avons donc poursuivi notre étude sur le phénomène éditorial autour de ces livres.

En effet, nous nous sommes aperçus que pour que les éditeurs vendent, et pour que les lecteurs lisent ces livres dans les années 1990, il fallait miser sur d'autres facteurs que la simple histoire racontée¹. D'autres artifices matériels et visuels sont à prendre en compte. C'est pourquoi nous avons étudié le livre en tant qu'objet de divertissement et de

¹ Quant au choix de la période 1990, nous l'avons déjà évoqué, il ne s'agit pas de faire une étude des lectures des adolescents dans ces années-là. Simplement, nous nous sommes aperçus que les éditions avec lesquelles nous avons travaillé datent des années 1990, aussi était-il plus intéressant de comprendre le phénomène à cette époque. Cette période s'est imposée à nous au fil de l'étude, elle n'était pas une donnée initiale.

consommation. Notre fil conducteur était : est-ce que l'orphelinisme est utilisé comme atout dans la stratégie promotionnelle ? et si oui, dans quelles mesures ?

Pour cela nous nous sommes concentrés sur le travail des couvertures ; des illustrations aux résumés, sans oublier les présentations des auteurs, les critiques citées et les formats choisis. Puis, nous nous sommes interrogés sur les intentions des auteurs lors de la rédaction des œuvres. Enfin, après avoir compris que ni les auteurs, ni les éditeurs n'avaient pour objectif de raconter l'orphelinisme, nous avons tenté de comprendre pourquoi cette figure de l'orphelin était si fréquente. Il s'avère que l'emploi de ce stéréotype offre de multiples avantages aux auteurs qui font *tabula rasa* du passé d'un personnage, d'un milieu social ou encore d'un héritage familial. L'orphelin devient façonnable à merci alors qu'un adolescent avec une famille vivante serait en train de traverser sa crise d'adolescent au même âge.

Ce troisième chapitre nous a dévié de nos objectifs étant donné que l'orphelinisme n'est pas promu comme nous le croyions au début. Notre démonstration allait à rebours de nos intentions. Nous avons donc suivi cette nouvelle piste sans l'avoir prévue, d'où peut-être le sentiment que la troisième sous-partie est difficile à rattacher au reste. Nous sommes désolés pour cet écart.

Enfin, notre progression se termine avec le quatrième chapitre, où cette fois-ci nous avons considéré l'orphelinisme du point de vue du lecteur. Dans quelles mesures des millions de lecteurs sur des dizaines d'années, voire plus d'un siècle, peuvent-ils s'identifier à des orphelins, alors qu'eux-mêmes ont majoritairement une famille ? Cette question de la réception de l'œuvre nous intéresse particulièrement. Nous avons dégagé trois pistes de réflexion. La première étant le confort des lecteurs à suivre les aventures imaginaires des héros orphelins. La mort symbolique des parents est une émancipation par procuration très appréciable. Finalement, ce canevas est idéal autant pour les auteurs que pour les lecteurs. D'autre part, nous reconnaissons aux lecteurs le plaisir de s'identifier aux « petits destinés à de grandes choses ». Ce thème de la victime qui prend une revanche sur la vie est un *topos* de la littérature. Et il garantit toujours un succès auprès du public. De plus, ces livres sont parfaits pour s'évader, en cela qu'ils présentent des réalités spatio-temporelles éloignées des nôtres. L'évasion est alors d'autant plus importante, et l'imagination plus active. Ajoutons encore que si l'orphelinisme, qui est un propos lourd, n'est pas le sujet principal du livre, c'est que l'auteur a voulu raconter un sujet plus facile d'accès. Et l'hypothèse se confirme : les intrigues adolescentes remplacent le discours du deuil. Nous l'avons découvert, le but des

auteurs est de décrire la beauté de l'amitié et les principes d'une bonne éducation, et ces thèmes-là sont agréables à décliner. Enfin, le troisième argument qui permet aux lecteurs d'adhérer aux œuvres est l'originalité. Les cinq livres de notre corpus sont révolutionnaires à leur parution, ils ont lancé des modes littéraires. Le lecteur se projette facilement dans des mondes imaginaires encore inexplorés ; l'opportunité de la découverte opère un enthousiasme très fort en littérature. Ainsi, expliquons-nous l'identification des lecteurs aux orphelins.

Notre objectif initial est atteint : nous avons répondu à notre problématique et démontré que l'orphelin dans la littérature de jeunesse est une figure stéréotypée.

Certes nos conclusions sont très relatives dans la mesure où elles ne s'étendent qu'aux œuvres de notre corpus, néanmoins elles paraissent vraisemblables à l'ensemble de la littérature de jeunesse.

D'ailleurs, après ce travail d'analyse nous nous apercevons qu'il n'y a que peu de renouveau dans les années 2000. Les dix-huit caractéristiques de l'orphelin ne varient pas vraiment, ni en cent ans, ni dans les dix dernières années. Peut-être que la nouvelle mode sera celle des fratries orphelines, comme celle des enfants Baudelaire¹ ou indirectement de la fratrie Cullen dans *Twilight*². Nous laissons les questions ouvertes et le soin à d'autres de poursuivre ces pistes.

¹ Treize tomes pour *Les désastreuses aventures des orphelins Baudelaire*, par Lemony Snicket, alias Daniel Handler. Parus de 1999 à 2006.

² *Twilight*, Stephenie Meyer, quatre tomes.

Annexes

Annexe 1 :

Liste des orphelins dans la littérature de jeunesse

Annexe 2 :

Les incipits des œuvres

Annexe 3 :

Portrait physique des orphelins

Annexe 4

Education des jeunes filles et féminisme

Annexe 5

Références à Dieu ou à une force surnaturelle

Annexe 6 :

Les larmes

Annexe 1 :

Liste des orphelins dans la littérature de jeunesse

Voici un référencement non exhaustif des orphelins célèbres dans la littérature et dans la culture médiatique. Tous sont familiers aux adolescents.

Contes pour enfants :

- La Petite fille aux allumettes, Hans Christian Andersen
- Peau d'Âne, Charles Perrault
- Hansel et Gretel, frères Grimm
- Le Petit chaperon rouge, Charles Perrault et frères Grimm
- Jack et le haricot magique, origine incertaine
- Les fées de Charles Perrault

Littérature lue notamment par les adolescents :

- *David Copperfield*, Charles Dickens
- *Oliver Twist*, Charles Dickens
- *Tom Sawyer*, Marc Twain
- Frodon dans *Le Seigneur des Anneaux*, J.R.R. Tolkien
- *Huckleberry Finn*, Marc Twain
- *La Fille prodigue*, Jeffrey Archer
- *La Petite Fadette*, George Sand
- *La Fille du Capitaine*, Alexandre Pouchkine
- *La Petite princesse*, Frances H. Burnett
- *Le Petit prince*, Antoine de Saint Exupéry
- *Les quatre filles du Dr March* (père absent, puis mort), Louisa May Alcott
- *Pollyanna*, Eleanor H. Porter
- *Poisson d'avril*, Jacqueline Wilson
- *L'Enfant du dimanche*, Gudrun Mebs
- *La Longue marche des dindes*, Kathleen Karr
- *L'âne au crottin d'or*, Yves Pinguilly
- *Sur le fil*, Emmanuel Bourdier
- *Sur la pointe des pieds*, Natalie Fortier
- *Le Surnatureur, L'orphelinat au bout du monde*, Eric Sanvoisin
- *Les Désastreuses aventures des orphelins Baudelaire*, Daniel Handler
- *Fifi Brindacier*, Astrid Lindgren
- *Nsoko l'orphelin*, Colette Hellings
- *Les étranges sœurs Wilcox*, Fabrice Colin
- *Le monde de Narnia*, C.S. Lewis
- *Les orphelins de Naja*, Nathalie Le Gendre
- *Babar*, Jean de Brunhoff
- *Si je reste*, Gayle Forman
- *Sans famille*, Hector Malot

Classiques de Disney¹ :

- Cendrillon (Charles Perrault)
- La Belle au bois dormant (Charles Perrault, puis frères Grimm)
- Blanche-Neige (frères Grimm)
- La Belle dans La Belle et la Bête (Apulée et bien d'autres auteurs)
- Aladin (extrait des Mille et Une Nuits, anonymes)
- Esméralda et Quasimodo (Victor Hugo)
- Le Livre de la jungle (Rudyard Kipling)
- Simba dans Le Roi Lion (Osamu Tezuka)
- Tarzan
- Peter Pan et les enfants perdus
- Aladin
- Lilo dans Lilo et Stitch
- Rox, de Rox et Rouky
- Bambi
- Némó
- Pinocchio
- Penny dans Bernard et Bianca
- Le roi Arthur dans Merlin l'enchanteur

Pas de certitude pour ceux-là :

- Ariel, la petite sirène
- Mickey
- Donald
- Dingo
- Riri, Fifi et Loulou, les neveux de Donald
- Anastasia
- La fée Clochette de Peter Pan
- Shrek
- Dumbo
- Princesse Grenouille
- Robin des bois
- Sid dans L'âge de glace
- Toy story
- Le clochard dans Belle et le clochard

Héros des bandes-dessinées et mangas :

- Tintin, Hergé
- Lucky Luke, Morris
- Spiderman, Stan Lee et Steve Ditko
- Batman, Bob Kane et Bill Finger
- Mei, dans Mei's butler
- Chocla et Vanilla
- Iron man
- Les trois sœurs de Cat's eye

¹ Auteurs des premières versions entre parenthèses.

- Izuru, dans Bleach de Tite Kubo
- *Naruto*, Masashi Kishimoto

Personnages mythologiques :

- Ulysse, Homère
- Enée, Virgile

Personnages légendaires :

- Merlin,
- Arthur
- Lancelot

Personnage de dessins-animés, de jeux vidéos et films pour adolescents :

- Marcelino

- Mario, Samy et Luigi, de Mario Cars
- Wario
- Browser
- Yuko, du jeu Wakfu

- Daniel Larusso dans Karaté Kid
- Amy Fleming de Heartland
- August Rush, film de Kristen Sheridan (orphelin qui retrouve ses parents à la fin)
- Jacquou le Croquant (inspiré par le roman d'Eugène Le Roy)

Annexe 2 :

Les incipits des œuvres

Afin de soulager le mémoire, nous avons regroupé en annexe les cinq incipits de nos œuvres. Une étude approfondie serait la bienvenue, cependant n'ayant que peu de références à l'orphelinisme, nous ne nous y sommes pas lancés.

L'Histoire sans fin, de Michael Ende

« Telle était l'inscription que l'on pouvait lire sur la porte vitrée d'une petite boutique, mais elle ne se présentait de la sorte que pour celui qui, de l'intérieur de la pièce sombre, regardait au-dehors à travers la glace.

Dehors, c'était un matin gris et froid de novembre et il pleuvait à verse. Les gouttes dégouлинаient le long de la paroi de verre, par-dessus les lettres tarabiscotées. Tout ce que l'on parvenait à distinguer à travers la vitre, c'était un mur tacheté d'eau de l'autre côté de la rue.

Soudain, la porte fut poussée avec tant de violence qu'une petite grappe de clochettes en laiton, qui étaient suspendue juste au-dessus, en fut ébranlée et tinta un long moment avant de s'immobiliser à nouveau.

Celui qui avait provoqué ce tintamarre était un garçon petit et gros qui pouvait avoir dix ou onze ans. Ses cheveux brun foncé, mouillés, lui pendait au visage, son manteau gouttait, trempé de pluie, et il portait un cartable fixé à l'épaule par une courroie. Il était un peu pâle et hors d'haleine mais, rompant avec la précipitation qu'il avait manifesté jusque-là, il restait planté sur le seuil de la porte ouverte, comme s'il avait pris racine.

Devant lui s'étendait une pièce longue et étroite qui, vers le fond, se perdait dans la pénombre. Les étagères qui couvraient les murs montaient jusqu'au plafond et étaient entièrement garnies de livres de formats et d'épaisseurs variés. »

Anne... La Maison aux pignons verts, de Lucy Maud Montgomery

« Mme Rachel Lynde habitait à l'endroit précis où la grand-route d'Avonlea plongeait brusquement dans le creux d'un vallon bordé d'aunes et de fuchsias et traversé d'un ruisseau qui prenait sa source dans le bois, en arrière de la maison Cuthbert. On disait que ce ruisseau impétueux serpentait à travers le bois par un mystérieux dédale de méandres, de cuvettes et de cascades, mais, une fois arrivé à Lynde's Hollow, il se transformait en un ruisselet paisible parfaitement discipliné, car même un ruisseau n'aurait pu passer devant la porte de Mme Rachel Lynde sans soigner son apparence et ses bonnes manières. Il était sans doute fort conscient, ce ruisseau, que Mme Rachel, assise derrière sa fenêtre, prenait bonne note de tout ce qu'elle apercevait, à commencer par les enfants et les cours d'eau. Il savait bien que, pour peu qu'elle remarquât quelque chose d'étrange ou de déplacé, elle ne serait en paix qu'après en avoir compris le pourquoi et le comment. »

Harry Potter, de J. K. Rowling

« Mr et Mrs Dursley, qui habitaient au 4, Privet drive avaient toujours affirmé avec la plus grande fierté qu'ils étaient parfaitement normaux, merci pour eux. Jamais quiconque n'aurait imaginé qu'ils puissent se trouver impliqués dans quoi que ce soit d'étrange ou de mystérieux. Ils n'avaient pas de temps à perdre avec des sornettes.

Mr Dursley dirigeait la Grunnings, une entreprise qui fabriquait des perceuses. C'était un homme grand et massif, qui n'avait pratiquement pas de cou, mais possédait en revanche une moustache de belle taille. Mrs Dursley, quant à elle, était mince et blonde et disposait d'un cou deux fois plus long que la moyenne, ce qui était fort utile pour espionner ses voisins en regardant par-dessus les clôtures des jardins. Les Dursley avaient un petit garçon prénommé Dudley et c'était à leurs yeux le plus bel enfant du monde.

Les Dursley avaient tout ce qu'ils voulaient. La seule chose indésirable qu'ils possédaient, c'était un secret qu'ils craignaient plus que tout qu'on découvre un jour. Si jamais quiconque venait à entendre parler des Potter, ils étaient convaincus qu'ils ne s'en remettraient pas. Mrs Potter était la sœur de Mrs Dursley, mais toutes deux ne s'étaient pas revues depuis des années. En fait, Mrs Dursley faisait comme si elle était fille unique, car sa sœur et son bon à rien de mari étaient déjà aussi éloignés que possible de tout ce que faisait un Dursley. Les Dursley tremblaient d'épouvante à la pensée de ce que diraient leurs voisins si par malheur les Potter se montraient dans la rue. Ils savaient que les Potter, eux aussi, avaient un petit garçon, mais ils ne l'avaient jamais vu. Son existence constituait une raison supplémentaire de tenir les Potter à distance : il n'était pas question que le petit Dudley se mette à fréquenter un enfant comme celui-là.

Lorsque Mr et Mrs Dursley s'éveillèrent, au matin du mardi où commence cette histoire, il faisait gris et triste et rien dans le ciel nuageux ne laissait prévoir que des choses étranges et mystérieuses allaient bientôt se produire dans tout le pays. »

Heidi, de Johanna Spyri

« A la sortie du joli village de Mainenfeld, un chemin de terre traverse la campagne verdoyante et boisée jusqu'au pied des montagnes qui, de ce côté-ci, contemplant déjà la vallée d'un air sévère. Bientôt le promeneur pénètre sur les prés à l'herbe courte parsemée de plantes vigoureuses aux arômes enivrants puis le sentier abrupt monte droit vers les alpages.

Par un matin clair du mois de juin, une jeune femme grande et forte comme le sont les montagnardes de cette région grimpeait l'étroit sentier en tenant par la main une fillette à la peau bronzée par le soleil. Elle avait les joues écarlates, ce qui n'avait rien d'étonnant : malgré la chaleur, elle était vêtue comme si elle allait devoir affronter un gel perçant. La petite fille devait avoir entre quatre et cinq ans, mais on ne pouvait deviner sa véritable silhouette avec les deux robes qu'elle portait superposées, et son grand châle de coton rouge noué par-dessus qui donnait à sa petite personne une si drôle d'allure. Avec ses lourdes chaussures de montagne cloutées, elle avait bien du mal à grimper le sentier par une telle chaleur.

Le Jardin secret, de Frances H. Burnett

« A l'époque où Mary fut envoyée à Misselthwaite vivre dans l'immense manoir où son oncle voulait bien la recueillir, on n'aurait pu imaginer fillette plus vilaine à regarder. Chacun en faisait la remarque. C'était une enfant chétive, avec une petite figure étroite, des cheveux trop fins et d'un blond filasse, et qui affichait en permanence un air sombre et amer, au point de vous ôter toute envie de lui adresser la parole. Elle avait le teint jaune, presque aussi jaune que ses cheveux, car le climat était si chaud au Indes, où elle avait grandi, qu'elle ne s'était jamais vraiment bien portée.

A cette époque, les Indes étaient sous domination britannique ; son père y occupait des fonctions importantes auprès du gouvernement. De faible constitution, lui aussi, c'était un homme extrêmement accaparé par son travail. Sa mère était remarquablement belle ; son seul et unique souci était de se rendre dans des soirées et d'y passer d'agréables moments en bonne compagnie. »

Annexe 3 :

Portrait physique des orphelins

Il est intéressant de voir l'évolution du regard des orphelins sur eux-mêmes au fil de l'histoire, mais surtout l'évolution du regard des personnages secondaires sur les orphelins. Ci-dessous, nos relevés de citations pour chacune des œuvres. Même une lecture rapide donne une bonne idée de cette évolution. Le relevé d'*Anne* est le plus significatif. Nous n'avons pas consacré de chapitre à cette étude car nous nous éloignerions trop du sujet ; cependant, il nous faut rapporter le fruit de nos recherches car il précise toujours quelque peu notre démarche.

Bastien dans *L'Histoire sans fin*, de Michael Ende

p. 7 « Celui qui avait provoqué ce tintamarre était un garçon petit et gros qui pouvait avoir dix ou onze ans. Ses cheveux brun foncé, mouillés, lui pendait au visage, son manteau gouttait, trempé de pluie, et il portait un cartable fixé à l'épaule par une courroie. Il était un peu pâle et hors d'haleine mais, rompant avec la précipitation qu'il avait manifesté jusque-là, il restait planté sur le seuil de la porte ouverte, comme s'il avait pris racine. »

p. 54 « Personne ne pouvait mieux que Bastien comprendre ce que cela signifiait. Même si son père était encore en vie. Atréju, lui, n'avait ni père ni mère. C'est pour cela qu'il avait été élevé par tous les hommes et les femmes collectivement et qu'il était le « fils de tous », tandis que lui, Bastien, n'avait au fond personne — oui, il était le « fils de personne ». Mais Bastien se réjouissait malgré tout d'avoir de cette façon quelque chose de commun avec Atréju, car sinon il n'y aurait malheureusement pas eu de ressemblance, ni pour ce qui était du courage, de la résolution, ni pour ce qui concernait leur aspect extérieur. »

p. 203 Bastien a honte de lui, il se sent gros, maladroit, et très « antihéros ».

p. 233 Nouveau physique : beau fils de prince à présent.

p. 236 « Il y avait à cela une raison que Bastien ne comprendrait que plus tard, beaucoup plus tard, et dont il n'avait pas encore la moindre idée. C'est qu'en échange de la beauté qui lui avait été accordée, il avait dû oublier peu à peu qu'il avait jadis été gros et qu'il avait eu les jambes torses. »

« Il voulait aussi être fort, plus fort que les autres. Le plus fort de tous ! »

Anne dans *Anne... La Maison aux pignons verts*, de Lucy Maud Montgomery

p. 31 « ...une enfant d'environ onze ans, affublée d'une robe très courte, très serrée, très laide, d'une tiretaine d'un gris jaunâtre. Elle portait un chapeau de marin d'un brun passé, et sous ce chapeau, dégingolant jusqu'au milieu de son dos, émergeaient deux tresses très épaisses, d'un roux éblouissant. Son petit visage, pâle, émacié, était constellé de taches de rousseur ; elle avait une grande bouche et de grands yeux qui oscillaient du vert au gris selon la lumière et son humeur. Voilà donc ce qu'aurait noté un observateur ordinaire. Mais un spectateur extraordinaire, plus perspicace, aurait pu voir que le menton était très pointu, très volontaire ;

que les grands yeux pétillait d'esprit et de vivacité ; que la bouche, aux lèvres pulpeuses, était à la fois douce et très expressive ; que le front était grand et bien dégagé ; bref, notre observateur extraordinaire, doué de sagacité, aurait pu conclure que, dans le corps de cette femme-enfant égarée, qui terrifiait si fort le pauvre et timide Matthew Cuthbert, devait palpiter une âme hors du commun. »

p. 39 « cette diablesse pleine de tâches de rousseur semblait bien différente »

p. 53 « petite abandonnée »

p. 57 Anne se dit « orpheline »

p. 62 « misérable créature délaissée comme celle-là »

p. 66 « gamine, petite chose charmante »

p. 74 « étrange fillette »

p. 90 « Quelle existence sans amour et sans consolations cette enfant avait connue ! Une petite vie de misérable esclave, solitaire et négligée ; Marilla était assez fine pour lire entre les lignes de l'histoire d'Anne, et pour deviner la vérité. »

p. 108 « cette petite sorcière tavelée de taches de rousseur, qui ne savait rien de l'amour de Dieu. Comment connaître l'amour de Dieu sans avoir connu l'amour des hommes ? »

p. 133 « une petite à l'allure curieuse »

p. 152 Anne se dit « orpheline ».

p. 165 selon la rumeur des petites filles de l'école du dimanche : « Les petites filles d'Avonlea avaient déjà entendu des histoires étranges sur Anne ; Mme Lynde avait raconté qu'elle avait un caractère exécrable ; Jerry Buote, le garçon engagé à Green Gables, prétendait qu'elle se parlait toute seule sans arrêt, ou alors qu'elle parlait avec les arbres et les fleurs, comme une demeurée. Elles la dévorèrent des yeux, donc, et se mirent à bavarder à voix basse, derrière leurs livrets de catéchèse. Aucune d'entre elles n'esquissa de geste amical, même plus tard, lorsque, les premiers exercices terminés, Anne se retrouva dans la classe de Mlle Rogerson. »

p. 196 « petite effrontée »

p. 198 « cette petite fille »

p. 226 « cette Shirley aux cheveux roux, au petit menton pointu et aux grands yeux qui n'avaient rien de commun avec ceux des autres filles de l'école d'Avonlea. »

p. 262 « une petite âme particulièrement bouleversée »

p. 263 Anne se dit « pauvre orpheline ».

p. 289 « cette petite rouquine »

p. 315 présentation « Je suis Anne de la maison aux pignons verts », répondit la petite visiteuse, d'une voix tremblante, se tordant les mains selon son habitude, ... »

p. 317 « pauvre petite orpheline qui n'a jamais eu droit à un tel honneur »

p. 329 « ma petite Anne »

p. 355 « Apprends donc à rester calme, dans la vie, ma petite »

p. 355 « Mais, pour Anne, rester calme aurait été contraire à sa nature. « tout feu tout flamme » comme elle l'était, les plaisirs et les chagrins de l'existence l'atteignaient avec une intensité exacerbée. Marilla le savait et s'en montrait préoccupée, car elle ne percevait que la douloureuse vulnérabilité de cette âme impulsive, sans avoir conscience qu'en contrepartie, Anne était dotée d'une capacité de joie qui compensait largement d'éventuels malheurs. Marilla croyait donc de son devoir d'inculquer à Anne une sorte de résignation tranquille, entreprise tout aussi impossible à mener à bien que celle de harnacher un rayon de soleil gigotant dans un ruisseau. Evidemment, la pauvre Marilla n'y réussissait guère et devait bien l'admettre, hélas ! La faillite de ses projets ou de ses désirs plongeait Anne dans « des abîmes de détresse », mais la réussite, tout aussi démesurément, la projetait dans un univers de

délices. Marilla en était presque venue à désespérer de pouvoir jamais transformer cette enfant abandonnée en petite fille modèle au comportement distingué. Elle n'aurait pas accepté admettre, en fait, qu'elle préférerait infiniment qu'Anne demeurât comme elle était. »

- p. 372 troisième fois « ma pauvre petite » par Marilla
- p. 409 13 ans. Anniversaire « adolescente », terme d'époque ?, ou traduction adaptée ?
- Anne « Je parviens difficilement à admettre que je suis maintenant une adolescente. »
- p. 420 « ma petite Anne »
- p. 445 « la belle au teint de lys » ironie du narrateur
- p. 461 « les deux petites filles de la campagne »
- p. 485 « orphelines qui vivent de charité » critique Josie Pye.
- p. 496 « adolescentes »
- p. 505 « ma fille »
- p. 519 « la candidate » par Diana
- p. 528 « charmant nid douillet que toute fille souhaite avoir »
- p. 534 « sa fille »
- p. 550 « sa fille »
- p. 579 « Marilla eut pour sa fille un bon sourire affectueux. »
- p. 582 « ma fille, dont je suis si fier » par Matthew
- p. 589 Marilla avoue son amour pour Anne : « la chaire de ma chaire », « ma propre fille ».

Harry dans *Harry Potter*, de J.K. Rowling

p. 25 « Peut-être était-ce parce qu'il vivait dans un placard, en tout cas, Harry avait toujours été petit et maigre pour son âge. Il paraissait d'autant plus petit et maigre qu'il était obligé de porter les vieux vêtements de Dudley qui était à peu près quatre fois plus gros que lui. Harry avait un visage mince, des genoux noueux, des cheveux noirs et des yeux d'un vert brillant. Il portait des lunettes rondes qu'il avait fallu rafistoler avec du papier collant à cause des nombreux coups de poing que Dudley lui avait donnés sur le nez. La seule chose que Harry aimait bien dans son apparence physique, c'était la fine cicatrice qu'il portait sur le front et qui avait la forme d'un éclair. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il avait toujours eu cette cicatrice et la première question qu'il se rappelait avoir posée à sa tante Pétunia, c'était : comment lui était-elle venue ?

— Dans l'accident de voiture qui a tué tes parents, avait-elle répondu. Et ne pose pas de questions. »

p. 52 « — La dernière fois que je t'ai vu, tu n'étais encore qu'un bébé, dit-il. Tu ressembles beaucoup à ton père, mais tu as les yeux de ta maman. »

Heidi dans *Heidi*, de Johanna Spyri

p. 7 « [...] une fillette à la peau bronzée par le soleil. Elle avait les joues écarlates, ce qui n'avait rien d'étonnant : malgré la chaleur, elle était vêtue comme si elle allait devoir affronter un gel perçant. La petite fille devait avoir entre quatre et cinq ans, mais on ne pouvait deviner sa véritable silhouette avec les deux robes qu'elle portait superposées, et son grand châle de coton rouge noué par-dessus qui donnait à sa petite personne une si drôle d'allure. Avec ses

lourdes chaussures de montagne cloutées, elle avait bien du mal à grimper le sentier par une telle chaleur. »

p. 9 « fillette »

« c'est sans doute la fille de ta sœur, celle qui est morte ? »

« Après tout, c'est sa petite-fille. Chacun son tour ! Moi, je l'ai gardée jusqu'à maintenant, mais j'ai l'occasion d'avoir une place inespérée, et je ne peux laisser passer cette chance. »

« Elle est très dégourdie pour ses cinq ans. Elle voit tout et comprend tout, je m'en suis déjà aperçue plus d'une fois ; ça lui sera d'ailleurs bien utile... »

p. 16 « fillette »

p. 18 Sa tante la critique : « petite sotte », « malheureuse enfant ».

p. 22 La tante part sans un baiser ou un clin d'œil. Cris lancés par les villageois à la tante lors de son départ, ils annoncent de sombres présages : « triste histoire », « pauvre gosse », « gamine sans défense ».

p. 24 « elle n'a pas l'air bête » par Grand-père.

p. 134 « montagnarde » par M. Sesemann et Bonne-Maman.

Mary dans *Le Jardin secret*, de Frances H. Burnett

p. 9 « A l'époque où Mary fut envoyée à Misselthwaite vivre dans l'immense manoir où son oncle voulait bien la recueillir, on n'aurait pu imaginer fillette plus vilaine à regarder. Chacun en faisait la remarque. C'était une enfant chétive, avec une petite figure étroite, des cheveux trop fins et d'un blond filasse, et qui affichait en permanence un air sombre et amer, au point de vous ôter toute envie de lui adresser la parole. Elle avait le teint jaune, presque aussi jaune que ses cheveux, car le climat était si chaud au Indes, où elle avait grandi, qu'elle ne s'était jamais vraiment bien portée.

A propos de sa mère « Elle n'avait jamais désiré d'enfant : peu de temps après la naissance de sa fille, elle s'en était déchargée en la confiant à une *ayah*. On lui avait fait comprendre que si elle voulait plaire à la *Memsahib* il valait mieux maintenir, autant que possible, l'enfant loin de sa vue. Bébé malingre, morveux, grincheux et pleurnichard, Mary grandit ainsi à l'écart, et quand elle commença à trotter, toujours aussi grincheuse, aussi chétive, aussi pleurnicharde qu'auparavant, sa situation ne changea pas. »

p. 20 Des femmes discutent de Mary seule, laide et délaissée par sa mère. Cette dernière était « une belle femme », et « peu savait qu'elle avait un enfant ».

Annexe 4

Education des jeunes filles et féminisme

Les relevés de citations qui suivent devaient nous servir de base pour une étude sur l'éducation des orphelines (par opposition à l'éducation des orphelins). Ce type de recherches nous plaît tout particulièrement. Cependant, nous avons également renoncé à poursuivre cette piste, car nous nous éloignons trop du sujet initial, et surtout une bonne analyse exigerait un chapitre à part entière.

Les citations relevées sont intéressantes à lire, même en diagonal, car elles nous plongent dans des contextes socioculturels très différents des nôtres, et ainsi nous font mesurer pleinement l'évolution du féminisme en cent ans.

Anne... La maison aux pignons verts, de Lucy Maud Montgomery

p. 19 « Entre Marilla Cuthbert et Mme Rachel, en dépit de tout ce qui semblait les opposer — à moins que ce ne fût, précisément, à cause de cela —, il avait toujours existé quelque chose que l'on doit bien, à défaut de terme plus précis, qualifier d'amitié. »

p. 137 conseil de Mme Lynde à Marilla : battre les enfants

p. 162 Histoire de robe simple et sans froufrous, volants, ou manches bouffantes : « « Mais moi, je préférerais avoir l'air ridicule avec tout le monde, plutôt que d'être la seule à avoir l'air simple et raisonnable », reprit Anne, mélancolique. »

p. 176 Diana lit trop selon sa mère, elle « use ses yeux ».

p. 221 Amour des filles de l'école pour Gilbert. Commentaires du narrateur : « « Je parie que Gilbert Blythe sera à l'école aujourd'hui », dit Diana. [...] Il est *terriblement* beau, Anne. Et il taquine les filles comme ce n'est pas permis. Il nous rend la vie impossible. »

Au ton de Diana, on sentait qu'elle ne détestait pas qu'on lui rendît ainsi la vie impossible. »

p. 222 Conversation entre Diana et Anne :

« Il a dit à sa mère [...] que tu étais la fille la plus intelligente de l'école. C'est encore mieux que d'être belle à regarder.

« Non, je ne suis pas de cet avis », fit Anne, féminine jusque dans l'âme. « J'aimerais mieux être belle qu'intelligente. » »

p. 232 A l'école, la pire punition est de s'asseoir à côté d'un garçon. Scandale à Avonlea, tout le monde prend partie.

p. 239 Selon Rachel « Et je ne crois pas que ce soit une bonne punition, pour ma part, que de faire assoir les filles avec les garçons — il y a là-dedans un total manque de pudeur. »

p. 281 Vote de femmes, Mme Lynde assez avant-gardiste : « Elle dit que, si les femmes avaient le droit de voter, les choses changeraient vite pour le mieux. »

p. 304 Contrairement à d'autres parents, Marilla a une « réticence décisive quant aux sorties nocturnes des petites filles ».

p. 379-380 Rêves et ambitions : être infirmière sur les champs de bataille, ou « missionnaire ».

p. 404 Anne a 13 ans en mars, Marilla et Matthew font des plans pour le futur de leur petite. Matthew parle beaucoup, ce qui est extrêmement rare !

Matthew « « Nous devrions commencer à envisager des plans d'avenir pour elle, un de ces jours, Marilla. Je pense qu'elle aura, à un moment ou l'autre, besoin de quelque chose de plus que l'école d'Avonlea » [...]

Marilla : « Elle apprend rapidement, et la meilleure chose que nous pourrions sans doute faire, c'est de l'envoyer bientôt à l'école supérieure de *Queen's*. Mais il n'est pas nécessaire d'en parler avant un ou deux ans. »

« Eh bien, disons quand même que cela ne fait pas de mal de commencer à y réfléchir », dit Matthew. « Bien réfléchir à ces choses-là ne peut que les améliorer. » »

p. 410. Coiffure. Cheveux relevés à 17 ans pour les jeunes filles, signe de passage à l'âge adulte :

« Encore quatre ans, et nous pourrions nous relever les cheveux », dit Diana. « Alice Bell n'a que seize ans, et elle les porte relevés, mais je trouve ça ridicule. Moi, j'attendrai d'avoir dix-sept ans. » »

p. 417 Avis de Marilla assez négatif sur le club de conteuses d'Anne.

« « Je trouve que cette histoire de conteuses est la plus insensée que j'aie entendue jusqu'ici », conclut Marilla en haussant les épaules. « Vous allez vous semer des tas d'idées idiotes dans la tête et perdre un temps précieux que vous pourriez consacrer à vos leçons. Lire des histoires, c'est déjà répréhensible, mais en écrire, c'est encore pis. » »

p. 434 Relance du débat sur la beauté, l'intelligence et la gentillesse. Quelle est la meilleure qualité pour une jeune fille ? « Cela procure une délicieuse sensation de vertu que de pardonner aux autres, non ? Je vais tenter de consacrer toute mon énergie à me montrer bonne et gentille, dorénavant, et je n'essayerai plus jamais d'être belle. Il est évident que la bonté est une qualité supérieure. »

p. 450 Fin du « romantisme »

p. 451 Belle leçon pour Anne, chaque épisode la guérit d'un défaut.

« Aujourd'hui, j'ai eu ma leçon et j'ai appris quelque chose de fort important. Depuis que je suis à Green Gables, je n'ai pas arrêté de faire des bêtises, et chaque bêtise m'a permis de me corriger d'un vilain défaut. L'histoire de la broche en améthystes m'a appris à ne pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. La mésaventure de la Forêt hantée m'a découragée de laisser trop courir mon imagination. Le liniment analgésique dans le gâteau m'a appris à faire attention quand je fais la cuisine. D'avoir teint mes cheveux m'a guérie de ma vanité. Depuis je ne me préoccupe plus de mes cheveux et de mon nez, enfin, presque plus. Et la bêtise d'aujourd'hui va me guérir définitivement de ma fièvre romantique. »

p. 473 Difficile pour Marilla de reconnaître les sentiments qu'elle éprouve pour Anne.

« Marilla pouvait se permettre de l'observer avec une grande tendresse, car le doux contrepoint d'ombre et d'éclat de feu voilait pudiquement son regard. Elle n'aurait jamais accepté de manifester plus ouvertement son affection pour Anne, même si cette fille maigre,

aux yeux gris, lui inspirait maintenant un sentiment d'autant plus fort et profond qu'il était dissimulé. Cet excès d'amour l'effrayait : ne risquait-il pas de devenir trop indulgent, voire déplorablement faible ? N'était-ce pas une forme de péché que de ressentir pour un autre être humain une tendresse aussi irréductible que celle qu'elle ressentait pour Anne ? Sans doute, se prenait-elle à adopter avec la petite une attitude plus sévère et critique, comme si Anne ne lui avait pas été chère. Anne, pour sa part, n'avait aucune idée que Marilla pût l'aimer à ce point. Elle ne pouvait s'empêcher de songer parfois avec amertume que Marilla était bien exigeante et manquait certainement de gentillesse et de compréhension, mais elle se dépêchait de bannir de sa tête une pensée aussi inacceptable : comment oublier tout ce qu'elle devait à Marilla ? »

p. 478-479 Les filles et les livres. Censure par adultes, dont par les femmes.

« « Mais, Marilla, comment peux-tu dire que *Ben Hur* est un roman ? C'est un livre rempli d'idées religieuses ! » protesta Anne. « Bien entendu, il s'agit d'une lecture un peu trop passionnante pour qu'on la lise le dimanche, c'est pourquoi je la réserve pour les jours de la semaine. En plus, je ne lis plus rien dont le contenu n'ait d'abord été approuvé par Mlle Stacy et Mme Allan. C'est Mlle Stacy qui me l'a fait promettre. Elle m'avait surprise en train de dévorer *Le Mystère macabre du manoir hanté*, que Ruby Gillis m'avait prêté. Oh, Marilla, c'était tellement fascinant et terrifiant ! J'en avais le sang qui se figeait dans les veines... mais Mlle Stacy m'affirmé que ce n'était pas un bon livre, que c'était même un ouvrage fort malsain, et elle m'a demandé de ne plus lire d'histoire du même genre. Cela ne me faisait rien de promettre de ne plus en lire à l'avenir, mais je dois dire que j'étais à l'agonie d'avoir à lui rendre ce livre-là sans en connaître la fin. Malgré tout, mon affection pour Mlle Stacy s'est montrée la plus forte, et je lui ai rendu le livre. C'est tout à fait fantastique, Marilla, ce que l'on parvient à faire pour s'attirer les faveurs de quelqu'un qu'on aime particulièrement. »

p. 481 Les femmes et le coût de l'éducation. Anne se soucie du financement d'une année à la *Queen's Academy*. Réponse de Marilla :

« Tu n'as pas à te préoccuper de ces choses-là. Lorsque nous avons décidé, Matthew et moi, de t'élever, nous étions bien résolus à faire notre possible pour toi et à te donner la meilleure instruction qui existe. J'estime qu'une fille doit être apte à gagner sa vie, même si elle n'a jamais à le faire. Tant que nous serons ici, Matthew et moi, tu auras ta place dans cette maison, mais qui sait ce qui peut survenir, aussi bien se tenir prêt à tout, dans cette vie hasardeuse. Si tu veux, Anne, tu peux faire partie des candidats pour l'examen d'entrée à *Queen's*. »

p. 484 Projets et ambitions féminines. Mariage ou travail ?

À propos des élèves qui prépare l'examen de *Queen's* :

« Jane et Ruby vont se contenter d'étudier pour pouvoir enseigner ; c'est là toute leur ambition. Ruby affirme qu'elle n'enseignera que pendant deux ans, une fois qu'elle aura terminé ses études, après quoi elle a l'intention de se marier. Jane, elle, déclare qu'elle dédiera toute sa vie à l'enseignement et ne se mariera jamais, absolument jamais, parce qu'on vous paie pour enseigner, alors qu'un mari ne vous donne jamais un sou et qu'en plus il rouspète lorsque vous réclamez de l'argent pour la maison. J'ai l'impression que Jane parle d'expériences, malheureusement : d'après Mme Lynde, son père est affligé d'un caractère absolument exécrationnel et d'une avarice incroyable ! Josie Pye, pour sa part, ne veut fréquenter le collège que pour l'instruction, parce qu'elle n'aura de toute manière pas besoin de gagner sa vie. Elle dit que la situation est sans doute différente pour des orphelines qui vivent de charité : elles doivent absolument, *elles*, se tailler une place au soleil. Moody Spurgeon a l'intention de devenir pasteur. [...] Charlie Sloane clame qu'il veut se lancer en politique et devenir député fédéral, mais, selon Mme Lynde, il n'y parviendra jamais, parce que la famille Sloane est trop honnête, et que seuls les voyous deviennent politiciens, de nos jours. »

p. 498 Anne : « Si j'étais un homme, je pense que j'aimerais être pasteur. Avec de bonnes connaissances théologiques, ils peuvent exercer une telle influence bénéfique sur les gens ; sans compter qu'il doit être incroyablement exaltant de prononcer en chaire des sermons de toute beauté qui font vibrer le cœur de ceux et celles qui vous écoutent ! Pourquoi les femmes ne peuvent-elles pas devenir pasteur, Marilla ? J'ai posé la question à Mme Lynde ; elle s'est fâchée, en disant que ce serait un scandale. Elle a ajouté qu'il était possible qu'il y eût des femmes pasteurs aux Etats, qu'en fait elle était sûre qu'il y en avait, mais que, grâce à Dieu, nous n'en étions pas encore là au Canada, et qu'elle espérait bien que nous n'y arrivions jamais. Mais, moi, je ne vois toujours pas pourquoi. Je pense que les femmes feraient des pasteurs absolument remarquables. Quand il s'agit d'organiser une réception, un thé ou une quelconque activité sociale pour obtenir de l'argent pour l'église, c'est aux femmes qu'on demande de faire le travail. Et il me semble que Mme Lynde est tout aussi apte à prier que M. le surintendant Bell, et qu'avec un peu de pratique, elle arriverait à prêcher aussi bien. »
« Oui, je pense qu'elle le pourrait », répliqua Marilla abruptement. « Elle prêche déjà bien suffisamment comme ça. »

p. 545 anniversaire de 16 ans. Anne : « nous sommes riches ».

p. 559-560 Ambitions d'Anne : décrocher la bourse et poursuivre des études universitaires.

p. 579 Mme Lynde contre études universitaires des femmes.

Marilla dit : « [...] Mme Lynde a beau raconter que la chute est d'autant plus dure qu'on a plus d'ambition, et qu'une femme ne devrait jamais faire d'études supérieures, je n'en coïr pas un mot. »

p. 606 Mme Lynde contre université et le savoir des filles: « Tu as bien suffisamment d'instruction pour une femme, déjà. Je ne suis pas du tout d'accord avec le fait que les filles aillent à l'université avec les garçons et se bourrent le crâne de latin, de grec et d'une infinité d'absurdités du genre. »

Heidi, de Johanna Spyri

p. 17 Au début de l'œuvre, Heidi est habillée de plusieurs vêtements superposés, malgré la chaleur. Cela est expliqué d'une part par le déménagement de la fillette, et d'autre part par l'attitude de la tante qui ne voulait pas se fatiguer à les porter. Heidi se déshabille finalement et « elle les [les vêtements] plie soigneusement ». Cela dénote d'une bonne éducation.

p. 42 Une des chèvres est sans famille, Heidi s'y identifie. Dialogue de la fillette est très maternel. Indirectement, nous y lisons l'idéal féminin de l'époque.

p. 45 Heidi s'oppose à ce que Peter batte la chèvre avec un fouet. La fillette prend les traits d'une mère qui s'oppose à ce que le père de famille punisse ses enfants par la violence.

p. 47 Volonté de la fillette d'adopter la chèvre orpheline et de l'appeler Blanche-Neige. Encore une fois, l'image de la femme idéale est la mère.

p. 62 Le grand-père fait confiance à Heidi, il teste son obéissance et sa ponctualité.

p. 116 Clara empêche la punition de Heidi. (Scène similaire dans *Le Jardin secret* avec Colin et Mary)

***Le Jardin secret*, de Frances H. Burnett**

p. 9 Au sujet de la mère de Mary : « Elle n'avait jamais désiré d'enfant : peu de temps après la naissance de sa fille, elle s'en était déchargée en la confiant à une *ayah*. On lui avait fait comprendre que si elle voulait plaire à la *Memsahib* il valait mieux maintenir, autant que possible, l'enfant loin de sa vue. Bébé malingre, morveux, grincheux et pleurnichard, Mary grandit ainsi à l'écart, et quand elle commença à trotter, toujours aussi grincheuse, aussi chétive, aussi pleurnicharde qu'auparavant, sa situation ne changea pas. »

p. 12 Mary observe sa mère : « ...c'était sa mère qu'elle regardait intensément... Elle la voyait si rarement ! Et avec ses cheveux soyeux, ses beaux yeux où dansait toujours une étincelle joyeuse, son nez si fin, un peu foncé et dédaigneux, la *Memsahib* — Mary, elle aussi, appelait ainsi sa mère —, la *Memsahib* était très séduisante. Ses vêtements étaient si légers, brodés de si jolies dentelles, qu'elle paraissait flotter... »

p. 17 Relation mère/fille dans l'aristocratie britannique coloniale : « Lorsque sa mère était vivante, Mary aimait à la regarder de loin parce qu'elle la trouvait belle. Mais elle la connaissait bien peu. Disparue, elle ne lui manqua pas vraiment. En fait, elle n'était préoccupée que d'elle-même. »

p. 41 Contraste très marqué avec la famille de paysans de Martha et Dickon, famille nombreuse et heureuse. « On est douze en tout ! » s'exclame Martha. Deux parents et douze enfants.

p. 164 Les envies de mater de Mary ont toujours été réprimées : « Mary avait toujours désiré avoir un animal à elle, mais on ne le lui avait jamais permis. »

p. 72 Mme Medlock : « Le maître aurait dû suivre son idée et engager une gouvernante ! Laisser une gosse sans surveillance ! Comme si moi, je n'avais pas que ça à faire ! »

p. 252, Colin et Mary discutent sur les bonnes manières.

« — Oui, bien sûr, continua Mary, mais je pensais surtout que ce devait être terrible de s'être montré, pendant dix ans, toujours aimable et poli avec un garçon mal élevé ? Moi, je ne l'aurai pas supporté !

— Comment ? dit calmement Colin. Je suis un garçon mal élevé ?

— Si tu avais été son fils, pour peu qu'il ait la main leste, tu aurais reçu quelques bonnes corrections !

— Mais il n'oserait pas, s'indigna Colin.

— Non, il n'oserait pas, dit Mary s'efforçant d'être impartiale. Personne n'a jamais osé faire la moindre chose qui te déplaît... Tu allais mourir ! Tu étais tellement à plaindre !

— Maintenant, dit Colin, décidé, c'est fini. Je ne veux plus être plaint ! J'ai tenu sur mes pieds cet après-midi !

— On t'a toujours laissé faire tout ce que tu voulais ; c'est sans doute pour cela que tu es si bizarre, dit Mary en réfléchissant.

— Comment cela ? Je suis bizarre ?

— Oh ! oui, très ! répondit Mary. Mais ne prends pas la mouche ! ajouta-elle malicieusement, moi aussi je suis bizarre, tout comme Ben Weatherstaff. Mais j'ai commencé à aimer les gens, et j'ai découvert le jardin secret : je ne suis plus la même, maintenant.

— Je ne veux plus être bizarre. Je changerai, lança résolument Colin.

C'était un jeune garçon orgueilleux. Il resta plongé dans ses réflexions quelque temps... Puis Mary vit un beau sourire apparaître sur son visage.

— Si je vais chaque jour dans ce jardin, je cesserai d'être bizarre. Il y a de la magie dans le jardin. Et c'est une bonne magie, je crois.

— J'en suis sûre aussi, dit Mary.

— Même si ce n'est pas vraiment un enchantement comme ceux des livres de contes. Il y a quelque chose là-bas... Je ne sais pas exactement ce que c'est, mais je sais qu'il y a quelque chose.

— C'est de la magie, expliqua Mary, mais de la magie blanche, pas de la noire. Celle-là est blanche comme la neige »

[...]

Ah ! que de miracles s'accomplirent dans ce jardin ! Si vous n'avez jamais eu de jardin, vous aurez de la peine à comprendre. Si vous avez la chance d'en posséder un, vous savez qu'un livre ne suffirait pas à décrire tout ce qui s'y passe.

p. 256-257 et p. 317 Métiers et ambitions des enfants. Colin veut être inventeur.

Annexe 5

Références à Dieu, ou à une force surnaturelle

Voici encore une recherche que nous avons débuté, mais que nous avons préféré écarter de la rédaction finale. L'idée initialement poursuivie était de comprendre dans quelle mesure la spiritualité compensait, expliquait ou atténuait la douleur de la perte des parents ? et comment les orphelins se construisaient une échelle de valeur du Bien et du Mal sans l'aide des parents. Quelles relations les orphelins (par opposition aux adolescents avec une famille) entretenaient-ils avec la religion ? La place de la religion dans les romans de notre corpus est-elle représentative de la place de la religion dans l'éducation des enfants aux différentes époques données ?

Nous n'avons pas répondu à toutes ces questions dans le mémoire, cependant nous nous sommes penchés sur ces sujets avec attention. Voici les extraits où il est question de Dieu, de magie ou de monde surnaturel.

L'Histoire sans fin, de Michael Ende

p. 96 Bastien suit des cours de catéchèse à l'école. « Une fois — alors qu'il était beaucoup plus petit — il avait posé une question pendant le cours de catéchisme pour savoir si le Seigneur Jésus avait aussi, comme un homme ordinaire, ce genre de besoin, puisqu'il buvait et mangeait comme un homme ordinaire. La classe avait hurlé de rire et le maître lui avait mis un blâme « pour conduite insolente », noté dans le cahier de classe. Bastien n'avait pas obtenu de réponse à sa question. Il n'avait pourtant pas cherché à se monter insolent en la posant. »

p. 172-173 Réflexion philosophique sur la vie par Bastien : « Il comprenait maintenant que ce n'était pas seulement le Pays Fantastique qui était malade, mais aussi le monde des hommes. En vérité, il l'avait toujours senti, sans pouvoir s'expliquer pourquoi il en était ainsi. Il n'avait jamais pu se faire à l'idée que la vie soit aussi grise et indifférente, aussi dépourvue de mystère et de féerie que le prétendaient tous les gens qui disaient : « C'est cela, la vie ! »

p. 488 Premières paroles au réveil « père, père », comme dans la Bible.
Puis, réflexion sur le temps. Bastien se demande combien de temps s'est écoulé, combien de semaines, de mois, ou d'années.

p. 497 Conversation finale avec le libraire, partage sur l'imagination.
« — Monsieur Koreander, demanda Bastien, comment savez-vous tout cela ? — Je veux dire... est-ce que vous êtes allés vous aussi au Pays Fantastique ?
— Naturellement, dit M. Koreander. »

[...]

« Il existe une foule de portes pour aller au Pays Fantastique, mon garçon. Et il y a encore davantage de livres magiques de ce genre. Beaucoup de gens ne s'en rendent pas compte. Cela dépend de celui qui reçoit entre les mains un pareil livre.

— Dans ce cas l'Histoire Sans Fin est différente pour chacun ? »

Anne... La Maison aux pignons verts, de Lucy Maud Montgomery

p. 104-105 Anne allait à l'école du dimanche à l'orphelinat, elle appréciait le catéchisme. Elle a arrêté ses efforts lorsque Mme Thomas lui a dit que « Dieu a fait exprès de me donner des cheveux roux, et depuis il ne m'intéresse plus. »

p. 108 Réflexion de Marilla sur Anne : « cette petite sorcière tavelée de taches de rousseur, qui ne savait rien de l'amour de Dieu. Comment connaître l'amour de Dieu sans avoir connu l'amour des hommes ? ».

p. 109 Première prière d'Anne, très comique dans sa sincérité.

p. 117-118 Anne s'immobilise et médite devant un tableau « du Christ avec des enfants ».

p. 120 Anne apprend le Notre Père.

p. 264 et p. 290 Réflexions sur Dieu, l'espoir, et la prière.

p. 296 Anne éprouve de la joie à prier.

p. 337 Le nouveau pasteur et sa femme arrivent à Avonlea, l'ancien était veuf depuis dix-huit ans.

p. 341 La religion est synonyme de joie, c'est une nouveauté pour Anne.

Heidi, de Johanna Spyri

p. 70 Le prêtre veut scolariser Heidi, le grand-père refuse.

p. 140-142 Heidi écoute le catéchisme de Bonne Maman.

p. 142 Le mot « miracle » est utilisé pour signifier le déclic (très long à venir) de lecture de Heidi.

p. 144 Le livre et l'histoire préférée de Heidi sont ceux du fils prodigue dans la Bible. Cependant, le livre ou le titre ne sont jamais nommés, le lecteur le devine.

p. 146-147 L'enfant se fait sa propre éducation religieuse à partir d'une théologie détournée.

p. 176 Heidi réclame vouloir vivre avec son grand-père, elle ne cesse de vanter son amour et sa générosité. Les villageois finissent par changer leur regard sur ce vieux bourru. Le livre se clos sur la réconciliation du grand-père et de l'Eglise lors d'une conversation avec le prêtre. Cet épisode est la mise en scène du Fils Prodigue.

Le Jardin secret, de Frances H. Burnett

p. 162-3 Sarah et Colin parlent à quelques reprises de la mort ; dans cet extrait, ils prennent la résolution de se focaliser sur la vie.

« Elle n'appréciait pas cette façon qu'il avait de parler de sa mort, et n'éprouvait aucune pitié ; elle avait l'impression qu'il se vantait presque de sa fin prochaine.

[...]

— Moi, si on souhaitait ma mort, je ferais tout pour vivre, au contraire. Qui a envie de te voir mourir ?

[...]

— Je vais te dire ce qui pourrait peut-être t'aider à avoir cette envie — elle sentait qu'elle devait résoudre ce problème, d'une manière ou d'une autre—, il faudrait que tu fasses la connaissance de Dickon ! Il ne parle jamais de mort ou de maladies... Il regarde toujours le ciel, pour voir passer les oiseaux...

[...]

— Ecoute-moi bien Colin, continua-t-elle, on ne va plus parler de mourir, je n'aime pas ça... Parlons de la vie ! »

p. 252 « —Si je vais chaque jour dans ce jardin, je cesserai d'être bizarre. Il y a de la magie dans le jardin. Et c'est une bonne magie, je crois.

— J'en suis sûre aussi, dit Mary.

— Même si ce n'est pas vraiment un enchantement comme ceux des livres de contes. Il y a quelque chose là-bas... Je ne sais pas exactement ce que c'est, mais je sais qu'il y a quelque chose.

— C'est de la magie, expliqua Mary, mais de la magie blanche, pas de la noire. Celle-là est blanche comme la neige »

[...]

Ah ! que de miracles s'accomplissent dans ce jardin ! Si vous n'avez jamais eu de jardin, vous aurez de la peine à comprendre. Si vous avez la chance d'en posséder un, vous savez qu'un livre ne suffirait pas à décrire tout ce qui s'y passe. »

p. 297 Rencontre tant attendue par le lecteur et par les deux orphelins de Mme Sowerby : « Elle était arrivée à la fin du cantique et était restée là, à les écouter chanter. [...] Son joli visage frais et souriant leur apparut dans la verdure, telle une aquarelle délicatement colorée, tout droit sortie d'un livre de Colin. De son regard doux et généreux, elle semblait tout embrasser : les fleurs, les arbres, les animaux, les enfants et même Ben Weatherstaff, lui inspirait de la tendresse. [...]

Colin lui tendit une main timide en la dévorant des yeux.

— Même quand j'étais malade, dit-il, j'avais très envie de vous connaître, vous, Dickon, et le jardin... Jamais encore je n'avais désiré connaître quelque chose ou quelqu'un. [...]

— Mon cher petit ! laissa-t-elle échapper d'une voix tremblante et émue. Mon cher petit ! Ne pouvait-elle s'empêcher de répéter.

Elle ne disait pas « monsieur Colin », mais « cher petit » comme elle aurait dit à son propre fils. Colin y fut extrêmement sensible. [...]

Elle lui mit la main sur l'épaule et un sourire effaça le trouble de ses yeux.

— C'est si merveilleux ! dit-elle. Tu ressembles tellement à ta mère que j'en suis toute bouleversée...

— Si je lui ressemble, poursuivit Colin d'un ton un peu embarrassé, croyez-vous que mon père m'aimera, maintenant ?

— Oui, j'en suis sûre ! répondit-elle en lui tapotant légèrement l'épaule. [...]

Elle prit Mary par les épaules et lui dit affectueusement :

— Toi aussi, tu as bien changé. Te voilà presque aussi grande que ma Lizbeth Ellen. Je suis sûre que tu ressembles à ta mère également. Martha m'a dit que, selon Mme Medlock, c'était une très jolie femme. Tu seras jolie comme une rose, ma petite fille. Et que Dieu te bénisse !

[...]

Mais se rappelant le visage tant adoré de sa mère et le plaisir qu'elle éprouvait encore, elle fut heureuse d'entendre qu'elle lui ressemblerait un jour. »

p. 297 Mme Sowerby explique la morale de cette histoire : la magie de la nature est en fait Dieu :

« Elle avait l'air d'une femme si merveilleuse, et d'une telle simplicité, que le petit groupe décida de lui parler de la magie.

— Vous croyez aux pouvoirs de la magie ? lui demanda Colin après lui avoir parlé des fakirs.

— Bien sûr que j'y crois, mon garçon, même si je ne lui donne pas ce nom-là. Mais ça n'a aucune importance car, d'un pays à l'autre, les mots changent. Pourtant, ils expriment la même chose. En tout cas, c'est bien la même chose qui fait pousser les plantes, briller le soleil, et qui t'a remis sur tes jambes, mon petit. Le nom qu'on lui donne importe peu, mais je sais que c'est une force très bénéfique à laquelle nous devons toujours faire confiance, sachant que le monde entier et notre vie à tous en dépendent. Tu peux l'appeler comme bon te semble mais, en entrant dans le jardin, j'ai su immédiatement que vous chantiez en son honneur. »

p. 306 La voix de sa défunte femme, Lilia, résonne comme par magie et indique à M. Craven ce qu'il doit faire :

« La voix lui semblait maintenant aussi réelle que naturelle.

— Lilia ! Lilia ! répondit-il, tu es là ? Où es-tu Lilia ?

— Dans le jardin... avait répondu la voix, aussi pure que le son d'une flûte. Dans le jardin ! »

***Harry Potter*, de J.K. Rowling**

Il n'y a pas dans ce tome d'*Harry Potter* de références à Dieu ou au spirituel. Certes le surnaturel est présent à chaque page, mais des réflexions davantage religieuses se rencontrent surtout dans les tomes suivants des aventures de l'apprenti sorcier.

Tout le livre concerne néanmoins la magie.

Annexe 6 :

Les larmes

Le relevé qui suit est l'un des plus intéressants et des plus exhaustifs que nous ayons constitué. L'étude des larmes dans la littérature de jeunesse, comme dans la littérature en général, est particulièrement révélatrice. Les larmes sont-elles associées à la joie, au rire, à l'hystérie, à la tristesse, ou au deuil ? Pourquoi les garçons pleurent-ils ? pourquoi les filles pleurent-elles ? Quel regard porte le narrateur sur ces larmes ? Quelle image des sexes en ressort-elle ? L'orphelin a-t-il toujours un mouchoir dans sa poche ? Qu'apprenons-nous sur l'éducation d'une époque par les larmes des adolescents ?

Nous sommes surpris de constater avec quelle fréquence les personnages pleurent dans nos livres. *Anne...* *La Maison aux pignons verts* référence quarante-huit pleures, sanglots et larmes. Nous ne pouvons alors nous empêcher de dresser le portrait des femmes du XX^e siècle comme des hystériques. Dans *Harry Potter*, Neville est dépeint comme un peureux surtout à cause de ses larmes. Le cliché des garçons qui ne doivent jamais se laisser aller aux larmes est très marqué ici. La seule fois où Harry pleure est sobrement et décemment (!) passée sous silence. Dans *Heidi*, les larmes sont également l'apanage des femmes, larmes de joie et de solitude. Même chose pour *Le Jardin secret*, où les larmes traduisent l'émotion et souvent la rage et la colère. Etonnamment dans *L'histoire sans fin*, Bastien et son père pleurent. Est-ce à interpréter comme une évolution de la société ?

L'Histoire sans fin, de Michael Ende

p. 43 Mort de la mère

« Bastien comprenait bien que son père était triste. A l'époque, il avait passé lui-même bien des nuits à pleurer, tellement que parfois, à force de sangloter, il finissait par vomir — mais petit à petit c'était passé. Et puis, tout de même, il était encore là. Pourquoi son père ne parlait-il jamais avec lui, ni de sa mère ni des choses importantes, mais tout juste du strict nécessaire ? »

p. 71 Pleure en lisant, ému du désespoir du Pays Fantastique.

« Bastien sanglotait. C'était plus fort que lui. Ses yeux étaient remplis de larmes et il ne pouvait pas continuer à lire. Il dut d'abord sortir son mouchoir et se moucher avant de poursuivre. »

p. 224 Bastien pleure pour la troisième fois.

« Il avait l'impression que l'histoire s'était déjà répétée des milliers de fois, ou bien — non, c'était plutôt comme s'il n'y avait ni avant ni après, mais que tout existât simultanément et pour toujours. Maintenant, il comprenait pourquoi la main du vieillard s'était mise à trembler. Le cercle de l'éternel retour, c'était la fin sans fin !

Bastien ne sentit pas les larmes qui lui coulaient sur le visage. Au bord de perdre connaissance, il s'écria soudain... »

p. 256 Pleure quatrième fois, mort du lion : « Bastien se mit à pleurer amèrement et trempa de ses larmes la tête de pierre. »

p. 491-492 Fils prodigue, retrouvailles avec son père, joie, inquiétude, récit des aventures. Emotion.

« Mais il était là et il devait l'avoir vu arriver car, comme Bastien se ruait dans les escaliers, il accourut à sa rencontre. Il tendit les bras et Bastien s'y jeta. Le père le souleva de terre et le porta à l'intérieur de l'appartement.

« Bastien, mon enfant, mon petit gars chéri, où étais-tu donc passé ? ne cessait-il de répéter. Que t'est-il arrivé ? »

Il vit des larmes dans les yeux de son père. [...]

C'était le sourire le plus heureux que Bastien lui ait jamais vu.

« A partir de maintenant, dit le père d'une voix complètement changée, à partir de maintenant tout va devenir différent pour nous, ne crois-tu pas ? »

Bastien hocha la tête. Son cœur était trop plein pour qu'il puisse parler. »

Anne... La Maison aux pignons verts, de Lucy Maud Montgomery

p. 56 Anne pleure, comprend l'erreur relative à l'adoption : « elle éclata bien en sanglots ».

p. 64 « retient sanglots »

p. 114 pleure de joie, elle reste à Green Gables

p. 135 Elle pleure car insultée par Mme Lynde, colère.

p. 139 suite pleure

p. 172 larmes aux yeux car elle a fait honte à Marilla avec fleurs sur le chapeau.

p. 201 « avait pleuré », accusée de vol et de mensonge, « sanglots »

p. 205 « larmes hystériques » punie ne va pas au pique-nique

p. 206 « visage sillonné de larmes », « sanglotant »

p. 209 « épuisée à pleurer »

p. 226 « cette Shirley aux cheveux roux, au petit menton pointu et aux grands yeux qui n'avaient rien de commun avec ceux des autres filles de l'école d'Avonlea. »

Insulte de Gilbert « Poil de carotte ! Poil de carotte ! ». Elle pleure

p. 241 « pleurant à chaudes larmes », « sanglotant » car s' imagine futur sans Diana

p. 256 pleure car Diana rentre, déception

p. 257 pleure désespoir car amitié avec Diana finie.

p. 265 pleure avant de dormir

p. 266 Diana pleure, Anne aussi, lors des adieux

p. 283 Jane « pleurait » lisant le livre.

p. 294 Mme Barry pleure de reconnaissance.

p. 300 envie de concert, « au bord des larmes », puis « joues ruisselantes »

p. 330 pleure, peur forêt hantée, excès d'imagination « la pauvre voyante épouvanté » Marilla

p. 333 pleure, le dernier jour à l'école, « pleurer pour faire comme les autres »

p. 350 pleure car gâteau raté

p. 398 pleure de bonheur, ému, cadeau robe.

p. 402-403 Mme Sloane pleure, ému par la récitation d'Anne

p. 412 pleure en rédigeant une rédaction, romantique et triste

p. 427 pleure car cheveux devenus verts

p. 432 pleure pendant que l'on coupe les cheveux

p. 438 pleure car arbres coupés.

- p. 448 « elle sentit qu'une bonne crise de larmes lui serait salutaire »
- p. 449 Diana pleure de soulagement
- p. 466 larmes, chant, concert, joie.
- p. 478 pleure car prise en faute par la maîtresse en train de lire en classe
- p. 483 envie de pleurer, se retient car Diana rentre chez elle, et ne suit pas les cours en plus pour la préparation du concours
- p. 504 Marilla pleure : « faiblesse ». Rires et larmes en repasant aux quatre années de présence d'Anne et au futur manque lors de son départ.
- p. 510 pleure départ de Mlle Stacy après trois ans de classe
- p. 516 amis pleurent avant examen, Anne non.
- p. 535 Anne pour le choix du poème critère, elle préfère « faire pleurer les gens plutôt que les faire rire ».
- p. 542 pleure d'une femme dans le public lors de la récitation d'Anne
- p. 549 Marilla larmes aux yeux, puis pleure, souvenir de l'arrivée d'Anne à Green Gables et vision belle jeune femme qu'elle est devenue.
- p. 550 « sa fille » Marilla
émotion de Matthew, rend grâce à Dieu. « regard voilé »
- p. 551 Anne et Diana pleurent, car départ pour *Queen's*
- p. 552 Marilla, seule, le soir, dans son lit, pleure départ d'Anne
- p. 584 tous pleurent la mort de Matthew, sauf Anne qui ne parvient pas à verser de larmes.
« sans larmes »
- p. 588 durant la nuit, pleure enfin la mort de Matthew
- p. 589 Marilla avoue amour pour Anne « la chaire de ma chaire », « ma propre fille »
- p. 599 larmes seules dans son pignon, car Marilla va perdre la vue
- p. 600 larmes car Marilla va vendre Green Gables
- p. 605 larmes car Mme Allan fière d'elle.

***Harry Potter*, de J.K. Rowling**

- p. 21 Hagrid pleure, McGonagall refoule ses larmes :
« — Dé...désolé, sanglota Hagrid en sortant de sa poche un grand mouchoir à pois dans lequel il enfouit son visage » [...].
« Les épaules de Hagrid tremblèrent, le professeur McGonagall battit des paupières avec frénésie et la lueur qui brillait habituellement dans le regard de Dumbledore sembla s'éteindre. » [...]
« Essuyant d'un revers de manche ses yeux ruisselants de larmes, Hagrid enfourcha sa moto et mit le moteur en route. » [...].
« Pour toute réponse, le professeur McGonagall se moucha. »
- p. 28 Dudley fait semblant de pleurer : « Dudley se mit à pleurer bruyamment. En fait, il ne pleurait pas pour de bon. Il y avait des années qu'il ne versait plus de vraies larmes, mais il savait que dès qu'il commençait à se tordre le visage en gémissant, sa mère était prête à lui accorder tout ce qu'il voulait. »
- p. 37 La tante pleure d'émotion en voyant l'uniforme de son fils Dudley.
« [...] et la tante Pétunia éclata en sanglots en disant qu'elle n'arrivait pas à croire que ce garçon si grand, si élégant était son petit Dudlinouchet adoré. »

p. 46 et 48 Dudley pleurniche

« Dudley pleurnichait à l'arrière, à cause du coup que son père lui avait donné sur la tête pour les avoir retardés en voulant à tout prix emporter sa télévision, son magnétoscope et son ordinateur dans son sac de sport. »

« Dudley pleurnichait bruyamment. »

p. 73 Barman ému de rencontrer Harry : « Il se hâta de contourner le comptoir et se précipita sur Harry pour lui serrer la main. Il avait les larmes aux yeux. »

p. 101 Ginny pleure quand le train disparaît. Rire en même temps

« [...] que la petite sœur, pleurant et riant à la fois [...] »

p. 107 Neville pleure car il a perdu son crapaud.

« Il avait l'air de pleurer »

« — Je l'ai perdu, se lamenta le garçon. »

p. 127 Neville ne mentionne pas ses parents

« — C'est ma grand-mère qui m'a élevé et c'est une sorcière, répondit Neville. Mais pendant des années, la famille a cru que j'étais un Moldu. »

p. 128 pleure de la grand-mère d'émotion. Larme de joie

p. 141 Neville pleure, potion raté, furoncle sur le nez

p. 149 pleure, Neville poignet cassé, chute d'un ballai

p. 172 Hermione pleure, insultée, pas camarades.

p. 206-207-208-209 et 211 Famille de Harry dans miroir :

« Il vit à nouveau son reflet, livide, apeuré, et derrière lui au moins dix autres personnes. [...] Une femme, debout derrière son reflet, lui souriait en faisant des signes de la main. [...] La femme était très belle. Elle avait les cheveux auburn et ses yeux... « Ses yeux sont comme les miens », pensa Harry en s'approchant un peu plus près de la glace. D'un vert brillant et d'une forme semblable. Il s'aperçut alors que la femme pleurait. Elle souriait et pleurait en même temps. L'homme qui se tenait à côté d'elle était grand, mince, avec des cheveux noirs. Il la tenait par les épaules. Il portait des lunettes et ses cheveux étaient très mal coiffés. Il avait des épis qui dépassaient à l'arrière de son crâne, tout comme Harry. [...]

— Maman ? murmura-t-il. Papa ?

L'homme et la femme le regardèrent en souriant. Lentement, Harry détailla les autres personnes qui se trouvaient dans le miroir. Il vit d'autres yeux verts comme les siens, d'autres nez qui ressemblaient au sien, et même une petite vieille qui avait les mêmes genoux noueux que lui. Pour la première fois de sa vie, il avait sa famille devant les yeux.

Les Potter lui souriaient, ils lui adressaient des signes de la main et lui contemplait d'un regard fébrile, les mains plaquées contre le miroir comme s'il espérait passer au travers et se précipiter vers eux. Quelque chose lui faisait mal à l'intérieur de son corps, un mélange de joie et de tristesse. »

p. 216 Neville découragé :

« — Je sais bien que je ne suis pas assez courageux pour être à Gryffondor, Malfoy me l'a déjà dit, sanglota Neville. [...]

Il le [chocolat] donna à Neville qui semblait sur le point de fondre en larmes. »

p. 236 Hagrid larmes, douleur séparation dragon ou morsure de celui-ci

p. 241 Neville pleure « Il entendit Neville sangloter dans son oreiller des heures entières. »
Harry insulté : « Partout où Harry apparaissait, on le montrait du doigt, on l'insultait à haute voix. »

p. 242 Quirrell « sanglota » « Il avait le teint pâle et semblait sur le point de fondre en larmes. »

p. 291-293 Explication mort des parents et protection. Harry pleure pour la première fois.
Grande pudeur :
« Dumbledore manifesta un intérêt soudain pour un oiseau qui venait de se poser sur le rebord de la fenêtre, ce qui donna le temps à Harry de s'essuyer les yeux avec son drap »

p. 296 Hagrid pleure

« Il s'assit au chevet de Harry et fondit en larmes. [...] »

— Hagrid ! s'exclama Harry, désolé de voir des larmes couler le long de sa barbe. [...] »

— Tu aurais pu en mourir, répéta Hagrid, le corps agité de sanglots. Et ne prononce pas ce nom !

— VOLDEMORT ! cria Harry.

Hagrid parut si choqué qu'il cessa aussitôt de pleurer. »

p. 297 Harry reçoit un album de photos de ses parents. Très ému.

« Il lui donna un beau livre à la reliure de cuir. Harry l'ouvrit avec curiosité : il était rempli de photos de sorciers. A chaque page, son père et sa mère lui souriaient en lui adressant des signes de la main.

— J'ai envoyé des hiboux à tous les amis d'école de tes parents en leur demandant des photos. Je savais que tu n'en avais pas. Ça te plaît ?

Harry fut incapable de parler et Hagrid le comprit très bien. »

p. 299 Hermione pleure. Joie, victoire et récompense pour efforts.

« Hermione enfouit sa tête dans ses bras. Harry la soupçonnait d'avoir fondu en larmes. »

Heidi, de Johanna Spyri

p. 60 Heidi pleure. 1^{ère} fois. Apprend que grand-mère est aveugle.

p. 122 Heidi pleure, 2^e fois. Petits pains pour la grand-mère confisqués.

p. 137 Heidi pleure, 3^e fois, devant image montagne. Mal du pays.

p. 140 pleure à répétitions. Seule, le soir, dans son lit

p. 148 pleure car croit que grand-mère morte. Naïveté, car a lu une histoire dans les montagnes avec une grand-mère qui meurt.

p. 150 pleure toute la nuit.

p. 162 docteur remet Heidi au lit avec « tendresse de père ». Elle a envie de pleurer, lutte, à quatre reprises.

p. 163 pleure, manque du grand-père et de l'alpage

p. 177 grand-mère pleure, émotion, retrouvailles

p. 179 larmes de joie et bonheur du grand-père. Instinct remercier Dieu
p. 180 grand-père pleure, 1^{ère} fois depuis des années.

Le Jardin secret, de Frances H. Burnett

p. 14 Insensible : « Elle ne pleura pas son ayah : elle n'était pas de ces enfants à se soucier des autres. En fait, elle avait eu très peur, et elle enrageait à l'idée que personne n'ait songé à elle ! Ils étaient bien trop affolés pour s'occuper d'une petite fille que personne n'aimait réellement ! »

« Elle ne pleurait pas, mais elle était pâle de rage. »

p. 146 et p. 156 pleurs de Colin, trois fois.

p. 297 « Elle lui mit la main sur l'épaule et un sourire effaça le trouble de ses yeux.

— C'est si merveilleux ! dit-elle. Tu ressembles tellement à ta mère que j'en suis toute bouleversée...

— Si je lui ressemble, poursuivit Colin d'un ton un peu embarrassé, croyez-vous que mon père m'aimera, maintenant ?

— Oui, j'en suis sûre ! répondit-elle en lui tapotant légèrement l'épaule. »

p. 300 Colin souhaite avoir Mme Sowerby pour mère. Pleure/larmes de Mme Sowerby, émotion

« —Vous êtes exactement comme je vous imaginais, lui dit-il. Si seulement vous pouviez être ma mère et Dickon, mon frère !

Mme Sowerby se baissa, prit Colin dans ses bras et le serra contre son cœur, comme s'il avait été son propre fils. Ses yeux, encore une fois, se voilèrent de larmes.

—Mon cher petit ! dit-elle. Ta mère, la tienne, est dans ce jardin, j'en suis persuadée. Elle ne le quittait jamais, autrefois, tant elle l'aimait. Maintenant, il faut que ton père revienne, il le faut absolument ! »

Bibliographie

Généralités sur la littérature de jeunesse

- **Histoire de la littérature de jeunesse**

« *Le livre pour la jeunesse : un patrimoine pour l'avenir* », Actes des rencontres interprofessionnelles organisées par la Bibliothèque l'Heure Joyeuse, les 14 et 15 novembre 1994 au Lycée Henri IV (Paris), Paris, Agence culturelle de Paris, 1997.

DELBRASSINE Daniel, *Le Roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, Paris, Ed. SCEREN-CRDP de l'académie de Créteil et La Joie par les Livres – Centre national du livre pour enfants, 2006.

LEPAGE Françoise, *La Littérature pour la jeunesse, 1970-2000*, Edition Fides, Canada, 2003.

MARCOIN Francis, « Critiquer la littérature de jeunesse : pistes pour un bilan et des perspectives » in *Français aujourd'hui*, n°149, mai 2005, p. 23-34.

PERRIN Raymond, *Littérature de jeunesse et presse des jeunes au début du XXI^e siècle, Esquisse d'un état des lieux, Enjeux et perspectives*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 555.

PIFFAULT Olivier (dir.), *Babar, Harry Potter & Cie : livres d'enfants d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2008, p. 580.

SORIN Noëlle, « Traces postmodernes dans les mini-romans et premiers romans », dans *La Littérature pour la jeunesse, 1970-2000*, dir. Françoise Lepage, Québec, Fides, 2003, p. 45.

- **Essai de définition**

NOEL-GAUDREAU Monique, « Le roman pour adolescents : quelques balises », dans *La Littérature pour la jeunesse, 1970-2000*, dir. Françoise Lepage, Edition Fides, Canada, 2003.

THALER Danielle, JEAN-BART Alain, *Les Enjeux du roman pour adolescents, Roman historiques, roman-miroir, roman d'aventures*, L'Harmattan, France, 2002, p. 330.

TURIN Joëlle, « La littérature de jeunesse et les adolescents », *BBF*, 2003, n° 3, p. 43-50.

- **Problématiques éducatives (littérature pour adolescents ou adolescentes...)**

DI CECCO Daniela, *Entre femmes et jeunes filles : Le roman pour adolescentes en France et au Québec*, Montréal, Les Editions du Remue-ménage, 2000.

MONICAT Bénédicte, *Devoirs d'écriture : modèles d'histoires pour filles et littérature féminine...*, Presse Universitaire de Lyon, 2006.

MONTARDRE Hélène, *L'image des personnages féminins dans la littérature de jeunesse française contemporaine de 1975 à 1995*, thèse de doctorat sous la direction de Jean Perrot, diffusion Atelier national de reproduction des thèses ANRT, 1999, 428 p.

SMADJA Isabelle, *Le Temps des filles*, Paris, Presse Universitaire de France, 2004, p. 145.

Sur l'orphelin

BADD Linda Jo Anne, *The Orphan Archetype in Folk and Fairy Tales*, M.A., California State University, Dominguez Hills, 2006, p. 104.

DARVEAU Stéphanie, *Le rôle des orphelines dans la littérature : Le Premier jardin d'Anne Hébert et Le Manteau noir de Chantal Chawaf*, Master of Arts, 2010.

HAYNAL André, *Les Orphelins mènent-ils le monde ? un problème psycho-historique*, Stock, 1977.

HAYNAL André, *Enfance perdue – enfance retrouvée*, éd. Médecine & Hygiène, coll. Psychothérapies, 2010/3 (vol.30).

LEOUTSAKAS Dennis, *The Orphan Tales: Real and Imagined Stories of Parental Loss*, Ph.D., University of South Florida, 2003, p. 369.

MCKENNA Michael, *Children of Calamity: The Orphan Motif in the Classic American Novel*, Ph.D., State University of New York at Binghamton, 1985, p. 214.

NAPOLITANO Marc Philip, *Of Waifs and Wizards*, M.A., Villanova University, 2006, p. 115.

RASMUSSEN Ole Wehner, *Le personnage de l'orphelin dans le roman français pour enfants. Analyse d'un motif persistant*, Danemark, Akademisk Forlag, 1994, 405 p.

SANDERS Joseph Charles, *What Can I do with a Girl? Discipline and Privilege at the Turn of the Century*, Ph.D., University of Kentucky, 2005, p. 121.

Analyses des œuvres individuellement

- ***Harry Potter***

BOMEL-RAINELLI Béatrice, « Utilisation et déconstruction des stéréotypes dans le cycle *Harry Potter* », paru dans *Loxias*, Loxias 17, mis en ligne le 14 juin 2007.

Virole Benoît, *L'enchantement Harry Potter ou la psychologie de l'enfant nouveau*, Hachette Littérature, Paris, 2002.

- ***Heidi***

Nous n'avons pas trouvé d'étude théorique sur *Heidi*.

- ***L'Histoire sans fin***

Nous n'avons pas trouvé d'étude théorique sur *L'Histoire sans fin*.

- ***Anne... la maison aux pignons verts***

Nous n'avons pas trouvé d'étude théorique sur *Anne... La Maison aux pignons verts*, cependant *Anne* est parfois citée dans d'autres études plus générales.

- ***Le Jardin secret***

CHASSAGNOL Anne, « Familles bénies, familles maudites : la réécriture des contes dans *The secret Garden* (1911) de F. H. Burnett », *Un conte à l'autre, d'une génération à l'autre*, Presses universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2009, p. 336.

LURIE Alison, « Des histoires qui finissent bien : Frances Hodgson Burnett », *Ne le dites pas aux grands, Essai sur la littérature enfantine*, Paris, Rivages, 1991, p. 159-167.

LURIE Alison, *Il était une fois... et pour toujours, A propos de la littérature enfantine*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2003, p. 239-255.

Représentation du lien parents/enfants aux XIX^e et XX^e siècles

BONIFER Susan Elizabeth, *Like a Motherless Child: The Orphan Figure in the Novels of Nineteenth Century American Women Writers, 1850-1899*, PhD, Indiana University of Pennsylvania, 1995.

CANI Isabelle, CHABROL Nelly et HUMIERES Catherine (dir.), *Devenir adulte et rester enfant ? Relire les productions pour la jeunesse, Actes du colloque international de Clermont-Ferrand 18, 19, 20 mai 2006*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2008.

DESCHAMPS Danièle, « Devenir orphelin à l'âge adulte », *Psychothérapies*, 2000, vol. 20.

NOIRMANN Chamutal, *Dicky Birds that never Die: Substitute Fathers in Victorian and Edwardian Children's Literature*, Ph.D., City university of New York, 2007, p. 161.

POULIOT Suzanne et SORIN Noëlle dir., *Littérature pour la jeunesse, Les représentations de l'enfant, Actes du colloque : Les représentations de l'enfance en littérature jeunesse, présenté dans le cadre du 72^e Congrès de l'Acfas, à l'Université du Québec à Montréal, les 12 et 13 mai 2004*, Montréal, Fides, coll. Cahiers scientifiques de l'Acfas, n°103, 2005.

Sur la réception et l'identification du lecteur aux héros

« Culture, texte et jeune lecteur », *Actes du X^e Congrès de l'International Research Society for children's literature, Paris, septembre 1991*, Presse Universitaire de Nancy, Nancy, 1993.

ARNOUX-FARNOUX Lucile et HERMETET Anne-Rachel (dir.), *Questions de réceptions*, Ed. Société française de littérature générale et comparée, coll. Poétiques comparatistes, Paris, 2009.

DECREAU Laurence, *Ces Héros qui font lire*, Hachette Education, coll. Pédagogies pour demain, Didactiques, Paris, 1994, p. 144.

DETREZ Christine, « Adolescents et lecture : une question de « genres » ? » in *Lecture jeune*, 12/06, n°120 p. 7-13.

GEORGET Jean-Luc., « Lecture et adolescence », in *Interctdi*, n°183, mai/juin 2003, p. 75-81.

PERROT Jean (dir.), *L'Humour dans la littérature de jeunesse, Actes du colloque d'Eaubonne, Institut International Charles Perrault, 1-3 février 1997*, Paris, In Press Editions, 2000.

POSLANIEC Christian dir., *Réception de la littérature de jeunesse par les jeunes*, Paris, Institut National de Recherche Pédagogique, 2002.

TURIN Joëlle, « L'adolescent, un portrait impossible ? », dans *Visages et paysages du livre de jeunesse*, Institut Charles Perrault, Université Paris-Nord, Paris, L'Harmattan, coll. Itinéraires et contacts de cultures, 1996, p. 147.

Sitographie :

Centre de recherche et d'information sur la littérature de jeunesse, <http://www.crilj.org/>, consulté en avril 2011.

Lille III jeunesse, <http://jeunet.univ-lille3.fr/spip/>, consulté en avril 2011.

Site d'un particulier sur les orphelins dans la littérature, <http://www.renaitre-orphelin.fr/orphelin-accueil.htm>, consulté en avril 2011.

Table des matières

Sommaire	3
Introduction	4
I. Le portrait de l'orphelin type.....	18
A. La situation familiale.....	18
Les conditions de la mort des parents	18
L'absence de famille	20
L'idéalisation des parents.....	22
B. Une enfance difficile	24
Le malheur comme recette	24
Une enfance exploitée	25
Un souvenir d'école traumatisant.....	27
C. Les héritages.....	29
Un héritage revendiqué	29
Un héritage financier discriminant	29
La fierté du patrimoine génétique	30
Les souvenirs partagés	32
Un nom de baptême impossible à confisquer.....	34
D. L'orphelinisme selon les personnages adjuvants	35
L'adoption synonyme de danger	36
La rumeur précède les orphelins	37
Quand l'orphelinisme devient une insulte.....	38
II. L'épanouissement par l'école et l'amitié	40
A. Des types de scolarité très variés.....	40
B. Un cadre propice aux amitiés atypiques.....	43
Les amitiés avec les personnes âgées	43
Les amitiés avec les animaux	46

C.	Les points communs des orphelins.....	49
	Le goût de la lecture	49
	Le goût des études	52
	Une imagination débordante	53
D.	Les meilleurs amis des orphelins	54
	Pas d'amis avant le début du roman.....	55
	L'évolution des amitiés garçons/filles.....	56
	Réalisme préféré à l'originalité	58
III.	Le livre comme objet de divertissement.....	60
A.	La promotion	60
	La première de couverture.....	60
	Les illustrations	65
	La quatrième de couverture.....	67
	Les adaptations cinématographiques.....	70
B.	Les ambitions des auteurs	70
	Les dédicaces et exergues	70
	Les nationalités des auteurs et des personnages.....	71
	Le public ciblé.....	72
	Le but et la morale de l'histoire	73
C.	Une absence de valorisation de l'orphelin	75
	L'étude des incipits	75
	La temporalité des récits	76
	La voix des narrateurs	77
IV.	L'Identification du lecteur.....	78
A.	Un canevas idéal.....	78
	Le roman d'apprentissage	78
	Des contraintes minimales	79
	Le poids des orphelins.....	80
B.	Un livre parfait pour s'évader	82
	Le « petit promis à un grand avenir ».....	82
	Le solitaire.....	83
	L'ambitieux	83
	La musique et la littérature de jeunesse	84
C.	Quelques innovations qui ont fait recette.....	85
	Lancer la mode	85
	Les fantômes	86
	Conclusion.....	88

Annexes	92
Bibliographie	119
Table des matières	124

Illustration de couverture par Adam Wozny.

Le manuscrit représente *L'Histoire sans fin* ; la clé, *Le Jardin secret* ; le chapeau de paille, *Heidi* ; la rose, *Anne... La Maison aux pignons verts* ; et la baguette magique, *Harry Potter*.